



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

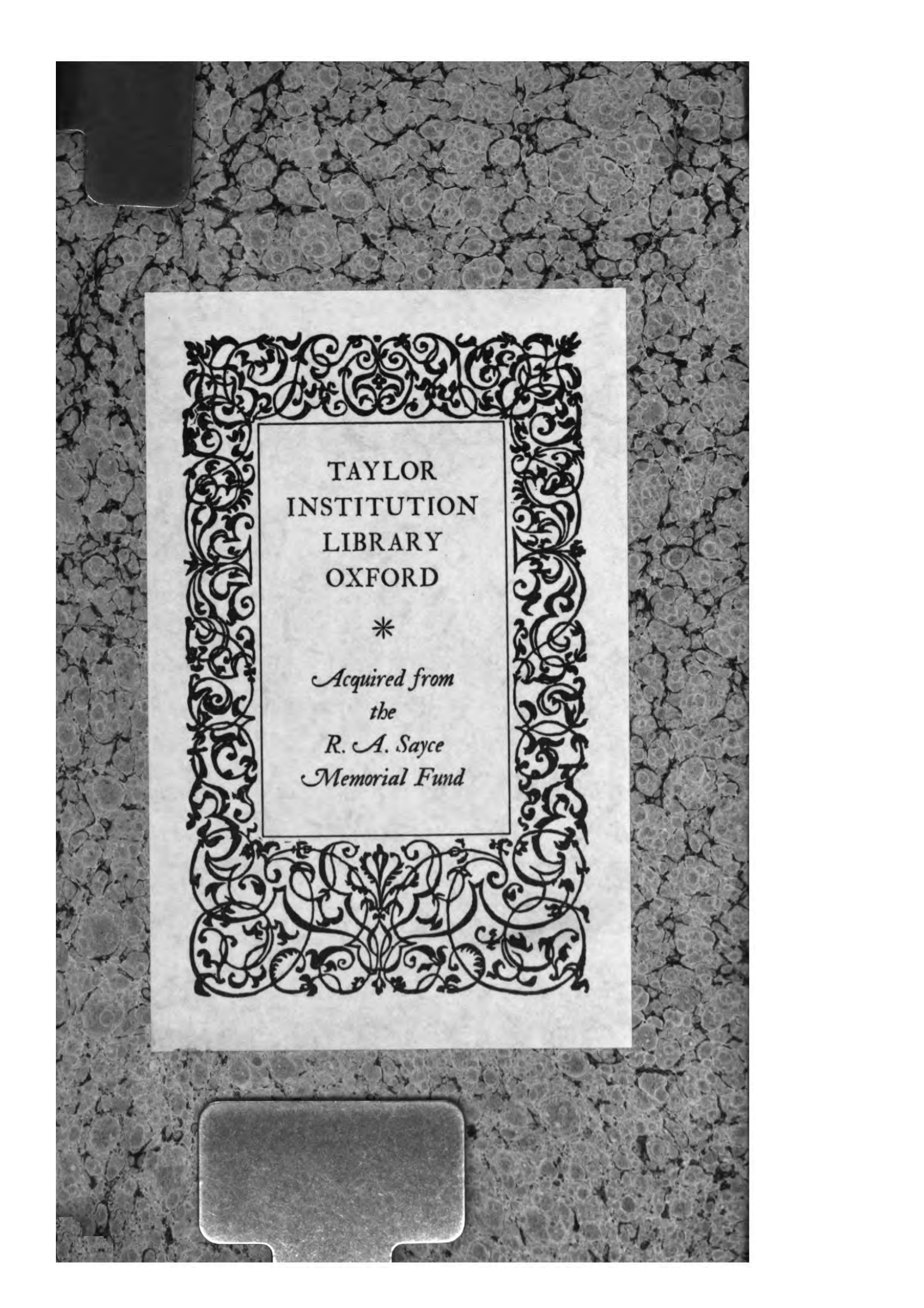
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

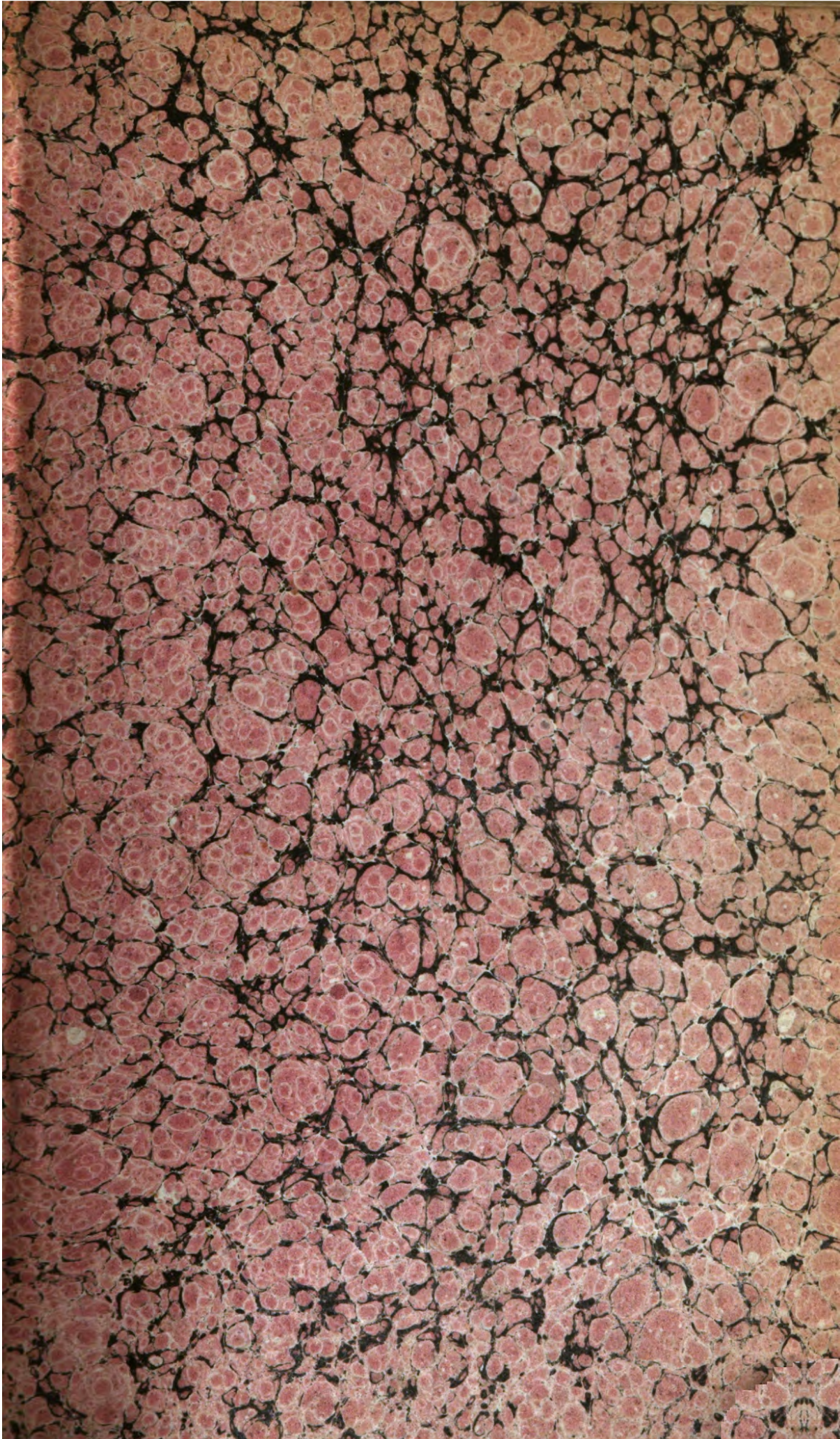


The image shows a book cover with a marbled pattern. A central white rectangular label is framed by an intricate, black, ornate border of floral and scrollwork designs. The text on the label is centered and reads:

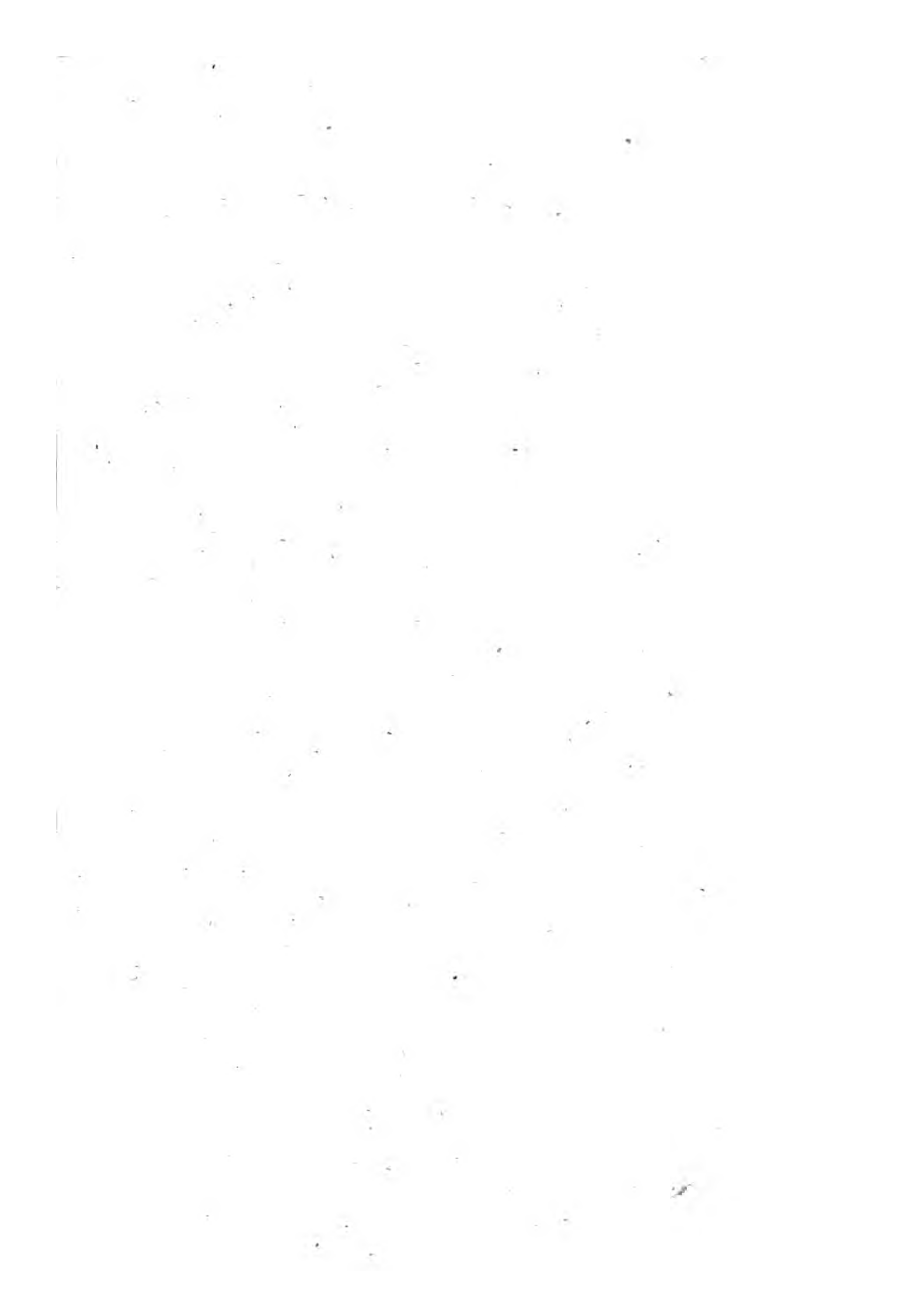
TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD

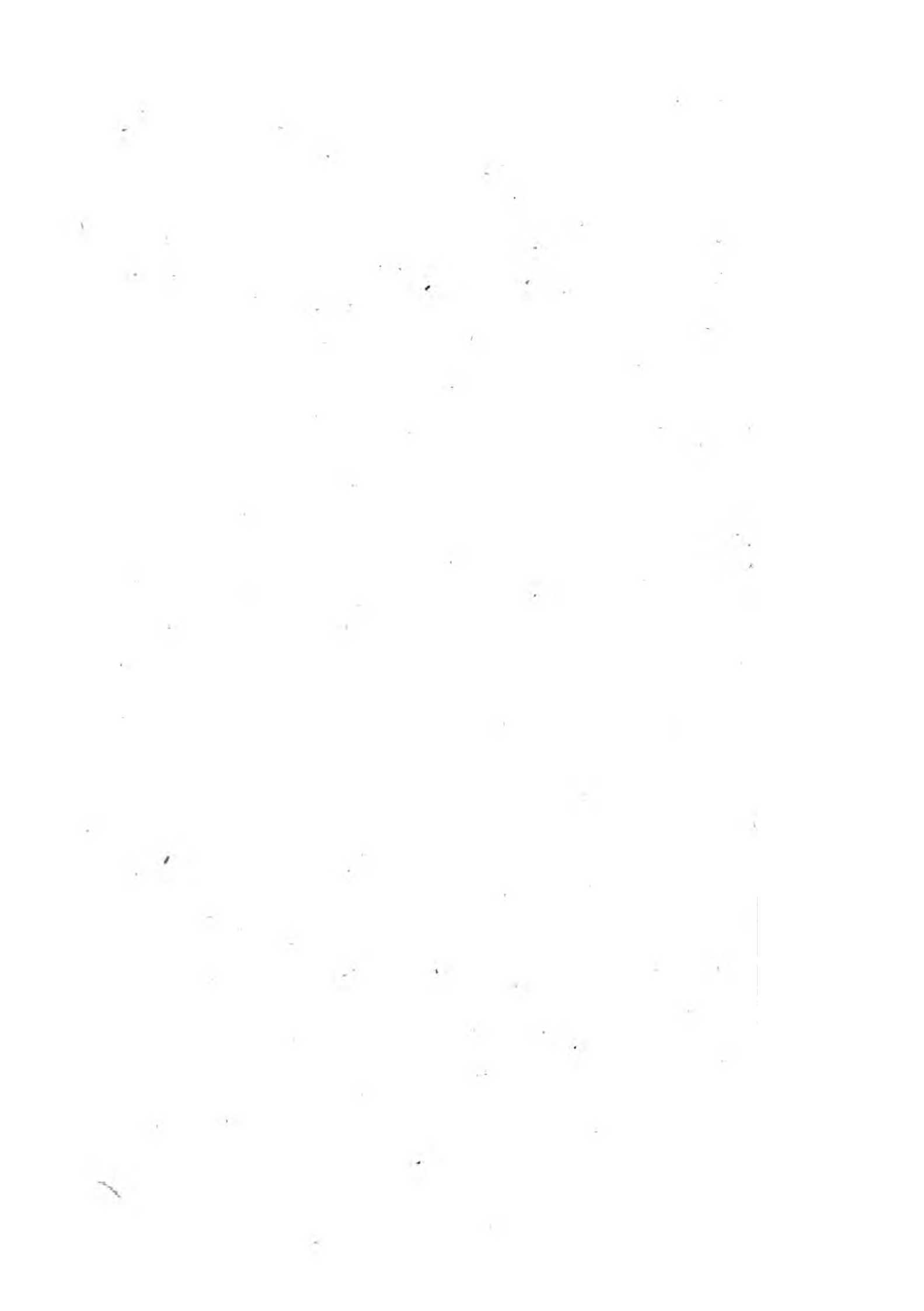


*Acquired from
the
R. A. Sayce
Memorial Fund*



Vet. Fr. III A. 1234





BIBLIOTHÈQUE

FRANÇAISE.

ESSAIS
DE MICHEL
DE MONTAIGNE,

AVEC LES NOTES
DE
GOSTE, NAIGEON, AMAURY DUVAL, ÉLOY JOHANNEAU,
ET AUTRES COMMENTATEURS.

TOME SEPTIÈME.



PARIS,
MÉNARD ET DESENNE, LIBRAIRES,
RUE GÎT-LE-CŒUR, N° 8.

1827.



ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE.

SUITE

DU LIVRE SECOND.

CHAPITRE XXXIII.

L'HISTOIRE DE SPURINA.

Sommaire. Nous apprendre l'art de commander à nos passions, c'est le principal but de la philosophie. Mais il est des passions d'une violence extrême. Les appétits amoureux ne sont-ils pas, par exemple, les plus violents de tous, *parce qu'ils tiennent au corps et à l'âme* ? De combien de moyens on s'est servi pour les amortir ! Les mutilations, les haïres, les réfrigérents de toute espèce. — Dans quelques âmes, l'ambition est plus indomptable que l'amour. Jules César étoit

comme il est prouvé par l'histoire, d'une excessive incontinence; et cependant il savoit, lorsqu'il s'agissoit de grands intérêts, réprimer la fougue de ses passions.—D'autres ont fait céder, au contraire, l'ambition à l'amour.—Supériorité de César, qui ne sacrifie pas à ses plaisirs une heure seulement, lorsque les affaires exigent tout son temps. C'étoit à la fois l'homme le plus éloquent et le plus actif de son temps. Il étoit aussi très-sobre. —Sa douceur et sa clémence ont paru douteuses; mille exemples prouvent qu'il avoit ces qualités. Mais rien ne peut l'absoudre, aux yeux de Montaigne, d'avoir renversé la république la plus florissante qui ait jamais existé.—Dans la plupart des autres hommes, même les plus recommandables, cette passion de l'amour est si violente, que, pour ne pas abandonner la route de leurs devoirs, ils se sont condamnés aux plus durs sacrifices; témoin ce jeune Toscan, nommé *Spurina*¹, qui étoit extrêmement beau, et qui se taillada tout le visage pour se soustraire aux passions qu'il inspiroit. Montaigne ne sauroit approuver une

¹ Ce n'est que trois paragraphes avant la fin, que Montaigne s'occupe de ce *Spurina*, dont l'histoire, d'après l'intitulé du chapitre, paroissoit devoir être son principal sujet.—A. D.

telle action. Il valoit mieux combattre et triompher. « C'est mourir, dit-il, pour s'épargner la « peine de bien vivre. »

Exemples : un prince français; Xénocrates.—Jules César; Mahomet II.—Ladislas, roi de Naples; Marc-Antoine. — Les capitaines de Pompée; Caius Memmius; Caius Calvus; Catulle; Caius Oppius.—Sparina; Diogène.

LA philosophie ne pense pas avoir mal employé ses moyens, quand elle a rendu à la raison la souveraine maistrise de nostre ame, et l'auctorité de tenir en bride nos appetits; entre lesquels, ceulx qui jugent qu'il n'en y a point de plus violents que ceulx que l'amour engendre, ont cela, pour leur opinion, qu'ils tiennent au corps et à l'ame, et que tout l'homme en est possédé, en maniere que la santé mesme en despend, et est la medecine par fois contraincte de leur servir de maquerelle : mais, au contraire, on pourroit aussi dire que le meslange du corps y apporte du rabais et de l'affoiblissement, car tels desirs sont subiects à satieté, et capables de remedes materiels. Plusieurs, ayant voulu delivrer leurs ames des alarmes con-

tinuelles que leur donnoit cet appetit, se sont servis d'incision et destrenchement des parties esmeues et alterees : d'autres en ont du tout abattu la force et l'ardeur par frequente application de choses froides, comme de neige et de vinaigre; les haïres de nos ayeulx estoient de cet usage; c'est une matiere tissue de poil de cheval, de quoy les uns d'entr'eulx faisoient des chemises, et d'autres des ceintures à gehenner leurs reins. Un prince me disoit, il n'y a pas long temps, que, pendant sa ieunesse, un iour de feste solenne, en la court du roy François premier où tout le monde estoit paré, il luy print envie de se vestir de la haire, qui est encores chez luy, de monsieur son pere; mais, quelque devotion qu'il eust, qu'il ne sceut avoir la patience d'attendre la nuict pour se despouiller, et en feut long temps malade; adioustant qu'il ne pensoit pas qu'il y eust chaleur de ieunesse si aspre, que l'usage de cette recepte ne peust amortir: toutesfois à l'adventure ne les a il pas essayees les plus cuisantes; car l'experience nous faict veoir qu'une telle esmotion se maintient

bien souvent sous des habits rudes et marmiteux, et que les haïres ne rendent pas tousiours heres¹ ceulx qui les portent.

Xenocrates² y proceda plus rigoureusement; car ses disciples, pour essayer sa continence, luy ayant fourré dans son lict Laïs, cette belle et fameuse courtisane, toute nue, sauf les armes de sa beauté et des folastres appasts, ses philtres; sentant qu'en despit de ses discours et de ses regles, le corps revesche commenceoit à se mutiner, il se fait brusler les membres qui avoient presté l'oreille à cette rebellion. Au lieu que les passions qui sont toutes en l'ame, comme l'ambition, l'avarice et aultres, donnent bien plus à faire à la raison; car elle n'y peut estre secourue que de ses propres moyens; ny ne sont ces appetits là capables de satieté, voire ils s'aiguisent et augmentent par la iouissance.

¹ Montaigne joue ici sur le mot *haire*, cilice, chemise de crin ou *poil de cheval*; et sur le mot *here*, pauvre *hère*, homme foible, sans vigueur, sans bien, sans mérite, sans crédit.—E. J.

² DIOG. LAERCE, *Vie de Xénocrate*, l. 4, segm. 7.—C.

Le seul exemple de Iulius Cæsar peut suffire à nous montrer la disparité de ces appetits; car iamais homme ne feut plus adonné aux plaisirs amoureux. Le soing curieux qu'il avoit de sa personne¹ en est un tesmoignage iusques à se servir à cela des moyens les plus lascifs qui feussent lors en usage, comme de se faire pinceter tout le corps, et farder de parfums d'une extreme curiosité: et de soy il estoit beau personnage². blanc, de belle et alaigne taille, le visage plein, les yeulx bruns et vifs, s'il en fault croire Suetone, car les statues qui se veoient de luy à Rome, ne rapportent pas bien partout à cette peinture. Oultre ses femmes, qu'il changea quatre fois, sans compter les amours de son enfance avecques le roy de Bithynie Nicomede, il eut le pucelage de cette tant renommee royne d'Ægypte, Cleopatra, tesmoing le petit Cesarion³ qui en nasquit: il feit aussi l'amour à Eu-

¹ SUÉTONE, *Vie de J. César*, § 45.—C.

² *Id. ibid.*

³ PLUTARQUE, *Vie de César*, c. 13.—C.

noë ¹, royne de Mauritanie; et à Rome, à Posthumia ², femme de Servius Sulpitius; à Lollia, de Gabinius; à Tertulla, de Crassus; et à Mutia mesme, celle du grand Pompeius; qui feut la cause, disent les historiens romains, pourquoy son mary la repudia; ce que Plutarque confesse avoir ignoré; et les Curions pere et fils reprocherent depuis à Pompeius, quand il espousa la fille de Cæsar ³, qu'il se faisoit gendre d'un homme qu'il l'avoit fait cocu, et que luy mesme avoit accoustumé d'appeller Ægysthus : il entreteint, oultre tout ce nombre, Servilia ⁴, sœur de Caton et mere de Marcus Brutus, dont chascun tient que procéda cette grande affection qu'il portoit à Brutus, parce qu'il estoit nay en temps auquel il y avoit apparence qu'il feust yssu de luy. Ainsi i'ay raison, ce me semble, de le prendre pour homme extremement addonné à cette des-

¹ SUTTON. *in Jul. Cæsare*, § 2.—C.

² *Id. ibid.*, §. 50.—C.

³ *Id. ibid.*

⁴ *Id. ibid.*

bauche, et de complexion tresamoureuse¹ : mais l'aultre passion de l'ambition, dequoy il estoit aussi infiniment blecé, venant à combattre celle là, elle luy fait incontinent perdre la place.

Me ressouvenant, sur ce propos, de Mehemed, celuy qui subiugua Constantinople, et apporta la finale extermination du nom grec, ie ne sçache point où ces deux passions se trouvent plus egualement balancees; pareillement indefatigable ruffien² et soldat : mais, quand en sa vie elles se presentent en concurrence l'une de l'aultre, l'ardeur querelleuse gourmande tousiours l'amoureuse ardeur; et cette cy, encores que ce feust hors sa naturelle saison, ne regaigna pleinement l'auctorité souveraine, que quand il se trouva en grande vieillesse, incapable de plus soub-

¹ Lorsqu'il entra en triomphe dans Rome, le peuple crioit : *Mariti, cavete uxores, ecce virum calvum.* — E. J.

² *Ruffien* signifie proprement la même chose que *leno* en latin : mais Montaigne lui donne le sens de vigoureux et robuste athlète dans les combats de l'amour. — A. D.

tenir le faix des guerres. Ce qu'on recite pour un exemple contraire de Ladislaus, roy de Naples, est remarquable; que, bon capitaine, courageux et ambitieux, il se proposoit pour fin principale de son ambition, l'exécution de sa volonté et iouissance de quelque rare beauté. Sa mort feut de mesme¹ : ayant rengé, par un siège bien pour-suyvi, la ville de Florence si à destroit², que les habitants estoient aprez à composer de sa victoire; il la leur quitta, pourveu qu'ils luy livrassent une fille de leur ville, de quoy il avoit ouï parler, de beauté excellente : force feut de la luy accorder, et garantir la publicque ruyne par une iniure privee. Elle estoit fille d'un medecin fameux de son temps, lequel se trouvant engagé en

¹ Pandolphe Collenutius rapporte ce fait comme un bruit commun, *Hist. Neap.* I. 5, p. 246, 247, ed. Basil. 1572; mais il remarque expressément qu'il passoit pour faux dans l'esprit de bien des gens.

—C.

² C'est-à-dire, ayant mis par un siège rigoureux la ville de Florence si à détresse, en telle détresse, etc.

—E. J.

si vilaine nécessité, se resolut à une haulte entreprise. Comme chascun paroît sa fille et l'attournoit d'ornemens et ioyaux, qui la peussent rendre agreable à ce nouvel amant, luy aussi luy donna un mouchoir exquis en senteur et en ouvrage, duquel elle eust à se servir en leurs premieres approches : meuble qu'elles n'y oublient gueres, en ces quartiers là. Ce mouchoir, empoisonné selon la capacité de son art, venant à se frotter à ces chairs esmeues et pores ouverts, inspira son venin si promptement, qu'ayant soubdain changé leur sueur chaulde en froide, ils expirerent entre les bras l'un de l'autre.

Je m'en revoys à Cæsar. Ses plaisirs, ne luy feirent iamais desrobber une seule minute d'heure, ny destourner un pas, des occasions qui se presentoient pour son aggrandissement : cette passion regenta en luy si souverainement toutes les aultres, et posseda son ame d'une auctorité si pleine, qu'elle l'emporta où elle voulut. Certes, i'en suis despit, quand ie considere, au demourant, la grandeur de ce personnage et les merveilleuses parties qui estoient en luy; tant de suffisance

en toute sorte de sçavoir, qu'il n'y a quasi science en quoy il n'ayt escript : il estoit tel orateur, que plusieurs ont preferé son éloquence à celle de Cicero ; et luy mesme, à mon advis, n'estimoit lui debvoir gueres en cette partie, et ses deux Anticatons feurent principalement escripts pour contrebalancer le bien diré que Cicero avoit employé en son Caton. Au demourant, feut il iamais ame si vigilante, si active et si patiente de labour, que la sienne² et, sans doute, encores estoit elle embellie de plusieurs rares semences de vertu, ie dis vives, naturelles, et non contrefaictes : il estoit singulierement sobre, et si peu delicat en son manger, qu'Oppius¹ recite qu'un iour luy ayant esté présenté à table, en quelque saulse, de l'huile medicee, au lieu d'huile simple, il en mangea largement, pour ne faire faire honte à son hoste : une aultrefois, il feut fouetter son boulenger³, pour luy avoir servi d'aultre

¹ SUÉTONE, *Vie de César*, § 53.—C.

² On sait que, chez les Romains, tous les artisans étoient des esclaves.—E. J.

pain que celuy du commun ¹. Caton ² mesme avoit accoustumé de dire de luy que c'estoit le premier homme sobre qui se feust acheminé à la ruyne de son païs. Et quant à ce que ce mesme Caton l'appella un iour yvrongne, cela adveint en cette façon : Estants tous deux au senat, où il se parloit du faict de la coniuration de Catilina, de laquelle Cæsar estoit souspeçonné, on luy veint apporter de dehors un brevet ³, à cachetes : Caton, estimant que ce feust quelque chose de quoy les coniurez l'advertissent, le somma de le luy donner ; ce que Cæsar feut contrainct ⁴ de faire, pour eviter un plus grand souspeçon : c'estoit, de fortune, une lettre amoureuse que Servilia, sœur de Caton, luy escrivoit. Caton l'ayant leue, la luy reiecta, en luy disant : « Tien, yvrongne ; » Cela, dis ie ; feut plustost un mot de desdaing et de cholere, qu'un exprez reproche de ce vice ;

¹ SUÉTONE, *Vie de César*, § 48.—C.

² *Id. ibid.* § 53.—C.

³ *Un billet doux, une lettre.*—E. J.

⁴ PLUTARQUE, *Vie de Caton d'Utique*, c. 7.—C.

comme souvent nous iniurions ceulx qui nous faschent, des premieres iniures qui nous viennent à la bouche, quoyqu'elles ne soyent nullement deues à ceulx à qui nous les attachons : ioinct que ce vice que Caton luy reproche est merueilleusement voisin de celuy auquel il avoit surprins Cæsar; car Venus et Bacchus se conviennent volontiers, à ce que diet le proverbe : mais chez moy Venus est bien plus alaire, accompaignee de la sobriété.

Les exemples de sa douceur et de sa clemence envers ceulx qui l'avoient offensé sont infinis; ie dis outre ceulx qu'il donna pendant le temps que la guerre civile estoit encores en son progrez, desquels il faict luy mesme assez sentir, par ses escripts, qu'il se servoit pour amadouer ses ennemis, et leur faire moins craindre sa future domination et sa victoire. Mais si fault il dire que ces exemples là, s'ils ne sont suffisants à nous tesmoigner sa naïve douceur, ils nous montrent au moins une merueilleuse confiance et grandeur de courage en ce personnage : Il luy est advenu souvent de renvoyer des armées toutes

entieres à son ennemy, aprez les avoir vaincues, sans daigner seulement les obliger par serment, sinon de le favoriser, au moins de se contenir sans luy faire la guerre : Il a prins trois et quatre fois tels capitaines de Pompeius, et autant de fois remis en liberté : Pompeius declaroit ses ennemis tous ceulx qui ne l'accompaignoient à la guerre ; et luy, feit proclamer ¹ qu'il tenoit pour amis tous ceulx qui ne bougeoient, et qui ne s'armoient effectivement contre luy : A ceulx de ses capitaines qui se desrobboient de luy, pour aller prendre aultre condition, il renvoyoit encores les armes, chevaux et equipages : Les villes qu'il avoit prises par force, il les laissoit en liberté de suyvre tel party qu'il leur plairoit, ne leur donnant aultre garnison que la memoire de sa douceur et clemence : Il deffendit, le iour de sa grande bataille de Pharsale ², qu'on ne meist qu'à toute extremité la main sur les citoyens romains. Voylà des traicts bien hazardeux, selon mon iuge-

¹ SUÉTONE, *Vie de César*, § 75.—C.

² *Id. ibid.*—C.

ment : et n'est pas merveilles si, aux guerres civiles que nous sentons, ceux qui combattent, comme luy, l'estat ancien de leur païs n'en imitent l'exemple; ce sont moyens extraordinaires, et qu'il n'appartient qu'à la fortune de Cæsar, et à son admirable pourvoyance, de heureusement conduire. Quand ie considere la grandeur incomparable de cette ame, l'excuse la victoire de ne s'estre peu despestrer de luy, voire en cette tresiniuste et tresinique cause. Pour revenir à sa clemence, nous en avons plusieurs naïfs exemples au temps de sa domination, lorsque, toutes choses estant reduictes en sa main, il n'avoit plus à se feindre : Caius Memmius avoit escript contre luy des oraisons trespoignantes, ausquelles il avoit bien aigrement respondu; si ne laissa il bien tost aprez d'ayder à le faire consul¹. Caius Calvus, qui avoit faict plusieurs epigrammes iniurieux contre luy, ayant employé de ses amis pour le reconcilier, Cæsar se convia luy mesme² à luy escrire le premier; et nostre

¹ SUÉTONE, *Vie de Cæsar*, § 73.—C.

² *Id. ibid.*—C.

bon Catulle, qui l'avoit testonné¹ si rudement sous le nom de Mamurra, s'en estant venu excuser à luy, il le fait ce jour mesme souper à sa table : Ayant esté adverty d'aucuns qui parloient mal de luy, il n'en fait aultre chose que declarer, en une sienne harangue publique, qu'il en estoit adverty². Il craignoit encores moins ses ennemis, qu'il ne les haïssoit : aucunes coniurations et assemblees qu'on faisoit contre sa vie luy ayants esté descouvertes, il se contenta³ de publier, par edit, qu'elles luy estoient cogneues, sans aultrement en poursuyvre les aucteurs. Quant au respect qu'il avoit à ses amis, Caius Oppius⁴ voyageant avecques luy, et se trouvant mal, il luy quitta⁵ un seul logis qu'il y avoit, et coucha toute la nuict sur la dure et au descouvert. Quant à sa iustice, il fait mourir un sien serviteur⁶

¹ *Piqué*.—E. J.

² SUÉTONE, *Vie de Cesar*, § 75.—C.

³ *Id. ibid.*

⁴ *Ibid.* § 72.—C.

⁵ *Laissa, abandonna*.—E. J.

⁶ SUÉTONE, § 48.—C.

qu'il aimoit singulierement, pour avoir couché avecques la femme d'un chevalier romain, quoyque personne ne s'en plaignist. Iamais homme n'apporta, ny plus de moderation en sa victoire, ny plus de resolution en la fortune contraire.

Mais toutes ces belles inclinations feurent alterees et estouffees par cette furieuse passion ambitieuse à laquelle il se laissa si fort emporter, qu'on peult ayseement maintenir qu'elle tenoit le timon et le gouvernail de toutes ses actions : d'un homme liberal, elle en rendit un voleur publicque pour fournir à cette profusion et largesse, et luy fait dire ce vilain et tresiniuste mot, que si les plus meschants et perdus hommes du monde luy avoient esté fideles au service de son aggrandissement, il les cheriroit et avanceroit de son pouvoir, aussi bien que les plus gents de bien : l'enyvra d'une vanité si extreme, qu'il osoit se vanter, en presence de ses concitoyens, « d'avoir rendu cette grande republicque romaine un nom sans forme et sans

¹ Elle (cette furiense passion ambitieuse) l'enyvra.

corps ¹; » et dire ² « que ses responses devoient meshuy ³ servir de loix; » et recevoir assis le corps du senat venant vers luy; et souffrir qu'on l'adorast et qu'on luy feist, en sa presence, des honneurs divins. Somme, ce seul vice, à mon advis, perdit en luy le plus beau et le plus riche naturel qui feut oncques; et a rendu sa memoire abominable à tous les gents de bien, pour avoir voulu chercher sa gloire en la ruyne de son païs, et subversion de la plus puissante et fleurissante chose publique que le monde verra iamais. Il se pourroit bien, au contraire, trouver plusieurs exemples de grands personnages auxquels la volupté a faict oublier la conduite de leurs affaires, comme Marcus Antonius et aultres; mais où l'amour et l'ambition seroient en eguale balance, et viendroient à se chocquer de forces pareil-

¹ *Nihil esse rempublicam appellationem modò, sine corpore ac specie.* SUÉTON. § 77.—C.

² *Debere homines pro legibus habere quæ dicat.* SUÉTON. § 77.—C.

³ *Désormais, dorénavant.*—E. J.

les, ie ne foys aucun doubte que cette cy ne gaignast le prix de la maistrise.

Or, pour me remettre sur mes brisees, c'est beaucoup de pouvoir brider nos appetits par le discours de la raison, ou de forcer nos membres, par violence, à se tenir en leur debvoir : mais, de nous fouetter pour l'interest de nos voisins; de non seulement nous desfaire de cette douce passion qui nous chatouille, par le plaisir que nous sentons de nous veoir agreables à aultruy, et aimez et recherchez d'un chascun, mais encores de prendre en haine et à contre cœur nos graces qui en sont cause, et condamner nostre beauté, parce que quelqu'autre s'en eschauffe, ie n'en ay veu gueres d'exemple : cettuy cy en est. *Spurina*, ieune homme de la *Toscane*,

*Qualis gemma micat, fulvum quæ dividit aurum,
Aut collo decus aut capiti; vel quale per artem
Inclusum buxo, aut oriciâ terebintho
Lucet ebur',*

' Brilloit comme une perle enchâssée dans l'or, superbe ornement d'un collier ou d'une couronne,

estant doué d'une singuliere beauté, et si excessive que les yeulx plus continents ne pouvoient en souffrir l'esclat continement, ne se contentant point de laisser sans secours tant de fiebvre et de feu, qu'il alloit attisant par tout; entra en furieux despit contre soy mesme et contre ces riches presents que nature luy avoit faicts, comme si on se devoit prendre à eulx de la faulte d'aultruy, et detailla¹ et troubla, à force de playes qu'il se feit à escient, et de cicatrices, la parfaicte proportion et ordonnance que nature avoit si curieusement observee en son visage.

Pour en dire mon advis, i'admire telles actions plus que ie ne les honore : ces excez sont ennemis de mes regles. Le desseing en feut beau et consciencieux, mais, à mon advis, un peu manque de prudence : quoy? si sa laideur servit depuis à en iecter d'aultres au peché de mespris et de haine; ou d'envie, pour la gloire d'une si rare recom-

ou comme l'ivoire artistement entouré de buis ou de térébinthe. *Énéide*, l. 10, v. 134.

¹ VALÈRE-MAXIME, l. 4, in externis, § 1.—C.

mendation; ou de calomnie, interpretant cette humeur à une forcenee ambition : y a il quelque forme de laquelle le vice ne tire, s'il veult, occasion à s'exercer en quelque manière? Il estoit plus iuste, et aussi plus glorieux, qu'il feist de ces dons de Dieu un subiect de vertu exemplaire et de reglement.

Ceux qui se desrobbent aux offices communs, et à ce nombre infini de regles espi-neuses à tant de visages, qui lient un homme d'exacte preud'hommie en la vie civile, font, à mon gré, une belle espargne, quelque pointe d'aspreté peculiere qu'ils s'enioignent ! o'est aulcunement mourir pour fuyr la peine de bien vivre. Ils peuvent avoir aultre prix, mais le prix de la difficulté, il ne m'a iamais semblé qu'ils l'eussent, ny qu'en malaysance il y aye rien au delà de se tenir droict emmy les flots de la presse du monde, respondant et satisfaisant loyalement à tous les membres de sa charge. Il est à l'adventure plus facile de se passer nettement de tout le sexe, que de se maintenir deue-ment de tout point en la compaignie de sa femme; et a lon dequoy couler plus incu-

riusement en la pauvreté, qu'en l'abondance iustement dispensee : l'usage conduit selon raison a plus d'aspreté que n'a l'abstinence; la moderation est vertu bien plus affaireuse que n'est la souffrance. Le bien vivre du ieune Scipion a mille façons; le bien vivre de Diogenes n'en a qu'une : cette cy surpasse d'autant en innocence les vies ordinaires, comme les exquises et accomplies la surpassent en utilité et en force.

CHAPITRE XXXIV.

OBSERVATIONS SUR LES MOYENS DE FAIRE LA GUERRE, DE IULIUS CESAR.

Sommaire. Dans le précédent chapitre, Montaigne avoit examiné quels étoient les vices et les vertus de César; il s'occupe ici de ses hauts faits et de ses talens militaires. — Les *Commentaires* que César nous a laissés devroient être, selon notre philosophe, le bréviaire de tout homme de guerre. — Comment il rassuroit ses troupes en présence de forces nombreuses; comme il les accoutumoit à lui obéir, sans leur laisser dis-

cuter ses plans ; comme il étoit économe du temps. Il n'exigeoit guère de ses soldats d'autres vertus que la vaillance , ne reconnoissant d'autre vice que la désobéissance et l'esprit de sédition. Il les laissoit vivre avec beaucoup de licence ; vouloit qu'ils fussent richement armés ; les appeloit *ses compagnons*, ce qui n'empêchoit point que parfois il ne les traitât avec beaucoup de sévérité. Il aimoit à haranguer ses troupes ; et ses harangues sont des modèles d'éloquence.— Rapidité de César dans ses expéditions ; aperçu de *ses guerres nombreuses en divers pays*.—Il aimoit mieux obtenir la victoire par prudence que par force ; étoit plus circonspect qu'Alexandre.—Dans le péril , il couroit aveuglément au danger.—Avec le temps il acquit plus de prudence. Il n'approuvoit pas qu'on se servît de toutes sortes de moyens pour obtenir la victoire.—Il savoit très-bien nager ; il voyageoit à pied.—Il étoit adoré de ses soldats, qui lui étoient tous dévoués.

Exemples : le maréchal Strozzi. — Le roi Juba ; Cyrus ; les Suisses. — Pompée ; Scipion et Juba ; Afranius et Pétréius ; le siège d'Avaricum , etc. — Alexandre. — La bataille de Tournay ; le siège d'Alexia ; Lucullus. — Arioviste. — L'amiral de Châtillon ; Scava , soldat de César ; Granius Petronius ; Octave.

On recite de plusieurs chefs de guerre , qu'ils ont eu certains livres en particulière

recommandation; comme le grand Alexandre, Homere; Scipion africain, Xenophon; Marcus Brutus, Polybius; Charles cinquiesme, Philippes de Comines; et dict on, de ce temps, que Machiavel est encores ailleurs en credit. Mais le feu mareschal Strozzy, qui avoit prins Cæsar pour sa part, avoit sans doute bien mieulx choisi; car, à la verité, ce debvroit estre le breviaire de tout homme de guerre, comme estant le vray et souverain patron de l'art militaire : et Dieu sçait encores de quelle grace et de quelle beauté il a fardé cette riche matiere, d'une façon de dire si pure, si delicate et si parfaicte, qu'à mon goust il n'y a aucuns escripts au monde qui puissent estre comparables aux siens en cette partie.

Je veulx icy enregistrer certains traicts particuliers et rares, sur le faict de ses guerres, qui me sont demeurez en memoire. Son armee estant en quelque effroy, pour le bruit qui couroit des grandes forces que menoit contre luy le roy Iuba; au lieu de rabattre l'opinion que ses soldats en avoient prinse, et apetisser les moyens de son en-

nemy, les ayant fait assembler pour les r'asseurer et leur donner courage, il print une voye toute contraire à celle que nous avons accoustumé, car il leur dict ¹ qu'ils ne se meissent plus en peine de s'enquerir des forces que menoit l'ennemy, et qu'il en avoit eu bien certain advertissement : et lors il leur en fait le nombre surpassant de beaucoup et la verité et la renommee qui en couroit dans son armee; suyvant ce que conseille Cyrus en Xenophon; d'autant que la tromperie n'est pas de tel interest, de trouver les ennemis par effect plus foibles qu'on n'avoit esperé, que de les trouver à la verité bien forts, aprez les avoir iugez foibles par reputation. Il accoustumoit surtout ses soldats à obeïr simplement, sans se mesler de contre-rooller ou parler des desseings de leur capitaine, lesquels il ne leur communiquoit que sur le point de l'execution : et prenoit plaisir ², s'ils en avoient descouvert quelque chose, de changer sur le champ d'avis,

¹ SUÉTONE, *Vie de J. César*, c. 66.—C.

² *Id. ibid.* c. 65.—C.

pour les tromper ; et souvent, pour cet effect, ayant assigné un logis en quelque lieu¹, il passoit oultre, et alongeoit la iournee, notamment s'il faisoit mauvais temps et pluvieux. Les Souisses, au commencement de ses guerres de Gaule, ayant envoyé vers luy pour leur donner passage au travers des terres des Romains, estant deliberé de les empescher par force, il leur contrefeit toutesfois un bon visage, et print quelques iours de delay à leur faire response, pour se servir de ce loisir à assembler son armee. Ces pauvres gents ne sçavoient pas combien il estoit excellent mesnager de son temps ; car il redict maintefois que c'est la plus souveraine partie d'un capitaine, que la science de prendre au poinct les occasions et la diligence, qui est en ses exploits, à la verité, inouïe et incroyable. S'il n'estoit pas fort consciencieux, en cela, de prendre advantage sur son ennemy, sous couleur d'un traicté d'accord, il l'estoit aussi peu en ce qu'il ne requeroit en ses soldats aultre vertu que la vaillance, ny ne punissoit¹ gueres aultres

¹ SUÉTONE, *Vie de J. César*, c. 67.—C.

vices que la mutination et la desobeïssance. Souvent, aprez ses victoires ¹, il leur laschoit la bride à toute licence, les dispensant pour quelque temps des regles de la discipline militaire, adioustant à cela, qu'il avoit des soldats si bien creez, que, touts parfumez et musquez, ils ne laissoient pas d'aller furieusement au combat. De vray ², il aimoit qu'ils feussent richement armez, et leur faisoit porter des harnois gravez, dorez et argentez, afin que le soing de la conservation de leurs armes les rendist plus aspres à se deffendre. Parlant à eulx, il les appelloit du nom de *Compaignons* ³, que nous usons encores : ce qu'Auguste, son successeur, reforma, estimant qu'il l'avoit faict pour la necessité de ses affaires, et pour flatter le cœur de ceulx qui ne le suyvoient que volontairement;

Rheni mihi Cæsar in undis

¹ *Id. ibid.*

² *Id. ibid.*

³ *Nec milites eos pro concione, sed blandiori nomine commilitones appellabat.* SUÉTONE, *Vie de J. César*, c. 37.—C.

Dux erat : hic socius ; facinus quos inquinat
æquat ¹ ;

mais que cette façon estoit trop rabbaissée pour la dignité d'un empereur et general d'armée, et remeit en train de les appeller seulement Soldats ². A cette courtoisie, Cæsar mesloit toutesfois une grande severité à les reprimer : la neufviesme legion s'estant mutinée auprez de Plaisance, il la cassa ³ avecques ignominie, quoyque Pompeius feust lors encores en pieds, et ne la receut en grace, qu'avecques plusieurs supplications : il les rappaisoit ⁴ plus par auctorité et par audace que par douceur. Là où ⁵ il parle de son passage de la riviere du Rhin, vers l'Allemagne, il dict qu'estimant indigne de

¹ Au passage du Rhin, César étoit mon général ; il est ici (à Rome) mon compagnon : le crime rend égaux tous ceux qui en sont complices. LUCAN, l. 5, v. 289.

² SUÉTONE, *Vie d'Auguste*, § 25.—C.

³ *Ib.* *Vie de J. César*, § 69.—C.

⁴ *Id. ibid.*

⁵ *De Bello Gallico*, l. 4, c. 2.—C.

l'honneur du peuple romain qu'il passast son armee à navire, il feit dresser un pont, afin qu'il passast à pied ferme. Ce feut là qu'il bastit ce pont admirable, de quoy il dechiffre particulièrement la fabrique : car il ne s'arreste si volontiers en nul endroict de ses faicts, qu'à nous représenter la subtilité de ses inventions en telle sorte d'ouvrages de main.

I'y ay aussi remarqué cela, qu'il faict grand cas de ses exhortations aux soldats avant le combat : car, où il veult montrer avoir esté surprins ou pressé, il allegue toujours cela, qu'il n'eut pas seulement loisir de haranguer son armee. Avant cette grande bataille contre ceulx de Tournay, « Cæsar, dict il ¹, ayant ordonné du reste, courut soubdainement où la fortune le porta, pour exhorter ses gents; et rencontrant la dixiesme legion, il n'eut loisir de leur dire, sinon, Qu'ils eussent souvenance de leur vertu accoustumee; qu'ils ne s'estonnassent point, et soubteinsent hardiement l'effort des adver-

¹ *De Bello Gallico*, l. 2, c. 3.—C.

saires : et parce que l'ennemy estoit desia approché à un iect de traict, il donna le signe de la bataille; et de là estant passé soudainement ailleurs pour en encourager d'autres, il trouva qu'ils estoient desia aux prises. » Voilà ce qu'il en dict en ce lieu là. De vray, sa langue luy a faict en plusieurs lieux de bien notables services; et estoit, de son temps mesme, son eloquence militaire en telle recommandation, que plusieurs en son armee recueilloient ses harangues; et, par ce moyen, il en feut assemblé des volumes qui ont duré long temps aprez luy. Son parler avoit des graces particulieres, de sorte que ses familiers, et entre aultres Auguste, oyant reciter ce qui en avoit esté recueilly, recognoissoit, iusques aux phrases et aux mots, ce qui n'estoit pas du sien.

La premiere fois qu'il sortit de Rome ¹, avecques charge publicque, il arriva en huict iours à la riviere du Rhone, ayant dans son coche, devant luy, un secretaire ou deux qui escrivoient sans cesse; et derriere luy,

¹ PLUTARQUE, *Vie de César*, c. 5.—C.

celuy qui portoit son espee. Et certes, quand on ne feroit qu'aller, à peine pourroit on atteindre à cette promptitude de quoy, tousiours victorieux, ayant laissé la Gaule, et suyvant Pompeius à Brindes, il subiugua l'Italie en dix huict iours; reveint de Brindes à Rome; de Rome il s'en alla au fin fond de l'Espagne, où il passa des difficultez extremes en la guerre contre Afranius et Petreius, et au long siege de Marseille; de là il s'en retourna en la Macedoine, battit l'armee romaine à Pharsale; passa de là, suyvant Pompeius, en Ægypte, laquelle il subiugua; d'Ægypte il veint en Syrie, et au país de Pont, où il combattit Pharnaces; de là en Afrique, où il desfeit Scipion et Iuba; et rebroussa encores, par l'Italie, en Espagne, où il desfeit les enfants de Pompeius :

Ocior et cœli flammis et tigride fœtâ ².

¹ *Surpassa, surmonta.*—E. J.

² Plus rapide que l'éclair, plus prompt que le tigre à qui on vient d'enlever ses petits. LUCAN. l. 5, v. 405.

Ac veluti montis saxum de vertice præceps
 Cùm ruit avulsum vento, seu turbidus imber
 Proluit, aut annis solvit sublapsa vetustas,
 Fertur in abruptum magno mons improbus actu,
 Exsultatque solo, sylvas, armenta, virosque
 Involvens secum ¹.

Parlant du siege d'Avaricum, il dict ² que c'estoit sa coustume de se tenir nuict et iour prez des ouvriers qu'il avoit en besongne. En toutes entreprises de consequence, il faisoit tousiours la descouverte luy mesme ³, et ne passa iamais son armee en lieu qu'il n'eust premierement recogneu; et, si nous croyons Suetone ⁴, quand il fait l'entreprise de traicter en Angleterre, il feut le premier à sonder le gué. Il avoit accoustumé de dire,

¹ Pareil à un vaste rocher, qui, miné par le temps, ou arraché par la fureur des vents ou des eaux, tombe d'une haute montagne, et, bondissant avec un fracas horrible, entraîne avec lui les arbres, les rochers, les troupeaux et les pasteurs. *Énéide*, l. 12, v. 684.

² *De Bello Gallico*, l. 7, c. 3.—C.

³ SUÉTONE, *Vie de J. César*, § 58.—C.

⁴ *Id. ibid.*—C.

qu'il aimoit mieulx la victoire qui se conduisoit par conseil, que par force; et, en la guerre contre Petreius et Afranius, la fortune luy presentant une bien apparente occasion d'avantage, il la refusa, dict il ¹, esperant, avecques un peu plus de longueur, mais moins de hazard, venir à bout de ses ennemis. Il fait aussi là un merveilleux traict, de commander à tout son ost de passer à nage la riviere sans aucune nécessité :

Rapuitque ruens in prælia miles,
 Quòd fugiens timuisset, iter : mox uda receptis
 Membra foveat armis, gelidosque à gurgite, cursu
 Restituunt artus ².

Ie le treuve un peu plus retenu et considéré en ses entreprinses, qu'Alexandre : car cettuy cy semble rechercher et courir à force

¹ *De Bello Gallico*, l. 1, c. 8.—C.

² Le soldat saisit, pour voler aux combats, cette route qu'il n'auroit osé prendre dans la fuite : tout mouillé, il se couvre de ses armes, et, dans une course rapide, retrouve la chaleur qu'il avoit perdue.
 LUCAN. l. 4, v. 151.

les dangiers, comme un impetueux torrent qui chocque et attaque sans discretion et sans chois tout ce qu'il rencontre;

Sic tauriformis volvitur Aufidus,
 Qui regna Dauni perfluit Appuli,
 Dum sævit, horrendamque cultis
 Diluviem meditatur agris¹ ;

aussi estoit il embesongné en la fleur et premiere chaleur de son aage; là où Cæsar s'y print estant desia meur et bien avancé : outre ce qu'Alexandre estoit d'une temperature plus sanguine, cholere et ardente, et si esmouvoit encores cette humeur par le vin, duquel Cæsar estoit tresabstinent.

Mais où les occasions de la necessité se presentoient, et où la chose le requeroit, il ne feut iamais homme faisant meilleur marché de sa personne. Quant à moy, il me semble lire en plusieurs de ses exploits une

¹ Ainsi l'Aufide, qui arrose le royaume de l'antique Daunus, roule ses eaux impétueuses, lorsqu'il menace les moissons d'un horrible ravage. HOR. *od.* 14, l. 4, v. 25.

certaine resolution de se perdre, pour fuyr la honte d'estre vaincu. En cette grande bataille qu'il eut contre ceulx de Tournay, il courut se presenter à la teste des ennemis, sans bouclier, comme il se trouva, voyant la poincte de son armee s'esbranler; ce qui luy est advenu plusieurs aultres fois. Oyant dire que ses gents estoient assiegez, il passa ¹ desguisé au travers l'armee ennemie pour les aller fortifier de sa presence. Ayant traversé à Dyrrachium, avecques bien petites forces, et voyant que le reste de son armee, qu'il avoit laissée à conduire à Antonius, tardoit à le suyvre, il entreprint ² luy seul de repasser la mer, par une tresgrande tormente, et se desrobba pour aller reprendre le reste de ses forces, les ports de delà et toute la mer estant saisie par Pompeius. Et quant aux entreprises qu'il a faictes à main armee, il y en a plusieurs qui surpassent en hazard tout discours de raison militaire; car avecques combien foibles moyens entreprint il de sub-

¹ SUÉTONE, *Vie de J. César*, § 58.—C.

² *Id. ibid.*—C.

iuguer le royaume d'Ægypte; et de puis d'aller attaquer les forces de Scipion et de Iuba, de dix parts plus grandes que les siennes? Ces gents là ont eu ie ne sais quelle plus qu'humaine confiance de leur fortune, et disoit il qu'il falloit executer, non pas consulter, les haultes entreprinses. Aprez la bataille de Pharsale, comme il eut envoyé son armee devant en Asie, et passa avecques un seul vaisseau le destroit de l'Hellespont, il rencontra¹ en mer Lucius Cassius, avec dix gros navires de guerre; il eut le courage non seulement de l'attendre, mais de tirer droit vers luy, et le sommer de se rendre; et en veint à bout.

Ayant entrepris ce furieux siege d'Alexia, où il y avoit quatre vingt mille hommes de deffense, toute la Gaule s'estant eslevee pour luy coure sus et lever le siege, et dressé une armee de cent neuf mille chevaux² et de

¹ SUTONE, *Vie de J. César*, § 62.

² CÉSAR. *De Bello Gallico*, l. 7, c. 12. Au lieu de huit mille chevaux que met César, Montaigne en compte cent neuf mille, je ne sais pourquoi. C. — Il

deux cents quarante mille hommes de pied, quelle hardiesse et maniacle ' confiance feut ce, de n'en vouloir pas abandonner son entreprinse, et se resouldre à deux si grandes difficultez ensemble? lesquelles toutesfois il soubteint; et aprez avoir gagné cette grande bataille contre ceulx de dehors, rengea bientost à sa mercy ceulx qu'il tenoit enfermez. Il en adveint autant à Lucullus, au siege de Tigranocerta contre le roy Tigranes; mais d'une condition dispareille, veu la mollesse des ennemis à qui Lucullus avoit à faire.

Je veulx icy remarquer deux rares evenements et extraordinaires, sur le faict de ce siege d'Alexia : l'un que les Gaulois, s'assemblants pour venir trouver là Cæsar, ayants

y avoit peut-être, dans le manuscrit de Montaigne, huit à neuf mille chevaux, au lieu de cent neuf mille chevaux. C'est, je crois, la seule manière d'expliquer une erreur aussi forte, qui auroit dû être corrigée dans le texte de la première édition.—E. J.

' *Furieuse*. — *Maniacle* et *manique* se trouvent dans Cotgrave, comme *vrais synonymes* : il n'y a que *manique* dans Nicot.—C.

faict denombrement de toutes leurs forces, resolurent en conseil' de retrencher une bonne partie de cette grande multitude, de peur qu'ils n'en tumbassent en confusion. Cet exemple est nouveau, de craindre à estre trop : mais à le bien prendre, il est vraysemblable que le corps d'une armee doit avoir une grandeur moderee, et reglee à certaines bornes, soit pour la difficulté de la nourrir, soit pour la difficulté de la conduire et tenir en ordre. Au moins seroit il bien aysé à verifier, par exemples, que ces armees monstrueuses en nombre n'ont gueres rien faict qui vaille. Suyvant le dire de Cyrus, en Xenophon, ce n'est pas le nombre des hommes, ains le nombre des bons hommes, qui faict l'avantage; le demourant servant plus de destourbier que de secours. Et Baiazet print le principal fondement à sa resolution de livrer iournee à Tamburlan, contre l'avis de tous ses capitaines, sur ce que le nombre innombrable des hommes de son ennemy luy donnoit certaine esperance de

¹ CÆSAR. *De Bello Gallico*, l. 7, c. 12.—C.

confusion. Scanderberch, bon iuge et tres-expert, avoit accoustumé de dire que dix ou douze mille combattants fideles devoient baster ¹ à un suffisant chef de guerre, pour garantir sa reputation en toute sorte de besoing militaire. L'autre poinct, qui semble estre contraire et à l'usage et à la raison de la guerre, c'est que Vercingentorix, qui estoit nommé chef et general de toutes les parties des Gaules revoltees, print party de s'aller enfermer dans Alexia ² : car celuy qui commande à tout un país ne se doibt iamais engager, qu'au cas de cette extremité qu'il y allast de sa derniere place, et qu'il n'y eust rien plus à esperer qu'en la deffense d'icelle; aultrement il se doibt tenir libre, pour avoir moyens de pourveoir en general à toutes les parties de son gouvernement.

Pour revenir à Cæsar, il deveint ³, avecques le temps, un peu plus tardif et plus consideré, comme tesmoigne son familier Op-

¹ Suffire à un habile général.—E. J.

² CÆSAR. *De Bello Gallico*, l. 7, c. 11.—C.

³ SUÉTONE, *Vie de J. César*, § 60.—C.

pius; estimant qu'il ne devoit aysement hazarder l'honneur de tant de victoires, lequel une seule desfortune luy pourroit faire perdre. C'est ce que disent les Italiens, quand ils veulent reprocher cette hardiesse temeraire qui se veoid aux ieunes gents, les nommants « Necessiteux d'honneur, » *Bisognosi d'onore*; et qu'estants encores en cette grande faim et disette de reputation, ils ont raison de la chercher à quelque prix que ce soit, ce que ne doibvent pas faire ceulx qui en ont desia acquis à suffisance. Il y peult avoir quelque iuste moderation en ce desir de gloire, et quelque satieté en cet appetit, comme aux aultres; assez de gents le practiquent ainsi.

Il ' estoit bien esloingné de cette religion des anciens Romains, qui ne se vouloient prevaloir en leurs guerres que de la vertu simple et naïfve : mais encores y apportoit il plus de conscience que nous ne ferions à cette heure, et n'approuvoit pas toutes sortes de moyens pour acquerir la victoire. En la

¹ César étoit, etc.—E. J.

guerre contre Ariovistus, estant à parler avecques luy, il y survint quelque remuement entre les deux armes, qui commença par la faulte des gents de cheval d'Ariovistus : sur ce tumulte ¹, Cæsar se trouva avoir fort grand avantage sur ses ennemis; toutesfois il ne s'en voulut point prevaloir, de peur qu'on luy peust reprocher d'y avoir procedé de mauvaise foy. Il avoit accoustumé de porter un accoustrement riche au combat, et de couleur esclatante, pour se faire remarquer. Il tenoit ² la bride plus estroicte à ses soldats, et les tenoit plus de court, estant prez des ennemis.

Quand les anciens Grecs vouloient accuser quelqu'un d'extreme insuffisance, ils disoient en commun proverbe, « qu'il ne sçavoit ny lire ny nager : » il avoit cette mesme opinion que la science de nager estoit tresutile à la guerre, et en tira plusieurs commoditez : s'il avoit à faire diligence, il franchissoit ordinairement à la nage les rivieres qu'il rencon-

¹ CÆSAR. *De Bello Gallico*, l. 1, c. 2.—C.

² SUÉTONE, *Vie de J. César*, § 65.—C.

troit; car il aimoit à voyager à pied, comme le grand Alexandre. En Ægypte, ayant esté forcé, pour se sauver, de se mettre dans un petit batteau, et tant de gents s'y estants lancez quand et luy, qu'il estoit en dangier d'aller à fonds, il aima mieulx se iecter en la mer ¹, et gaigna sa flotte à nage, qui estoit plus de deux cents pas au delà, tenant en sa main gauche ses tablettes hors de l'eau, et traissant à belles dents sa cotte d'armes, à fin que l'ennemy n'en iouist, estant desia bien avancé sur l'aage.

Iamais chef de guerre n'eut tant de creance ² sur ses soldats : au commencement de ses guerres civiles, les centeniers luy offrirent de souldoyer ³, chascun sur sa bourse, un homme d'armes; et les gents de pied, de le servir à leurs despens, ceulx qui estoient plus aysez entreprenants encores à desfrayer les plus necessiteux. Feu monsieur l'admiral de Chastillon nous fait veoir der-

¹ SUÉTONE, *Vie de J. César*, § 64. — C.

² *Crédit, autorité.* — E. J.

³ SUÉTONE, *Vie de J. César*, § 68. — C.

nièrement un pareil cas en nos guerres civiles; car les François de son armée fournissoient de leurs bourses au payement des estrangiers qui l'accompaignoient. Il ne se trouveroit gueres d'exemples d'affection si ardente et si preste parmy ceulx qui marchent dans le vieux train, sous l'ancienne police des loix; la passion nous commande bien plus vivement que la raison : il est pourtant advenu en la guerre contre Annibal, qu'à l'exemple de la liberalité du peuple romain en la ville, les gents d'armes et capitaines refuserent leur paye; et appelloit on, au camp de Marcellus, mercenaires, ceulx qui en prenoient. Ayant eu du pire auprez de Dyrrachium, ses soldats ¹ se viendrent d'eulx mesmes offrir à estre chastiez et punis; de façon qu'il eut plus à les consoler qu'à les tanser : une sienne seule cohorte ² soubteint quatre legions de Pompeius plus de quatre heures, iusques à ce

¹ SUÉTONE, *Vie de J. César*, § 68. — C.

² *Id. ibid.* — C. — CÆSAR. *De Bello civili*, l. 3, c. 12. — C.

qu'elle feut quasi toute desfaicte à coups de traicts, et se trouva dans la trenchee cent trente mille flesches : un soldat, nommé Scaeva, qui commandoit à l'une des entrees, s'y mainteint invincible, ayant un œil crevé, une espaule et une cuisse percees, et son escu faulsé en deux cents trente lieux ¹. Il est advenu à plusieurs de ses soldats, prins prisonniers, d'accepter plustost ² la mort que de vouloir promettre de prendre aultre party : Granius Petronius, prins par Scipion en Afrique, Scipion, aprez avoir faict mourir ses compaignons, luy manda qu'il luy donnoit la vie; car il estoit homme de reng et questeur : Petronius respondit, « que les soldats ³ de Cæsar avoient accoustumé de donner la vie aux aultres, non la recevoir; » et se tua tout soubdain de sa main propre. Il y a infinis exemples de leur fidelité : il ne

¹ CÆSAR. *De Bello civili*, l. 3, c. 12; FLORUS, l. 4, c. 2; VALÈRE-MAXIME, l. 3, c. 3, § 23; SUÉTONE, *Vie de J. César*, § 68. — C.

² SUÉTONE, *Vie de J. César*, § 68. — C.

³ PLUTARQUE, *Vie de César*, c. 5. — C.

fault pas oublier le traict de ceulx qui furent assiegez à Salone, ville partisane pour Cæsar contre Pompeius, pour un rare accident qui y adveint. Marcus Octavius¹ les tenoit assiegez : ceulx de dedans estants reduicts en extreme necessité de toutes choses, en maniere que pour suppleer au default qu'ils avoient d'hommes, la plus part d'entre eulx y estants morts et blecez, ils avoient mis en liberté tous leurs esclaves, et pour le service de leurs engins, avoient esté contraincts de couper les cheveux de toutes les femmes à fin d'en faire des chordes, oultre une merveilleuse disette de vivres : et ce neantmoins, resolu de iamais ne se rendre. Apres avoir traisné² ce siege en grande longueur, d'où Octavius estoit devenu plus nonchalant et moins attentif à son entreprise, ils choisirent un iour sur le midy, et, comme ils eurent rengé les femmes et les enfants sur leurs murailles pour faire bonne mine, sortirent en telle furie sur les assie-

¹ CÆSAR. *De Bello civili*, l. 3, c. 3.—C.

² *Id. ibid.*—C.

geants, qu'ayant enfoncé le premier, le second et tiers corps de garde, et le quatriesme, et puis le reste, et, ayant faict du tout abandonner les trenchees, les chasserent iusques dans les navires; et Octavius mesme se sauva à Dyrrachium, où estoit Pompeius. Je n'ay point memoire pour cett' heure d'avoir veu aucun aultre exemple où les assiegez battent en gros les assiegeants et gagnent la maistrise de la campagne; ny qu'une sortie ayt tiré en consequence une pure et entiere victoire de bataille.

CHAPITRE XXXV.

DE TROIS BONNES FEMMES.

Sommaire. Quelques épigrammes contre les femmes, qui, dans notre siècle, font parade de leur affection pour leurs maris, seulement quand ils sont morts. — Dans l'antiquité, Montaigne en trouve trois qui voulurent suivre leurs maris dans le tombeau : la première n'est pas nommée par Pline le jeune, qui raconte sa mort; celle-ci

étoit d'une naissance commune. Les deux autres sont Arria, femme de Cécina Pætus; et Pauline, femme de Sénèque. Leur histoire.

Exemples : La veuve d'un prince.—Une Italienne, citée par Pline le jeune; Arria et Pætus; Junia.—Pompeia Paulina et Sénèque; Néron.

IL n'en est pas à douzaines, comme chacun sçait, et notamment aux devoirs de mariage; car c'est un marché plein de tant d'espineuses circonstances, qu'il est malaysé que la volonté d'une femme s'y maintienne entiere long temps : les hommes, quoyqu'ils y soyent avecques un peu meilleure condition, y ont trop affaire. La touche d'un bon mariage, et sa vraye preuve, regarde le temps que la société dure; si elle a esté constamment douce, loyale et commode. En nostre siècle, elles reservent plus communement à estaler leurs bons offices et la vehemence de leur affection, envers leurs maris perdus; cherchent au moins lors à donner tesmoignage de leur bonne volonté : tardif tesmoignage et hors de saison! Elles preuvent plustost par là qu'elles ne les aiment que morts : la vie est pleine de combustion; le

trespas, d'amour et de courtoisie. Comme les peres cachent l'affection envers leurs enfants; elles, volontiers de mesme, cachent la leur envers le mary, pour maintenir un honneste respect. Ce mystere n'est pas de mon goust: elles ont beau s'escheveler et s'esgratigner, ie m'en voys à l'aureille d'une femme de chambre et d'un secretaire: « Comment estoient ils? Comment ont ils vescu ensemble? » Il me souvient tousiours de ce bon mot, *iactantiùs mœrent, quæ minùs dolent*¹: leur rechigner est odieux aux vivants, et vain aux morts. Nous dispenserons volontiers qu'on rie² aprez, pourveu qu'on nous rie pendant la vie. Est ce pas de quoy resusciter de despit, qui m'aura craché au nez pendant que i'estois, me vienne froter les pieds quand ie ne suis plus? S'il y a quel-

¹ Celles qui sont les moins affligées pleurent avec le plus d'ostentation. TACIT. ann. 2, c. 77. Il y a dans Tacite: *Nulli jactantiùs mœrent quàm qui maximè lætantur.* — C.

² On a mis, dans les dernières éditions, *qu'on pleure après*. Ce changement n'étoit point nécessaire. *Dispenser* signifioit autrefois *permettre*, comme on

que honneur à pleurer les maris, il n'appartient qu'à celles qui leur ont ri : celles qui ont pleuré en la vie, qu'elles rient en la mort, au dehors comme au dedans. Aussi, ne regardez pas à ces yeulx moites et à cette piteuse voix ; regardez ce port, ce teinct et l'embonpoint de ces ioues sous ces grands voiles ; c'est par là qu'elle parle françois : il en est peu de qui la santé n'aille en amendement, qualité qui ne sçait pas mentir. Cette cerimonieuse contenance ne regarde pas tant derriere soy, que devant ; c'est acquiescement, plus que payement : en mon enfance, une honneste et tresbelle dame, qui vit encôres veufve d'un prince, avoit ie ne sçais quoy plus en sa parure qu'il n'est permis par les loix de nostre veufvage : à ceulx qui le luy reprochoient ; « C'est, disoit elle, que ie ne prac-

peut voir dans Nicot ; et c'est dans ce sens que Montaigne l'emploie ici : *Nous permettrons volontiers à nos femmes de rire après notre mort, pourvu qu'elles nous rient pendant notre vie.* C'est là précisément la pensée de Montaigne, qui est plaisante, et dans le fond très-raisonnable. — C.

tique plus de nouvelles amitez, et suis hors de volonté de me remarier.»

Pour ne disconvenir du tout à nostre usage, j'ay icy choisi trois femmes qui ont aussi employé l'effort de leur bonté et affection autour la mort de leurs maris : Ce sont pourtant exemples un peu aultres, et si pressants, qu'ils tirent hardiement la vie en consequence.

Pline le ieune¹ avoit, prez d'une sienne maison en Italie, un voisin merveilleusement tormenté de quelques ulceres qui luy estoient survenues ez parties honteuses. Sa femme, le voyant si longuement languir, le pria de permettre qu'elle veist à loisir et de prez l'estat de son mal, et qu'elle luy diroit plus franchement qu'aucun aultre ce qu'il avoit à en esperer. Apres avoir obtenu cela de luy, et l'avoir curieusement considéré, elle trouva qu'il estoit impossible qu'il en peust guarir, et que tout ce qu'il avoit à attendre, c'estoit de traisner fort long temps une vie douloureuse et languissante : partant

¹ Epist. 24, l. 6. — C.

elle luy conseilla , pour le plus seur et souverain remede , de se tuer ; et le trouvant un peu mol à une si rude entreprinse : « Ne pense point , luy dict elle , mon amy , que les douleurs que ie te veois souffrir ne me touchent autant qu'à toy , et que pour m'en delivrer ie ne me vueille servir moy mesme de cette medecine que ie t'ordonne. Ie te veulx accompagner à la guarison , comme i'ay faict à la maladie : oste cette crainte , et pense que nous n'aurons que plaisir en ce passage qui nous doibt delivrer de tels torments : nous nous en irons heureusement ensemble. » Cela dict , et ayant rechauffé le courage de son mary , elle resolut qu'ils se precipiteroient en la mer par une fenestre de leur logis qui y respondoit. Et pour maintenir iusques à sa fin cette loyale et vehemente affection de quoy elle l'avoit embrassé pendant sa vie , elle voulut encores qu'il mourust entre ses bras : mais de peur qu'ils ne luy faillissent , et que les estroinctes de ses enlacements ne veinssent à se relascher par la cheute et la crainte , elle se fait lier et attacher bien estroitement avecques luy

par le fauls ¹ du corps ; et abandonna ainsi sa vie pour le repos de celle de son mary. Cellelà estoit de bas lieu ; et parmy telle condition de gents , il n'est pas si nouveau d'y veoir quelque traict de rare bonté :

Extrema per illos
Iustitia excedens terris vestigia fecit ².

Les aultres deux sont nobles et riches , où les exemples de vertu se logent rarement.

Arria, femme de Cecina Pætus , personnage consulaire, feut mere d'un' aultre Arria, femme de Thrasea Pætus, celui duquel la vertu feut tant renommee du temps de Neron, et, par le moyen de ce gendre, mere grand' de Fannia ; car la ressemblance des noms de ces hommes et femmes, et de leurs fortunes, en a faict mesconter plusieurs. Cette premiere Arria, Cecina Pætus, son mary, ayant esté prins prisonnier par les

¹ *Par le milieu du corps.* — E. J.

² La justice, fuyant nos coupables climats,
Sous le chaume innocent porte ses derniers pas.

Géorg. l. 2, v. 473. (*Traduct. de M. Delille.*)

gents de l'empereur Claudius , aprez la desfaiete de Scribonianus , duquel il avoit suyvi le party ¹ , supplia ceulx qui l'emmenoiēt prisonnier à Rome de la recevoir dans leur navire où elle leur seroit de beaucoup moins de despense et d'incommodité qu'un nombre de personnes qu'il leur faudroit pour le service de son mary ; et qu'elle seule fourniroit à sa chambre , à sa cuisine et à tous aultres offices. Ils l'en refuserent : et elle , s'estant iectee dans un batteau de pescheur qu'elle loua sur le champ , le suyvit en cette sorte depuis la Slavonie. Comme ils feurent à Rome , un iour , en presence de l'empereur , Iunia , veufve de Scribonianus , s'estant accostee d'elle familièrement pour la societé de leurs fortunes , elle la repoulsa rudement avecques ces paroles : « Moy , dict elle ² , que ie parle à toy , ny que ie t'escoute ! à toy , au giron de laquelle Scribonianus feut tué ! et tu vis encores ! » Ces paroles , avecques plusieurs aultres signes , feirent

¹ PLIN. epist. 16, l. 3. — C.

² *Id. ibid.*

sentir à ses parents qu'elle estoit pour se desfaire elle mesme, impatiente de supporter la fortune de son mary. Et Trasea, son gendre, la suppliant sur ce propos de ne se vouloir perdre, et luy disant ainsi : « Quoi ! si ie courois pareille fortune à celle de Cicina, voudriez vous que ma femme, vostre fille, en feist de mesme ? » « Comment doncques ? si ie le voudrois ! » respondit elle : ouy, ouy, ie le voudrois, si elle avoit vescu aussi long temps et d'aussi bon accord avecques toy, que i'ay faict avecques mon mary. » Ces responses augmentoient le soing qu'on avoit d'elle, et faisoient qu'on regardoit de plus prez à ses deportements. Un iour, aprez avoir dict à ceulx qui la gardoient, « Vous avez beau faire ¹, vous me pouvez bien faire plus mal mourir, mais de me garder de mourir, vous ne sçauriez, » s'eslançant furieusement d'une chaire où elle estoit assise, elle s'alla de toute sa force chocquer le teste contre la paroy voisine; duquel coup estant

¹ PLIN. epist. 16, 1, 3. — C.

² *Id. ibid.*

cheute de son long esvanouïe, et fort blecée, aprez qu'on l'eut à toute peine faicte revenir : « Je vous disois bien, dict elle, que si vous me refusiez quelque façon aysee de me tuer, i'en choisirois quelque aultre, pour malaysee qu'elle feut. » La fin d'une si admirable vertu feust telle : son mary Pætus n'ayant pas le cœur assez ferme de soy mesme pour se donner la mort, à laquelle la cruauté de l'empereur le rengoit ; un iour, entre aultres, aprez avoir premierement employé les discours et enhortements propres au conseil qu'elle luy donnoit à ce faire, elle print le poignard que son mary portoit, et le tenant nud en sa main, pour la conclusion de son exhortation, « Fais ainsi, Pætus, » luy dict elle ; et en mesme instant¹, s'en estant donné un coup mortel dans l'estomach, et puis l'arrachant de sa playe, elle le luy presenta, finissant quant et quant sa vie avecques cette noble, genereuse et immortelle parole, *Pæte, non dolet*. Elle n'eut loisir que de dire ces trois paroles d'une si belle

¹ PLIN. epist. 16, l. 3. — C.

substance ; « Tien , Pætus , il ne m'a point faict mal : »

*Casta suo gladium cùm traderet Arria Pæto,
 Quem de visceribus traxerat ipsa suis :
 Si qua fides , vulnus quod feci non dolet , inquit ;
 Sed quod tu facies , id mihi , Pæte , dolet ¹ :*

il est bien plus vif en son naturel , et d'un sens plus riche : car et la playe et la mort de son mary , et les siennes , tant s'en fault qu'elles luy poisassent , qu'elle en avoit esté la conseillere et promotrice ; mais ayant faict cette haulte et courageuse entreprinse pour la seule commodité de son mary , elle ne regarde qu'à luy encores , au dernier traict de sa vie , et à luy oster la crainte de la suyvre en mourant. Pætus se frappa tout soubdain de ce mesme glaive : honteux , à

¹ Lorsque la chaste Arria présente à son cher Pætus le poignard qu'elle venoit de tirer de ses entrailles : Pætus , lui dit-elle , crois-en mon amour ; le coup que je viens de me donner ne me fait point de mal : je ne souffre que de celui que tu vas te donner.
 MART. l. 1, epigr. 14.

mon advis, d'avoir eu besoing d'un si cher et precieux enseignement.

Pompeia Paulina, ieune et tresnoble dame romaine, avoit espousé Seneque en son extreme vieillesse. Neron, son beau disciple, envoya ses satellites vers luy pour luy denoncer l'ordonnance de sa mort ; ce qui se faisoit en cette maniere : Quand les empereurs romains de ce temps avoient condamné quelque homme de qualité, ils luy mandoient par leurs officiers de choisir quelque mort à sa poste, et de la prendre dans tel ou tel delay qu'ils luy faisoient prescrire selon la trempe de leur cholere, tantost plus pressé, tantost plus long, luy donnant terme pour disposer pendant ce temps là de ses affaires, et quelquesfois luy ostant le moyen de ce faire, par la briefveté du temps : et, si le condamné estrivoit à leur ordonnance, ils menoient des gents propres à l'executer, ou luy coupant les veines des bras et des iambes, ou luy faisant avaller du poison par force ; mais les personnes d'honneur n'at-

^c Résistoit. — E. J.

tendoient pas cette nécessité ; et se servoient de leurs propres medecins et chirurgiens à cet effect. Seneque¹ ouït leur charge, d'un visage paisible et asseuré, et aprez, demanda du papier pour faire son testament : ce qui luy ayant esté refusé par le capitaine, il se tourna vers ses amis : « Puisque je ne puis, leur dict il, vous laisser aultre chose en reconnaissance de ce que ie vous doibs, ie vous laisse au moins ce que i'ay de plus beau, à sçavoir l'image de mes mœurs et de ma vie, laquelle ie vous prie conserver en vostre memoire ; à fin qu'en ce faisant, vous acqueriez la gloire de sincerés et veritables amis : » et quant et quant, appaisant tantost l'aigreur de la douleur qu'il leur voyoit souffrir, par doulces paroles, tantost roidissant sa voix, pour les en tanser : « Où sont, disoit il², ces beaux preceptes de la philosophie ? que sont devenues les provisions que par tant d'annees nous avons faictes contre les accidents de la fortune ? La cruauté de

¹ TACITE, *Annal.* l. 15, c. 61 et 62. — C.

² *Id. ibid.*

Neron nous estoit elle incogneue ? Que pouvions nous attendre de celuy qui avoit tué sa mere et son frere , sinon qu'il feist encores mourir son gouverneur qui l'a nourri et eslevé ? » Apres avoir dict ces paroles en commun , il se destourne à sa femme , et , l'embrassant estroictement , comme par la poisanteur de la douleur elle defailloit de cœur et de forces , la pria de porter un peu plus patiemment cet accident , pour l'amour de luy ; luy dict que l'heure estoit venue où il avoit à montrer , non plus par discours et par disputes , mais par effect , le fruit qu'il avoit tiré de ses estudes , et que sans doute il embrassoit la mort , non seulement sans douleur , mais avecques alaigresse : « Parquoy , m'amie , adioustoit il , ne la deshonne par tes larmes , à fin qu'il ne semble que tu t'aimes plus que ma reputation : appaise ta douleur , et te console en la cognoissance que tu as eu de moy et de mes actions , conduisant le reste de ta vie par les honnestes occupations ausquelles tu es addonnee. » A quoy Paulina , ayant un peu reprins ses esprits , et reschauffé la magnanimité de son

courage, par une tresnoble affection : « Non, Seneca, respondit elle, ie ne suis pas pour vous laisser sans ma compagnie en telle necessité ; ie ne veulx pas que vous pensiez que les vertueux exemples de vostre vie ne m'ayent encores appris à sçavoir bien mourir : et quand le pourrois ie ny mieulx, ny plus honnestement, ny plus à mon gré, qu'avecques vous ? ainsi faictes estat que ie m'en voys ¹ quand et vous. » Lors Seneque, prenant en bonne part une si belle et glorieuse deliberation de sa femme, et pour se delivrer aussi de la crainte de la laisser aprez sa mort à la mercy et cruauté de ses ennemis : « Je t'avois ², Paulina, dict il, conseillé ce qui servoit à conduire plus heureusement ta vie : tu aimes donc mieulx l'honneur de la mort ; vrayement ie ne te l'envieray point : la constance et la resolu-

¹ *Vais*. — Amiot, contemporain de Montaigne, écrit aussi *voys*, ou *vois*, pour *vais*. Cette différence dans la manière d'écrire ne changeoit rien dans la prononciation. — C.

² TACITE, *Annales*. l. 15, c. 63. — C.

tion soyent pareilles à nostre commune fin ; mais la beauté et la gloire soit plus grande de ta part. » Cela faict , on leur coupa en mesme temps les veines des bras : mais parce que celles de Seneque , resserrees tant par la vieillesse que par son abstinence , donnoient au sang le cours trop long et trop lasche , il commanda qu'on luy coupast encores les veines des cuisses ; et , de peur que le torment qu'il en souffroit n'attendrist le cœur de sa femme , et pour se delivrer aussi soy mesme de l'affliction qu'il portoit de la veoir en si piteux estat , aprez avoir tres-amoureusement prins congé d'elle , il la pria de permettre qu'on l'emportast en la chambre voisine , comme on fait. Mais toutes ces incisions ¹ estant encores insuffisantes pour le faire mourir , il commande à Statius Anneus , son medecin , de luy donner un bruvage de poison , qui n'eut gueres non plus d'effect ; car , par la foiblesse et froideur des membres , elle ² ne peut arriver

¹ TACITE, *Annal.* l. 15, c. 64. — C.

² *La poison*, car c'est ainsi qu'on parloit du temps

iusques au cœur. Par ainsin on luy fait en oultre apprester un baing fort chauld ; et lors , sentant sa fin prochaine , autant qu'il eut d'haleine il continua des discours tres-excellents sur le subiect de l'estat où il se trouvoit , que ses secretaires recueillirent tant qu'ils peurent ouïr sa voix ; et demorerent ses paroles dernieres , long temps depuis , en credit et honneur ez mains des hommes (ce nous est une bien fascheuse perte qu'elles ne soient venues iusques à nous). Comme il sentit les derniers traits de la mort , prenant de l'eau du baing toute sanglante , il en arrousa sa teste , en disant : « Je voue cette eau à Iupiter le liberateur ' . » Neron , adverti de tout cecy , craignant que la mort de Paulina , qui estoit des mieulx apparentes dames romaines , et envers laquelle il n'avoit nulles particulieres inimitiez,

de Montaigne. Nous disons aujourd'hui *le poison* ; et c'est comme on a mis dans les dernières éditions. — C.

¹ *Libare si liquorem illum Jovi Liberatori.* TACIT. *Annal.* l. 15, c. 64. — C.

luy veinst à reproche, renvoya en toute diligence luy faire r'attacher ses playes : ce que ses gents¹ d'elle feirent sans son sceu, estant desia demy morté, et sans aucun sentiment. Et ce que, contre son desseing, elle vesquit depuis, ce feut treshonorablement et comme il appartenoit à sa vertu, montrant², par la couleur blesme de son visage, combien elle avoit esoulé de vie par ses blesceures.

Voilà mes trois contes tresveritables, que ie treuve aussi plaisants et tragiques que ceulx que nous forgeons à nostre poste pour donner plaisir au commun; et m'estonne que ceulx qui s'addonnent à cela, ne s'advisent de choisir plustost dix mille tresbelles histoires qui se rencontrent dans les livres où ils auroient moins de peine, et apporteroient plus de plaisir et proufit : et qui en vouldroit bastir un corps entier et s'entretenant, il ne faudroit qu'il fournist du sien que la liaison, comme la souldure d'un aultre metal;

¹ TACITE, *Annal.* l. 15, c. 64. — C.

² *Id. ibid.*

et pourroit entasser par ce moyen force véritables evenemens de toutes sortes, les disposant et diversifiant selon que la beauté de l'ouvrage le requerroit, à peu près comme Ovide a cousu et rapiecé sa *Metamorphose*, de ce grand nombre de fables diverses.

En ce dernier couple, cela est encores digne d'estre consideré, Que Paulina offre volontiers à quitter la vie pour l'amour de son mary, et Que son mary avoit autrefois quitté aussi la mort pour l'amour d'elle. Il n'y a pas pour nous grand contrepoids en cet eschange : mais, selon son humeur stoïque, ie crois qu'il pensoit avoir autant fait pour elle, d'allonger sa vie en sa faveur, comme s'il feust mort pour elle. En l'une des lettres qu'il escript à Lucilius¹ aprez qu'il luy a fait entendre comme, la fiebvre l'ayant prins à Rome, il monta soudain en coche pour s'en aller à une sienne maison aux champs contre l'opinion de sa femme qui le vouloit arrester ; et qu'il luy avoit respondu, que la fiebvre qu'il avoit,

¹ Epist. 104. — C.

ce n'estoit pas fievre du corps, mais du lieu ; il suyt ainsin : « Elle me laissa aller, me recommandant fort ma santé. Or, moy qui sçais que ie loge sa vie en la mienne, ie commence de pourveoir à moy, pour pourveoir à elle : le privilege que ma vieillesse m'avoit donné me rendant plus ferme et plus resolu à plusieurs choses, ie le perds¹ quand il me souvient qu'en cette vieille vie il y en a une ieune à qui ie proufite. Puisque ie ne la puis renger à m'aimer plus courageusement, elle me renge à m'aimer moy mesme plus curieusement : car il fault prester quelque chose aux honnestes affections : et, par fois, encores que les occasions nous present au contraire, il fault r'appeler la vie, voire avecques torment; il fault arrester l'ame entre les dents, puisque la loy de vivre aux gents de bien, ce n'est pas autant qu'il leur plaist, mais autant qu'ils doibvent. Celuy qui n'estime pas tant sa femme ou un sien amy, que d'en alonger sa vie, et qui s'opiniastre à mourir, il est trop delicat et trop

¹ Epist. 104. — C.

mol : il fault que l'ame se commande cela, quand l'utilité des nostres le requiert ; il fault par fois nous prester à nos amis, et quand nous voudrions mourir pour nous, interrompre nostre desseing pour eulx. C'est tesmoignage de grandeur de courage, de retourner en la vie pour la consideration d'autrui, comme plusieurs excellents personnages ont fait ; et est un traict de bonté singuliere, de conserver la vieillesse (de laquelle la commodité plus grande, c'est la nonchalance de sa duree et un plus courageux et desdaigneux usage de la vie), si on sent que cet office soit doux, agreable, et profitable à quelqu'un bien affectionné. Et en receoit on une tresplaisante recompense ; car, qu'est il plus doux, que d'estre si cher à sa femme, qu'en sa consideration on en devienne plus cher à soy mesme ? Ainsi ma Pauline m'a chargé, non seulement sa crainte, mais encores la mienne : ce ne m'a pas esté assez de considerer combien resoluement ie pourrois mourir, mais i'ay aussi consideré combien irresoluement elle le pourroit souffrir. Je me suis contrainct à vivre, et

c'est quelquefois magnanimité que vivre. »
Voilà ses mots, excellents comme est son
usage.

CHAPITRE XXXVI.

DES PLUS EXCELLENTS HOMMES.

Sommaire. Il a existé trois hommes qui, selon Montaigne, sont excellents au dessus tous les autres : 1^o Homère, c'est le prince, le modèle de tous les poètes. Estime que l'on en a fait dans tous les temps; 2^o Alexandre-le-Grand. Ses belles actions pendant une vie si courte. Il est préférable à César; 3^o Épaminondas. Les Grecs le nommèrent unanimement *le premier homme d'entre eux*. Ses vertus; sa bonté et son humanité. Il l'emporte sur Alexandre et César.

Exemples : Homère; Aristote; Varron; Virgile; Cléomènes; Plutarque; Alcibiades; Xénophanes et Hiéron; Mahomet II.—Alexandre; Menander; le médecin d'Ephession; Clytus; les Mahométans; César.—Épaminondas; Alexandre et César; les Grecs; Socrate; Scipion Emi-

lien ; Alcibiade ; Pélopidas ; les Béotiens et les Lacédémoniens.

Si on me demandoit le chois de tous les hommes qui sont venus à ma cognoissance , il me semble en trouver trois excellents au dessus de tous les aultres.

L'un Homère : non pas qu'Aristote ou Varro , pour exemple , ne feussent à l'aventure aussi sçavants que luy ; ny possible encores qu'en son art mesme Virgile ne luy soit comparable : ie le laisse à iuger à ceulx qui les cognoissent tous deux. Moy , qui n'en cognois que l'un , puis seulement dire cela , selon ma portee , que ie ne crois pas que les Muses mesmes allassent au delà du Romain :

*Tale facit carmen doctâ testudine , quale
Cynthius impositis temperat articulis ¹ :*

toutesfois en ce iugement , encores ne faudroit il pas oublier que c'est principalement

¹ Il chante , sur sa docte lyre , des vers aussi doux que ceux que module Apollon. PROPERT. eleg. 34 , l. 2, v. 79.

d'Homere que Virgile tient sa suffisance; que c'est son guide et maistre d'eschole; et qu'un seul traict de l'Iliade a fourny de corps et de matiere à cette grande et divine Æneïde. Ce n'est pas ainsi que ie compte : i'y mesle plusieurs aultres circonstances qui me rendent ce personnage admirable, quasi au dessus de l'humaine condition; et, à la verité, ie m'estonne souvent que luy, qui a produict et mis en credit au monde plusieurs deitez par son auctorité, n'a gagné reng de dieu luy mesme. Estant aveugle, indigent; estant avant que les sciences feussent redigees en regle et observations certaines, il les a tant cogneues, que tous ceulx qui se sont meslez depuis d'establiir des polices, de conduire guerres, et d'escrire ou de la religion ou de la philosophie, en quelque secte que ce soit, ou des arts, se sont servis de luy, comme d'un maistre tresparfaict en la cognoissance de toutes choses, et de ses livres comme d'une pepiniere de toute espece de suffisance :

Qui, quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile,
quid non,

Pleniùs ac meliùs Chrysippo ac Crantore dicit¹ :
et comme dict l'aultre,

A quo, ceu fonte perenni,
Vatum Pieriis labra rigantur aquis²;

et l'aultre,

Adde Heliconiadum comites, quorum unus Ho-
merus
Sceptra potitus³;

et l'aultre,

Cuiusque ex ore profuso
Omnis posteritas latices in carmina duxit,
Annemque in tenues ausa est deducere rivos,
Unius fœcunda bonis⁴.

¹ Il nous dit bien mieux que Crantor et Chrysippe ce qui est honnête et ce qui ne l'est point, ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter. HOR. *epist.* 2, l. 1, v. 3.

² Source intarissable, où les poètes viennent s'enivrer des eaux de l'Hélicon. OVID. *Amor. eleg.* 9, l. 3, v. 25.

³ Ajoutez-y les compagnons des Muses, parmi lesquels Homère tient le sceptre de la poésie. LUCRET. l. 3, v. 1050.

⁴ Source abondante, dont tous les poètes ont ré-

C'est contre l'ordre de nature qu'il a fait la plus excellente production qui puisse estre ; car la naissance ordinaire des choses , elle est imparfaite ; elles s'augmentent , se fortifient par l'accroissance : l'enfance de la poésie , et de plusieurs autres sciences , il l'a rendue meure , parfaite et accomplie. A cette cause le peut on nommer le premier et dernier des poètes , suyvnt ce beau témoignage que l'antiquité nous a laissé de luy¹, « que n'ayant eu nul qu'il peust imiter avant luy , il n'a eu nul aprez luy qui le peust imiter. » Ses paroles, selon Aristote², sont les seules paroles qui ayent mouvement et action : et ce sont les seuls mots substantiels. Alexandre le grand , ayant rencontré ,

pandu les trésors dans leurs vers ; fleuve immense , partagé en mille petits ruisseaux : seul il les a tous fécondés. MANIL. *Astron.* l. 2, v. 8.

¹ *In quo (Homero) hoc maximum est, quòd neque antè illum, quem ille imitaretur; neque post illum, qui eum imitari posset, inventus est.* VELLEI PATERGULI, *Hist.* l. 1, c. 5. — C.

² *Poétique d'Aristote, c. 24. — C.*

parmy les despouilles de Darius ¹, un riche coffret, ordonna qu'on le luy reservast pour y loger son Homere : disant ² « que c'estoit le meilleur et plus fidele conseiller qu'il eust en ses affaires militaires. » Pour cette mesme raison, disoit Cleomenes, fils d'Anaxandridas ³, que « c'estoit le poëte des Lacedemoniens, parce qu'il estoit tresbon maistre de la discipline guerriere. Cette louange singuliere et particuliere luy est aussi demeurée, au iugement de Plutarque ⁴, « que c'est le seul aucteur du monde qui n'a iamais saoulé ne desgouté les hommes, se montrant aux lecteurs tousiours tout aultre, et fleurissant tousiours en nouvelle grace. Ce follastre ⁵, d'Alcibiades ayant demandé à un qui faisoit profession des lettres, un livre d'Homere, luy donna un soufflet, parce qu'il n'en avoit point : comme qui trouveroit un de nos

¹ PLINE, l. 7, c. 29. — C.

² PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*, c. 2. — C.

³ Id. *Dits notables des Lacédémoniens*. — C.

⁴ Id. Dans son traité, *Du trop parler*, c. 5. — C.

⁵ Id. *Vie d'Alcibiade*, c. 3. — C.

presbtes sans breviaire. Xenophanes se plaignoit un iour à Hieron, tyran de Syracuse, de ce qu'il estoit si pauvre qu'il n'avoit de quoy nourrir deux serviteurs : « Et quoy, luy respondit il ¹, Homere, qui estoit beaucoup plus pauvre que toy, en nourrit bien plus de dix mille, tout mort qu'il est. » Que n'estoit ce dire, à Paneatius ², quand il nommoit Platon « l'Homere des philosophes ? » Oultre cela, quelle gloire se peult comparer à la sienne ? il n'est rien qui vive en la bouche des hommes, comme son nom et ses ouvrages ; rien si cogneu et si receu que Troye, Helene et ses guerres qui ne feurent à l'adventure iamais : nos enfans s'appellent encores des noms qu'il forgea il a plus de trois mille ans ; qui ne cognoist Hector et Achille ? Non seulement aulcunes races particulieres, mais la plus part des nations cherchent origine en ses inventions. Mahumet second de ce nom, empereur des Turcs,

¹ PLUTARQUE, *Dits notables des Rois*, au mot Hieron. — C.

² CIC. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 32. — C.

escrivant à nostre pape Pie second ; « Je m'estonne, dict il, comment les Italiens se bandent contre moy, attendu que nous avons nostre origine commune des Troyens, et que i'ay comme eulx interest de venger le sang d'Hector sur les Grecs, lesquels ils vont favorisant contre moy. » N'est ce pas une noble farce, de laquelle les roys, les choses publicques et les empereurs vont ionant leur personnage tant de siecles, et à laquelle tout ce grand univers sert de theatre. Sept villes grecques entrerent en debat du lieu de sa naissance : tant son obscurité mesme luy apporta d'honneur !

Smyrna, Rhodos, Colophon, Salamis, Chios, Argos, Athenæ¹.

L'autre, Alexandre le grand : car, Qui considerera l'aage qu'il commença ses entreprinses; le peu de moyen avecques lequel il feit un si glorieux desseing; l'auctorité qu'il gaigna en cette sienne enfance, parmy

¹ Smyrne, Rhodes, Colophon, Salamine, Chio, Argos, Athènes. AULU-GELLE, l. 3, c. 11.

les plus grands et experimentez capitaines du monde desquels il estoit suyvi; la faveur extraordinaire de quoy fortune embrassa et favorisa tant de siens exploicts hasardeux, et à peu que ie ne dié temeraires;

Impellens quicquid sibi summa petenti
Obstaret, gaudensque viam fecisse ruinâ¹;

cette grandeur, d'avoir, à l'aage de trente trois ans, passé victorieux toute la terre habitable, et, en une demie vie, avoir at-
tainct tout l'effort de l'humaine nature, si que vous ne pouvez imaginer sa duree legi-
time, et la continuation de son accroissance en vertu et en fortune iusques à un iuste
terme d'aage, que vous n'imaginiez quelque chose au dessus de l'homme; d'avoir faict
naistre de ses soldats tant de branches roya-
les, laissant aprez sa mort le monde en par-
tage à quatre successeurs, simples capitaines de son armee, desquels les descendants ont

¹ Abattant tout ce qui s'opposoit à sa grandeur, il aimoit à s'ouvrir un chemin à travers les ruines.
LUCAN. l. I, v. 149.

depuis si long temps duré, maintenants cette grande possession; tant d'excellentes vertus qui estoient en luy, iustice, temperance, liberalité, foy en ses paroles, amour envers les siens, humanité envers les vaincus, car ses mœurs semblent, à la verité, n'avoir aucun iuste reproche, ouy bien aucunes de ses actions particulieres, rares et extraordinaires; mais il est impossible de conduire de si grands mouvements avecques les regles de la iustice, telles gents veulent estre iugez en gros par la maistresse fin de leurs actions : la ruyne de Thebes ¹ et de Persepolis, le meurtre de Menander, et du medecin d'Ephes-tion ², de tant de prisonniers persiens à un coup, d'une troupe de soldats indiens ³, non sans interest de sa parole; des Cosseïens ⁴, iusques aux petits enfants, sont saillies un peu mal excusables; car, quant à Clytus, la

¹ PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*, c. 18.—C.

² QUINTE-CURCE, liv. 10, § 4; et PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*, c. 18.—C.

³ PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*, c. 18.—C.

⁴ *Id. ibid.*, c. 22.—C.

faute en feut amendee oultre son poids, et tesmoigne cette action, autant que toute aultre, la debonnaireté de sa complexion excellemment formee à la bonté, et a esté ingenieusement dict de luy, « qu'il avoit de la nature ses vertus, de la fortune ses vices ¹ : » quant à ce qu'il estoit un peu vanteur, un peu trop impatient d'ouïr mesdire de soy, et quant à ses mangeoires, armes et mors qu'il feut semer aux Indes, toutes ces choses me semblent pouvoir estre condonnees à son aage et à l'estrange prosperité de sa fortune : Qui considerera quand et quand tant de vertus militaires, diligence, pourvoyance, patience, discipline, subtilité, magnanimité, resolution, bonheur, en quoy, quand l'auctorité d'Hannibal ne nous l'auroit apprins, il a esté le premier des hommes; les rares beautez et conditions de sa personne, iusques au miracle; ce port, et ce venerable maintien, sous un visage si ieune, vermeil et flamboyant;

¹ QUINTE-CURCE, l. 10, §. 5. — C.

Qualis, ubi Oceani perfusus Lucifer undâ,
Quem Venus antè alios astrorum diligit ignes,
Extulit os sacrum cœlo, tenebrasque resolvit¹;

l'excellence de son sçavoir et capacité; la duree et grandeur de sa gloire, pure, nette, exempte de tache et d'envie; et qu'encores, long temps aprez sa mort, ce feut une religieuse croyance d'estimer que ses medailles portassent bonheur à ceulx qui les avoient sur eulx; et que plus de rois et de princes ont escript ses gestes, qu'aultres historiens n'ont escript les gestes d'aultre roy ou prince que ce soit; et qu'encores à present les Mahumetans, qui mesprisent toutes aultres histoires, receoivent et honorent la sienne seule, par special privilege: Il confessera, tout cela mis ensemble, que i'ay eu raison de le preferer à Cæsar mesme, qui seul m'a peu mettre en doubte du choisis; et il ne peult

¹ Tel brille l'astre du matin, cet astre que Vénus chérit entre tous les feux de l'Olympe, lorsque, baigné dans les eaux de l'Océan, il s'élève dans les cieus éclatant de lumière, et dissipe les ténèbres de la nuit. *Énéide*, l. 8, v. 589.

se nier qu'il n'y ayt plus du sien en ses exploits, plus de la fortune en ceulx d'Alexandre. Ils ont eu plusieurs choses eguales; et Cæsar, à l'adventure, aulcunes plus grandes : ce feurent deux feux, ou deux torrents, à ravager le monde par divers endroicts :

Et velut immissi diversis partibus ignes
 Arentem in sylvam et virgulta sonantia lauro;
 Aut ubi decursu rapido de montibus altis
 Dant sonitum spumosi amnes, et in æquora currunt,
 Quisque suum populatus iter :

mais quand l'ambition de Cæsar auroit de soy plus de moderation, elle a tant de malheur ayant rencontré ce vilain subiect de la ruyne de son païs et de l'empirement universel du monde, que, toutes pieces ramassees et mises en la balance, ie ne puis que ie ne penche du costé d'Alexandre.

' Pareils à deux feux allumés, aux deux extrémités d'une forêt remplie de broussailles bruyantes, de lauriers secs et pétillants; pareils à deux torrents, qui tombent avec fracas du haut des montagnes, et courent, tout écumants, se précipiter dans la mer, après avoir tout ravagé sur leur passage. *Énéide*, l. 12, v. 521.

Le tiers, et le plus excellent, à mon gré, c'est Epaminondas. De gloire, il n'en a pas à beaucoup prez tant que d'autres (aussi n'est ce pas une piece de la substance de la chose). De resolution et de vaillance, non pas de celle qui est aiguisee par ambition, mais de celle que la sapience et la raison peuvent planter en une ame bien reglee, il en avoit tout ce qui s'en peult imaginer : de preuves de cette sienne vertu, il en a faict autant, à mon advis, qu'Alexandre mesme, et que Cæsar; car encores que ses exploits de guerre ne soyent ny si frequents, ny si enflés, ils ne laissent pas pourtant, à les bien considerer et toutes leurs circonstances, d'estre aussi poissants et roides, et portants autant de tesmoignage de hardiesse et de suffisance militaire. Les Grecs luy ont faict cet honneur, sans contredict, de le nommer le premier homme d'entre eulx : mais estre le premier de la Grece, c'est facilement estre le prime ¹ du monde. Quant à son sçavoir et suffisance, ce iugement ancien nous en est

¹ Ou *premier*, comme on a mis dans les dernières

resté ¹, « que iamais homme ne sceut tant, et ne parla si peu que luy, » car il estoit pythagorique de secte; et ce qu'il parla, nul ne parla iamais mieulx : excellent orateur et trespersuasif. Mais quant à ses mœurs et conscience, il a de bien loing surpassé tous ceulx qui se sont iamais meslez de manier affaires; car en cette partie, qui doibt estre principalement considerée, qui seule marque veritablement quels nous sommes, et laquelle ie contrepoise seule à toutes les aultres ensemble, il ne cede à aucun philosophe, non pas à Socrates mesme : en cettuy ci l'innocence est une qualité propre, maistrresse, constante, uniforme, incorruptible, au parangon ² de laquelle elle paroist, en Alexandre, subalterne, incertaine, bigarree, molle et fortuite.

L'antiquité iugea, qu'à esplucher par le

éditions. *Primes*, c'est *premiers*, dit Borel dans son *Trésor d'Antiquités gauloises*. — C.

¹ PLUTARQUE, *De l'esprit familier de Socrate*, c. 23. — C.

² *En comparaison*. — E. J.

menu tous les aultres grands capitaines, il se treuve en chascun quelque speciale qualité qui le rend illustre : en cettuy cy seul, c'est une vertu et suffisance pleine par tout et pareille, qui, en tous les offices de la vie humaine, ne laisse rien à desirer de soy, soit en occupation publique ou privée, ou paisible, ou guerriere, soit à vivre, soit à mourir grandement et glorieusement : ie ne cognois nulle ny forme, ny fortune d'homme que ie regarde avecques tant d'honneur et d'amour. Il est bien vray que son obstination à la pauvreté, ie la treuve aucunement scrupuleuse, comme elle est peincte par ses meilleurs amis : et cette seule action, haulte pourtant et tresdigne d'admiration, ie la sens un peu aigrette, pour, par souhait mesme, en la forme qu'elle estoit en luy, m'en desirer l'imitation.

Le seul Scipion Emylien, qui luy donneroit une fin aussi fiere et magnifique, et la cognoissance des sciences autant profonde et universelle, se pourroit mettre à l'encontre à l'autre plat de la balance. Oh, quel desplaisir le temps m'a faict d'oster de nos

yeux , à point nommé , des premières , la couple de vies , iustement la plus noble qui feust en Plutarque , de ces deux personnages , par le commun consentement du monde , l'un le premier des Grecs , l'autre des Romains ! Quelle matiere ! quel œuvrier !

Pour un homme non saint , mais que nous disons galant homme , qu'ils nomment , de mœurs civiles et communes , d'une hauteur moderee ; la plus riche vie , que ie sache , à estre rescue entre les vivants , comme on dict , et estoffee de plus riches parties et desirables , c'est , tout consideré , celle d'Alcibiades , à mon gré .

Mais quant Epaminondas , pour exemple d'une excessive bonté , ie veulx adiuster icy aucunes de ses opinions : Le plus doux contentement qu'il eut en toute sa vie , il tesmoigna ' que c'estoit le plaisir qu'il avoit donné à son pere et à sa mere de sa victoire

' PLUTARQUE , dans la *Vie de Coriolan* , c. 2 ; et dans le traité où il entreprend de prouver , *Qu'on ne sauroit vivre joyeusement selon la doctrine d'Épiqueure* , c. 13. — C.

de Leuctres ; il couche de beaucoup, préférant leur plaisir au sien si iuste et si plein d'une tant glorieuse action : Il ne pensoit pas ¹ « qu'il feust loisible, pour recouvrer mesme la liberté de son païs, de tuer un homme sans cognoissance de cause ; » voilà pourquoy il feut si froid à l'entreprinse de Pelopidas, son compaignon, pour la delivrance de Thebes : Il tenoit aussi ², « qu'en une bataille il falloit fuir la rencontre d'un amy qui feust au party contraire, et l'espargner : » Et son humanité à l'endroit des ennemis mesmes, l'ayant mis en souspeçon envers les Bœotiens, de ce qu'aprez avoir miraculeusement forcé les Lacedemoniens de luy ouvrir le pas, qu'ils avoient entrepris de garder à l'entree de la Moree, prez de Corinthe, il s'estoit contenté de leur avoir passé sur le ventre, sans les poursuyvre à toute oultrance, il feut déposé de l'estat de capitaine general, tres-honorablement, pour une telle cause, et

¹ PLUTARQUE, *De l'esprit familier de Socrate*, c. 4. — C.

² *Id. ibid.* c. 17. — C.

pour la honte que ce leur feut d'avoir, par nécessité, à le remonter tantost aprez en son degré, et recognoistre combien despendoit de luy leur gloire et leur salut; la victoire le suivant comme son ombre par tout où il guidast. La prospérité de son païs mourut aussi, luy mort, comme elle estoit nee par luy.

CHAPITRE XXXVII².

DE LA RESSEMBLANCE DES ENFANTS AUX PERES.

Sommaire. Comment le livre de Montaigne a été fait. Il n'y travailloit que lorsqu'il avoit du loisir. Un valet lui emporta une partie de son manuscrit, et il la regrette peu. — Il y a sept à huit ans qu'il commença à écrire; et depuis quelque temps, il souffre d'un mal qu'il avoit toujours redouté, de la colique. — Combien les hommes sont attachés à la vie! Pour lui, il est bien plus

¹ CORN. NEPOS, *Vie d'Épaminondas*, à la fin.—C.

² Montaigne écrivoit ce chapitre en l'an 1582; et il avoit alors 47 ans, comme il le dit lui-même, ci-dessous, à la fin d'un paragraphe, page 104.

sensible aux maux physiques qu'aux douleurs morales. Au reste, il commence à s'habituer à sa cruelle maladie. Il y gagne de se mieux familiariser avec la mort.—Il n'est point de ceux qui ne voudroient pas que l'on témoignât par des plaintes et par des cris les souffrances qu'on éprouve. Cependant, il sait assez bien se vaincre dans l'occasion ; et même dans les plus grandes douleurs, il s'observe, se juge.—Ce qui l'étonne, et ce qu'il ne peut expliquer, c'est qu'il y ait des maladies héréditaires ; que certains maux se transmettent, comme la ressemblance, des pères aux enfants. Il croit tenir de son père la maladie de la pierre, à laquelle il est condamné ; et il a hérité aussi de lui son antipathie pour la médecine.—Motifs du peu de cas qu'il fait de cette science : la médecine fait plus de malades qu'elle n'en guérit. La plupart des peuples ont existé long-temps sans connoître les médecins ; l'utilité des remèdes n'est rien moins que démontrée, peut-on croire qu'ils agissent précisément dans l'endroit où est le mal, sans nuire à d'autres parties saines?—Lois des Égyptiens, qui obligeoient les médecins de répondre du succès de leurs ordonnances. Forfanteries qu'ils emploient dans la composition de leurs drogues ; combien leurs opinions sont contradictoires sur la cause des maladies ; leurs mé-

prises très-communes. La chirurgie est une science bien plus certaine. — Au reste, chaque maladie devrait être traitée par un médecin qui s'en seriot uniquement occupé. — Foiblesse et incertitude des raisonnements d'après lesquels les médecins traitent leurs malades. L'un condamne ce que l'autre approuve. — Quoique Montaigne n'ait confiance en aucun remède, il reconnoît que les bains peuvent être utiles, peut-être même les eaux minérales. — Deux contes cités contre l'utilité de la médecine. — Au reste, ce n'est que la science que Montaigne attaque, et non les médecins, qu'il honore et estime, comme gens très-instruits. — Il n'a parlé si mal de la médecine, qu'à l'exemple de Pline et de Celse. Il pourra avoir recours aux médecins, même aux charlatans, qui emploient des amulettes et des paroles magiques ; mais c'est qu'alors, comme tant d'autres malades, il sera à la dernière extrémité, aura perdu toutes ses facultés, ne sera plus capable de raisonnement.

Exemples : Mécène ; Tamerlan ; Antisthènes ; la famille des Lépides à Rome ; une famille de Thèbes ; le père de Montaigne ; ses oncles. Les Romains ; Caton le Censeur ; les Arcadiens et les Libyens ; les villageois ; un Lacédémonien ; un lutteur et Diogène ; Nicoclès. — Les Égyptiens ; Esculape. — Hiérophile ; Erasistrate ; As-

clépiade ; Alcmœon ; Dioclès ; Hippocrates ; Chrysippe ; Thémison ; Musa ; Vexius Valens ; Thessalus ; Crinas de Marseille ; Charinus ; Paracelse ; Fioravanti ; Argenterius.—Sources minérales et bains en France , en Allemagne , en Italie.—Les habitants du canton de Labontan ; un bouc nourri d'herbes apéritives et de vin blanc.—Lycurgue ; un gentilhomme gascon. — Les Babyloniens.—Galien ; Pline et Celse.

CE fagotage de tant de diverses pieces se fait en cette condition , que ie n'y mets la main que lors qu'une trop lasche oysifveté me presse , et non ailleurs que chez moy : ainsin il s'est basty à diverses poses et intervalles , comme les occasions me detiennent ailleurs par fois plusieurs mois. Au demourant , ie ne corrige point mes premieres imaginations par les secondes ; ouy , à l'adventure , quelque mot , mais pour diversifier , non pour oster. Je veulx représenter le progres de mes humeurs , et qu'on veoye chasque piece en sa naissance. Je prendrois plaisir d'avoir commencé plustost , et à reconnoistre le train de mes mutations. Un valet qui me servoit à les inscrire soubz moy ,

pensa faire un grand butin de m'en desrober plusieurs pieces , choisies à sa poste : cela me console , qu'il n'y fera pas plus de gaing , que i'y ay faict de perte. Je me suis envieilly de sept ou huict ans depuis que ie commenceay : ce n'a pas esté sans quelque nouvel acquest ; i'y ay practiqué la cholique , par la liberalité des ans : leur commerce et longue conversation ne se passe ayseement , sans quelque tel fruict. Je voudrois bien , de plusieurs aultres presents qu'ils ont à faire à ceulx qui les hantent long temps , qu'ils en eussent choisi quelqu'un qui m'eust esté plus acceptable ; car ils ne m'en eussent sceu faire que i'eusse en plus grande horreur , dez mon enfance : c'estoit , à point nommé , de tous les accidents de la vieillesse , celuy que ie craignois le plus. J'avois pensé maintesfois , à part moy , que i'allois trop avant , et qu'à faire un si long chemin , ie ne faudrois pas de m'engager enfin en quelque malplaisante rencontre : ie sentoie et protestoie assez , Qu'il estoit heure de partir , et qu'il falloie trancher la vie dans le vif et dans le sain , suyvant la regle des chirur-

giens, quand ils ont à couper quelque membre ; Qu'à celuy qui ne la rendoit à temps, nature avoit accoustumé de faire payer de bien rudes usures. Il s'en falloit tant que i'en feusse prest lors, qu'en dix huict mois ou environ qu'il y a que ie suis en ce malplaisant estat : i'ay desia apprins à m'y accommoder ; i'entre desia en composition de ce vivre choliqueux ¹, i'y treuve de quoy me consoler, et de quoy esperer : Tant les hommes sont accoquinez à leur estre miserable, qu'il n'est si rude condition qu'ils n'acceptent pour s'y conserver ! oyez Mæcenas ².

Debilem facito manu,

Debilem pede, coxa,

Lubricos quate dentes :

Vita dum superest, bene est ³ :

¹ *De cette vie sujette à la colique.* — E. J.

² Dans SÉNÈQUE, epist. 101. — C.

³ Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez : je suis plus que content.

Cette traduction est de LA FONTAINE. fab. 15, l. 1.

et couvroit Tamburlan d'une sottie humanité la cruauté fantastique qu'il exerçoit contre les ladres¹, en faisant mettre à mort autant qu'il en venoit à sa cognoissance, « pour, disoit il, les delivrer de la vie qu'ils vivoient si penible : » car il n'y avoit nul d'eulx qui n'eust mieulx aimé estre trois fois ladre, que de n'estre pas : et Antisthenes le stoïcien², estant fort malade, et s'escriant : « Qui me delivrera de ces maulx³ ? » Diogenes, qui l'estoit venu veoir, luy presentant un couteau : « Cettuy cy, si tu veulx, bien-tost. » « Je ne dis pas de la vie, repliqua il, ie dis des maulx. » Les souffrances qui nous touchent simplement par l'ame m'affligent beaucoup moins qu'elles ne font la pluspart des aultres hommes; partie, par iugement, car le monde estime plusieurs choses horri-

¹ *Les lépreux.*

² Ou plutôt le *cynique*, et le *chef des cyniques*. Il est vrai qu'au fond il n'y avoit pas grande différence entre la doctrine des cyniques et celle des stoïciens. — C.

³ DIOGÈNE LAERCE, *Vie d'Antisthènes*, l. 6. segm. 18, 19. — C.

bles, ou evitables au prix de la vie, qui me sont à peu prez indifferentes ; partie, par une complexion stupide et insensible que i'ay aux accidents, qui ne donnent à moy de droict fil ; laquelle complexion i'estime l'une des meilleures pieces de ma naturelle condition : mais les souffrances vrayement essentielles et corporelles, ie les gouste bien vivement. Si est ce pourtant, que, les prevoiant aultrefois d'une veue foible, delicate, et amollie par la iouissance de cette longue et heureuse santé et repos que Dieu m'a presté, la meilleure part de mon aage, ie les avois conçues, par imagination, si insupportables, qu'à la verité i'en avois plus de peur que ie n'y ay trouvé de mal : par où i'augmente tousiours cette creance, Que la pluspart des facultez de nostre ame, comme nous les employons, troublent plus le repos de la vie, qu'elles n'y servent.

Je suis aux prises avecques la pire de toutes les maladies, la plus soubdaine, la plus douloureuse, la plus mortelle, et la plus irremediable ; i'en ay desia essayé ' cinq ou

' *Éprouvé.* — Montaigne se sert presque toujours du mot *essayé* en ce sens.

six bien longs accez et penibles : toutesfois, ou ie me flatte, ou encores y a il en cet estat de quoy se soubtenir, à qui a l'ame deschargee de la crainte de la mort, et deschargee des menaces, conclusions et consequences de quoy la medecine nous enteste ; mais l'effect mesme de la douleur n'a pas cette aigreur si aspre et si poignante, qu'un homme rassis en doibve entrer en rage et en desesper. I'ay au moins ce proufit de la cholique, que, ce que ie n'avois encores peu sur moy, pour me concilier du tout et m'acointer à la mort, elle le parfera ; car, d'autant plus elle me pressera et importunera, d'autant moins me sera la mort à craindre. I'avois desia gaigné cela, de ne tenir à la vie que par la vie seulement ; elle desnouera encores cette intelligence : et Dieu veuille qu'enfin, si son aspreté vient à surmonter mes forces, elle ne me reiecte à l'aultre extremité, non moins vicieuse, d'aimer et desirer à mourir !

Summum nec metuas diem, nec optes¹ :

¹ Ne craignez ni ne désirez votre dernier jour.
MARTIAL. l. 10, epigr. 47.

ce sont deux passions à craindre, mais l'une a son remede bien plus prest que l'autre.

Au demourant, i'ay tousiours trouvé ce precepte cerimonieux, qui ordonne si rigoureusement et exactement de tenir bonne contenance et un maintien desdaigneux et posé, à la souffance des maux. Pourquoi la philosophie, qui ne regarde que le vif et les effects, se va elle amusant à ces apparences externes? qu'elle laisse ce soing aux farceurs et maistres de rhetorique, qui font tant d'estat de nos gestes: qu'elle condonne¹ hardiement au mal cette lascheté voyelle², si elle n'est ny cordiale, ny stomachale, et preste ces plaintes volontaires au genre des souspirs, sanglots, palpitations, paslissemens que nature a mis hors de nostre puissance: pourveu que le courage soit sans effroy, les paroles sans desespoir, qu'elle se contente; qu'importe que nous tordions nos bras,

¹ C'est-à-dire, *accorde, permette*, du mot latin *condonare*, qui signifie la même chose. — C.

² *Vocale, de la voix, de la parole, de la bouche.*

pourveu que nous ne tordions pas nos pen-
sées ? elle nous dresse pour nous, non pour
aultruy ; pour estre, non pour sembler :
qu'elle s'arreste à gouverner nostre enten-
dement qu'elle a prins à instruire : qu'aux
efforts de la cholique, elle maintienne l'ame
capable de se recognoistre, de suyvre son
train accoustumé, combattant la douleur et
la soubtenant, non se prosternant honteu-
sément à ses pieds ; esmeue et eschauffee du
combat, non abbattue et renversee ; capa-
ble de commerce, capable d'entretien, et d'aul-
tre occupation iusques à certaine mesure.
En des accidents si extremes, c'est cruauté
de requerir de nous une desmarche si com-
posee : si nous avons beau ieu, c'est peu que
nous ayons mauvaise mine : si le corps se
soulage en se plaignant, qu'il le face ; si l'a-
gitation lui plaist, qu'il se tourneboule¹ et
tracasse à sa fantasie ; s'il luy semble que le
mal s'evapore aulcunement (comme aulcuns
medecins disent que cela ayde à la delivrance

¹ *Qu'il se tourne et retourne, comme une boule.*
— E. J.

des femmes enceintes), pour poulsier hors la voix avecques plus grande violence, ou s'il en amuse son torment; qu'il crie tout à faict. Ne commandons point à cette voix qu'elle aille, mais permettons le luy. Epicurus¹ ne pardonne pas seulement à son sage de crier aux torments, mais il le luy conseille : *Pugiles etiam, quum feriunt, in iactandis caestibus ingemiscunt, quia profundendâ voce omne corpus intenditur, venitque plaga vehementior*². Nous avons assez de travail du mal, sans nous travailler à ces regles superflues.

Ce que ie dis, pour excuser ceulx qu'on veoid ordinairement se tempester aux secousses et assaults de cette maladie : car pour moy, ie l'ay passee iusques à cette heure, avecques un peu meilleure contenance, et me contente de gemir sans brailler; non

¹ DIOGÈNE LAERCE, l. 10, § 118.—C.

² Les athlètes laissent échapper un gémissement, quand ils frappent leur adversaire à coups de ceste; parce qu'en poussant ainsi la voix, tous les nerfs se tendent, et le coup est porté avec plus de vigueur. Cic. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 23.

pourtant que ie me mette en peine pour maintenir cette decence exterieure, car ie foyz peu de compte d'un tel avantage, ie preste en cela au mal autant qu'il veult; mais, ou mes douleurs ne sont pas si excessives, ou i'y apporte plus de fermeté que le commun. Je me plains, ie me despise, quand les aigres poinctures me pressent; mais ie n'en viens point au desespoir, comme celuy là,

Eiulatu, questu, gemitu, fremitibus
Resonando multum flebiles voces refert¹:

ie me taste au plus espez du mal; et ay tousiours trouvé que i'estois capable de dire, de penser, de respondre, aussi sainement qu'en une aultre heure, mais non si constamment, la douleur me troublant et destournant. Quand on me tient le plus atterré, et que les assistants m'espargnent, i'essaye souvent mes forces, et leur entame moy mesme des propos les plus esloingnez de mon estat. Je puis tout par un soubdain effort: mais

¹ Qui gémissoit, hurloit, versoit des larmes, et perçoit l'air de ses cris. Cic. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 13.

ostez en la duree. Oh ! que n'ay ie la faculté de ce songeur de Cicero ¹, qui, songeant embrasser une garse, trouva qu'il s'estoit deschargé de sa pierre emmy ses draps ! les miennes me desgarsent ² estrangement. Aux intervalles de cette douleur excessifve, lorsque mes ureteres ³ languissent sans me ronger si fort, ie me remets soubdain en ma forme ordinaire, d'autant que mon ame ne prend aultre alarme que la sensible et corporelle ; ce que ie doibs certainement au soing que i'ay eu à me preparer par discours à tels accidents :

Laborum

Nulla mihi nova nunc facies inopinaque surgit :
Omnia præcepi, atque animo mecum antè peregi ⁴.

¹ Cic. *De Divin.* l. 2, c. 69. — C.

² Je crois que le mot *desgarser*, dont la signification est ici fort aisée à deviner, a été forgé par Montaigne. — C.

³ Les deux canaux par où l'*urine* est portée des reins dans la vessie. C'est de là que nous disons l'*urètre*. — E. J.

⁴ Il n'y a plus pour moi de nouveaux maux à craindre, plus de peine qui puisse me surprendre ;

Je suis essayé¹ pourtant un peu bien rudement pour un apprenti, et d'un changement bien soudain et bien rude, estant cheu tout à coup d'une tres-doulice condition de vie et tresheureuse, à la plus douloureuse et penible qui se puisse imaginer; car, oultre que c'est une maladie bien fort à craindre d'elle mesme, elle faict en moy ses commencements beaucoup plus aspres et difficiles qu'elle n'a accoustumé: les accez me reprennent si souvent, que ie ne sens quasi plus d'entiere santé. Je maintiens toutesfois, iusques à cette heure, mon esprit en telle assiette, que, pourveu que i'y puisse apporter de la constance, ie me treuve en assez meilleure condition de vie que mille autres, qui n'ont ny fiebvre ny mal que celuy qu'ils se donnent eulx mesmes par la faulte de leur dicours.

Il est certaine façon d'humilité subtile, qui naist de la presumption, comme cette

j'ai tout prévu, je suis préparé à tout. *Énéide*, l. 6, v. 103.

¹ Je suis mis à l'essai, à l'épreuve.—E. J.

cy, Que nous recognoissons nostre ignorance en plusieurs choses, et sommes si courtois d'advouer qu'il y ayt ez ouvrages de nature aucunes qualitez et conditions qui nous sont imperceptibles, et desquelles nostre suffisance ne peult decouvrir les moyens et les causes : par cette honneste et consciencieuse declaration, nous esperons gagner qu'on nous croira aussi de celles que nous dirons entendre. Nous n'avons que faire d'aller trier des miracles et des difficultez estrangieres; il me semble que parmy les choses que nous voyons ordinairement, il y a des estrangetez si incomprehensibles, qu'elles surpassent toute la difficulté des miracles : Quel monstre est ce, que cette goutte de semence, de quoy nous sommes produicts, porte en soy les impressions, non de la forme corporelle seulement, mais des pensements et des inclinations de nos peres? cette goutte d'eau, où loge elle ce nombre infiny de formes? et comme portent elles ces ressemblances, d'un progrez si temeraire et si desreglé, que l'arrierefils respondra à son bisayeul, le nepveu à l'oncle? En la famille de Lepi-

du¹, à Rome, il y a eu trois, non de suite, mais par intervalles, qui nasquirent un mesme œuil couvert de cartilage : A Thebes il y avoit une race qui portoit dez le ventre de la mere la forme d'un fer de lance ; et qui ne le portoit, estoit tenu illegitime² : Aristote dict qu'en certaine nation où les femmes estoient communes, on assignoit les enfants à leurs peres, par la ressemblance.

Il est à croire que ie doibs à mon pere cette qualité pierreuse ; car il mourut merveilleusement affligé d'une grosse pierre, qu'il avoit en la vessie. Il ne s'apperceut de

¹ PLINE. I. 7, c. 12. — C.

² PLUTARQUE, dans son traité, *De ceux dont Dieu diffère la punition*, c. 19, de la traduction d'Amyot ; mais où Plutarque ne dit point qu'on eût jamais tenu pour illégitimes ceux qui, dans cette race, ne portoient pas la figure d'une lance sur leur corps, λόγχης τύπον ἐν τῷ σώματι, puisqu'il remarque expressément que la figure d'une lance n'avoit paru de nouveau qu'après un long intervalle de temps, sur le dernier des enfants d'un certain Python, qu'on disoit descendre de la race des premiers fondateurs de Thèbes, λεγομένου τοῖς Σπαρτοῖς προσήκειν. — C.

son mal que le soixante septiesme an de son aage : et avant cela il n'en avoit eu aucune menace ou ressentiment aux reins, aux costez, ny ailleurs ; et avoit vescu iusques lors en une heureuse santé, et bien peu subiecte à maladie ; et dura encores sept ans en ce mal, traissant une fin de vie bien douloureuse. L'estois nay vingt cinq ans, et plus, avant sa maladie, et durant le cours de son meilleur estat, le troisieme de ses enfants en reng de naissance. Où se couvoit tant de temps la propension à ce default ? et, lorsqu'il estoit si loing du mal, cette legiere piece de sa substance, de quoy il me bastit, comment en portoit elle pour sa part une si grande impression ? et comment encores si couverte, que quarante cinq aprez i'aye commencé à m'en ressentir, seul iusques à cette heure entre tant de freres et de sœurs, et tous d'une mere ! Qui m'esclaircira de ce progres, ie le croiray d'autant d'autres miracles qu'il voudra : pourveu que, comme ils font, il ne me donne pas en payement une doctrine beaucoup plus difficile et fantastique que n'est la chose mesme.

Que les medecins excusent un peu ma liberté; car, par cétte mesme infusion et insinuation fatale, i'ay receu la haine et le mespris de leur doctrine : cette antipathie que i'ay à leur art m'est hereditaire. Mon pere a vescu soixante et quatorze ans, mon ayeul soixante et neuf, mon bisayeul prez de quatre vingts, sans avoir gousté aulcune sorte de medecine; et entre eulx, tout ce qui n'estoit de l'usage ordinaire tenoit lieu de drogue. La medecine se forme par exemples et experience : aussi faict mon opinion. Voylà pas une bien expresse experience, et bien avantageuse? ie ne sçais s'ils m'en trouveront trois en leurs registres, nays, et nourris et trespassez en mesme fouyer, mesme toict, ayants autant vescu par leur conduiete. Il fault qu'ils m'advouent en cela, que si ce n'est la raison, au moins que la fortune est de mon party : or, chez les medecins, fortune vault bien mieulx que la raison. Qu'ils ne me prennent point à cette heure à leur avantage, qu'ils ne me menacent point, atterré comme ie suis; ce seroit supercherie. Aussi, à dire la verité, i'ay

assez gagné sur eux par mes exemples domestiques; encores qu'ils s'arrestent là. Les choses humaines n'ont pas tant de constance: il y a deux cents ans, il ne s'en fault que dix huict, que cet essay nous dure, car le premier nasquit l'an mil quatre cents deux; c'est vrayement bien raison que cette experience commence à nous faillir. Qu'ils ne me reprochent point les maux qui me tiennent à cette heure à la gorge: d'avoir vescu sain quarante sept ans pour ma part, n'est ce pas assez? quand ce sera le bout de ma carriere, elle est des plus longues.

Mes ancestres avoient la medecine à contrecœur par quelque inclination occulte et naturelle; car la veue mesme des drogues faisoit horreur à mon pere. Le seigneur de Gaviac, mon oncle paternel, homme d'Eglise, maladif dez sa naissance, et qui feit toutesfois durer cette vie debile iusques à soixante sept ans, estant tumbé aultrefois en une grosse et vehemente fiebvre continue, il feut ordonné par les medecins qu'on luy declareroit, s'il ne se vouloit ayder (ils appellent secours ce qui le plus souvent est em-

peschement), qu'il estoit infailliblement mort. Ce bon homme, tout effrayé comme il feut de cette horrible sentence, « Si, répondit il, ie suis doncques mort. » Mais Dieu rendit tantost aprez vain ce prognostique. Le dernier des freres, ils estoient quatre, sieur de Bussagnet, et de bien loing le dernier, se soubmeit seul à cet art, pour le commerce, ce croy ie, qu'il avoit avecques les aultres arts, car il estoit conseiller en la cour de parlement; et luy succeda si mal, qu'estant, par apparence, de plus forte complexion, il mourut pourtant long temps avant les aultres, sauf un, le sieur de saint Michel.

Il est possible que i'ay receu d'eulx cette dyspathie¹ naturelle à la medecine : mais s'il n'y eust eu que cette consideration, i'eusse essayé de la forcer : car toutes ces conditions qui naissent en nous sans raison, elles sont vicieuses, c'est une espece de maladie qu'il fault combattre. Il peult estre que

¹ *Cette aversion.*—Le mot *dyspathie* est emprunté du grec.—C.

Il y avois cette propension; mais ie l'ay appuyee et fortifiee par les discours, qui m'en ont estably l'opinion que i'en ay : car ie liais aussi cette consideration de refuser la medecine pour l'aigreur de son goust; ce ne seroit ayseement mon humeur, qui treuve la santé digne d'estre rachetee par tous les cauterres et incisions les plus penibles qui se font; et, suyvant Epicurus ¹, les voluptez me semblent à éviter, si elles tirent à leur suite des douleurs plus grandes; et les douleurs à rechercher, qui tirent à leur suite des voluptez plus grandes. C'est une precieuse chose que la santé, et la seule qui merite, à la verité, qu'on y employe, non le temps seulement, la sueur, la peine, les biens, mais encores la vie à sa poursuite; d'autant que sans elle la vie nous vient à estre penible et iniurieuse; la volupté, la sagesse, la science et la vertu, sans elle, se ternissent et esvanouissent : et aux plus fermes et tendus discours que la philosophie

¹ Cic. *Tusc. quæst.* l. 5, c. 33; et DIOGÈNE LAERCE, l. 10, § 129.—C.

nous vueille imprimer au contraire, nous n'avons qu'à opposer l'image de Platon estant frappé du hault mal ou d'une apoplexie, et, en cette presupposition, le desfier d'appeler à son secours les riches facultez de son ame. Toute voye qui nous meneroit à la santé ne se peult dire, pour moy, ny aspre ny chere. Mais i'ay quelques aultres apparences qui me font estrangement desfier de toute cette marchandise. Je ne dis pas qu'il n'y en puisse avoir quelque art; qu'il n'ayt, parmy tant d'ouvrages de nature, des choses propres à la conservation de nostre santé, cela est certain : i'entends bien qu'il y a quelque simple qui humecte, quelque aultre qui asseiche; ie sçais, par experience, et que les raiforts produisent des vents, et que les feuilles du sené laschent le ventre; ie sçais plusieurs telles experiences, comme ie sçais que le mouton me nourrit et que le vin m'eschauffe; et disoit Solon¹ que le manger estoit, comme les aultres drogues,

¹ C'est Plutarque qui le fait dire à Solon, dans le *Banquet des sept Sages*, c. 19, version d'Amyot.—C.

une medecine contre la maladie de la faim ; ie ne desadvoue pas l'usage que nous tirons du monde, ny ne doute de la puissance et uberté¹ de nature, et de son application à nostre besoing, ie veois bien que les brochets et les arondes² se treuvent bien d'elle : ie me desfie des inventions de nostre esprit, de nostre science et art, en faveur duquel nous l'avons abandonnee et ses regles, et auquel nous ne sçavons tenir moderation ny limite. Comme nous appellons iustice, le pastissage³ des premieres loys qui nous tumbent en main, et leur dispensation et pratique, tresinepte souvent et tresinique; et comme ceulx qui s'en mocquent, et qui l'accusent, n'entendent pas pourtant iniurier cette noble vertu, ains condamner seulement l'abus et profanation de ce sacré tiltre : de mesme, en la medecine, i'honore bien ce glorieux nom, sa proposition, sa promesse,

¹ *Fertilité.*—E. J.

² *Les hirondelles.*—E. J.

³ *Le mélange informe, l'espèce de salmigondis ou de macédoine.*—E. J.

si utile au genre humain; mais ce qu'il désigne¹ entre nous, ie ne l'honore ny l'estime.

En premier lieu, l'expérience me le faict craindre; car, de ce que i'ay de cognoissance, ie ne veois nulle race de gents si tost malade, et si tard guarie, que celle qui est sous la iurisdiction de la medecine, leur santé mesme est alteree et corrompue par la contraincte des regimes. Les medecins ne se contentent point d'avoir la maladie en gouvernement, ils rendent la santé malade, pour garder qu'on ne puissé en aucune saison eschapper leur auctorité : d'une santé constante et entiere, n'en tirent ils par l'argument d'une grande maladie future? I'ay esté assez souvent malade : i'ay trouvé, sans leur secours, mes maladies aussi douces à supporter (et en ay essayé quasi de toutes les sortes), et aussi courtes que nul aultre; et si n'y ay point meslé l'amertume de leurs ordonnances. La santé, ie l'ay libre et en-

¹ *Prescrit, ordonne.*—Le mot de *désigner* se trouve en ce sens-là dans Cotgrave.—C.

tiere, sans regle, et sans aultre discipline que de ma coustume et de mon plaisir : tout lieu m'est bon à m'arrester; car il ne me fault aultres commoditez, estant malade, que celles qu'il me fault estant sain : ie ne me passionne ¹ point d'estre sans medecin, sans apotiquaire et sans secours; de quoy i'en veois la pluspart plus affligez que du mal. Quoy? eulxmesmes nous font ils veoir de l'heur et de la duree, en leur vie, qui nous puisse tesmoigner quelque apparent effect de leur science?

Il n'est nation qui n'ayt esté plusieurs siecles sans la medecine, et les premiers siecles, c'est à dire les meilleurs et les plus heureux; et du monde la dixiesme partie ne s'en sert pas, encores à cette heure; infinies nations ne la cognoissent pas, où l'on vit et plus sai-

¹ *Je ne me fais pas un sujet de frayeur d'être sans medecin, etc.*—La phrase qui suit prouve que Coste a mal compris le sens du mot *passionner* : *je ne me passionne pas* doit signifier, *je ne souffre pas*; c'est le sens propre de *passionner*, qui ne se dit aujourd'hui qu'au sens figuré.—E. J.

nement et plus longuement qu'on ne faict icy ; et, parmy nous, le commun peuple s'en passe heureusement : les Romains ¹ avoient esté six cents ans, avant que de la recevoir ; mais aprez l'avoir essayee, ils la chasserent de leur ville, par l'entremise de Caton le censeur, qui montra combien aysement il s'en pouvoit passer, ayant vescu quatre vingts et cinq ans ², et faict vivre sa femme iusqu'à l'extreme vieillesse, non pas sans medecine,

¹ Montaigne a fort bien pu assurer, sur l'autorité de Pline, l. 29, c. 1, que les Romains ne reçurent la médecine que six cents ans après la fondation de Rome, et qu'après en avoir fait l'épreuve, ils condamnèrent cet art, et chassèrent les médecins de leur ville : mais, quand à ce qu'il ajoute, *qu'ils la chassèrent de leur ville par l'entremise de Caton le censeur*, Pline est si éloigné de l'autoriser, qu'il dit expressément que les Romains ne bannirent les médecins de Rome que long-temps après la mort de Caton. *Ibid.* plusieurs écrivains modernes ont commis la même faute que Montaigne ; comme on peut voir dans le Dictionnaire de Bayle, à l'article *Porcius*, remarque H.—C.

² PLINE, l. 29, c. 1.—C.

mais ouy bien sans medecin; car toute chose qui se treuve salubre à nostre vie, se peut nommer medecine : il entretenoit, ce dict Plutarque ¹, sa famille en santé, par l'usage, ce me semble, du lievre; comme les Arcades, diet Pline ², guarissent toutes maladies avecques du laict de vache; et les Libyens, dict Herodote ³, iouissent populairement d'une rare santé, par cette coustume qu'ils ont, aprez que leurs enfants ont atteinct quatre ans, de leur cauteriser et brusler les veines du chef et des temples, par où ils coupent chemin, pour leur vie, à toute defluxion de rheume; et les gents de village de ce pays, à tous accidents, n'employent que du vin le plus fort qu'ils peuvent, meslé à force safran et espice : tout cela avecques une fortune pareille.

Et à dire vray, de toute cette diversité et confusion d'ordonnances, quelle aultre fin et effect aprez tout y a il, que de vuidier le ventre? ce que mille simples domestiques

¹ Dans la *Vie de Caton le censeur*, c. 12. — C.

² L. 25, c. 8. — C.

³ L. 4, c. 8. — C.

peuvent faire : et si ne sçais si c'est si utilement qu'ils disent, et si nostre nature n'a point besoing de la residence de ses excrements, iusques à certaine mesure, comme le vin a de sa lie pour sa conservation; vous voyez souvent des hommes sains tumber en vomissements ou flux de ventre, par accident estrangier, et faire un grand vuidange d'excrements sans besoing aulcun precedent, et sans aulcune utilité suyvante, voire avecques empirement et dommage. C'est du grand Platon ¹ que i'apprins n'agueres que, de trois sortes de mouvements qui nous appartiennent, le dernier et le pire est celuy des purgations, que nul homme, s'il n'est fol, ne doibt entreprendre qu'à l'extreme necessité. On va troublant et esveillant le mal, par oppositions contraires; il fault que ce soit la forme de vivre qui doucement l'allanguisse ² et reconduise à sa fin : les violentes harpades ³ de la drogue et du mal sont

¹ Dans le *Timée*.—C.

² Le rende languissant.—E. J.

³ *Griffades, coups de harpons ou de griffes*.—E. J.
VII.

tousiours à nostre perte, puisque la querelle se desmesle chez nous, et que la drogue est un secours infiable ¹, de sa nature ennemy à nostre santé, et qui n'a accez en nostre estat que par le trouble. Laissons un peu faire : l'Ordre qui pourveoid aux pulces et aux taupes, pourveoid aussi aux hommes qui ont la patience pareille, à se laisser gouverner, que les pulces et les taupes : nous avons beau crier ² Bihore; c'est bien pour nous enrouer, mais non pour l'avancer : c'est un ordre superbe et impiteux; nostre crainte, nostre desespoir le desgouste et retarde de nostre ayde, au lieu de l'y convier; il doit au mal son cours, comme à la santé; de se laisser corrompre en faveur de l'un, au prejudice des droicts de l'aulture, il ne le fera

¹ *Mal assuré, sur quoi l'on ne peut point compter.* —C.—*Infiable*, signifie, à la lettre, *auquel on ne peut se fier.*—E. J.

² *Bihore*, terme dont se servent les charretiers du Languedoc, pour hâter leurs chevaux; il répond à notre *aie!* et signifie, à la lettre, *vite, dehors*; car je le crois composé des deux mots latins *via, foras* ou *foris.*—E. J.

pas, il tumberoit en desordre. Suyvons, de par Dieu ! suyvons : il meine ceulx qui suyvent; ceulx qui ne le suyvent pas, il les entraisne et leur rage et leur medecine ensemble. Faites ordonner une purgation à vostre cervelle; elle y sera mieulx employee qu'à vostre estomach.

On demandoit à un Lacedemomien, qui l'avoit fait vivre sain si long temps : « L'ignorance de la medecine, » respondict il : et Adrian l'empereur crioit sans cesse, en mourant, « Que la presse des medecins l'avoit tué ¹. » Un mauvais luicteur se feit medecin : « Courage, luy dict Diogenes ²; tu as raison : tu mettras à cette heure en terre ceulx qui t'y ont mis aultrefois. » Mais ils ont cet heur,

¹ Πολλοὶ ἰατροὶ βασιλέα ἀπώλεσαν. XIPHILINUS in *Epitome Dionis, Vita Adriani*. Je tiens cette citation du Dictionnaire de Bayle, à l'article *Hadrien*, — On avoit fait la même plainte avant Adrien, comme je l'ai appris de Pline, qui nous cite une épitaphe où l'on fait dire à un mort : *Turbá se medicorum perísse*. Hist. nat. l. 29, c. 1.—C.

² DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Diogène le Cynique*, liv. 6, segm. 62.—C.

selon Nicocles ¹, que « le soleil eclaire leur succez, et la terre cache leur faulte. » Et oultre cela, ils ont une façon bien avantageuse à se servir de toutes sortes d'evenements : car, ce que la fortune, ce que la nature, ou quelque autre cause estrangiere (desquelles le nombre est infini), produit en nous de bon et de salutaire, c'est le privilege de la medecine de se l'attribuer ; tous les heureux succez qui arrivent au patient qui est sous son regime, c'est d'elle qu'il les tient ; les occasions qui m'ont guaray moy, et qui guarissent mille aultres qui n'appellent point les medecins à leurs secours ², ils les usurpent en leurs subiects : et quant aux mauvais accidents, Ou ils les desadvouent tout à fait, en attribuant la coulpe ³ au patient, par des raisons si vaines, qu'ils n'ont

¹ Ce que Montaigne dit ici de Nicoclès, se trouve dans le chapitre 146 de la *Collection des moines Antonius et Maximus*, imprimée à la suite de STOBÉE.—C.

² Ils s'en font honneur à l'égard de ceux qui se sont mis entre leurs mains.—C.

³ La faute.—E. J.

garde de faillir d'en trouver tousiours assez bon nombre de telles; « il a descouvert son bras, il a ouï le bruit d'un coche,

Rhedarum transitus arcto
Vicorum in flexu ¹,

on a entr'ouvert sa fenestre, il s'est couché sur le costé gauche, ou il a passé par sa teste quelque pensement penible; » somme, une parole, un songe, une œuillade, leur semble suffisante excuse pour se descharger de faulte : Ou, s'il leur plaist, ils se servent encores de cet empirement et en font leurs affaires, par cet aultre moyen qui ne leur peult iamais faillir : c'est de nous payer, lors que la maladie se treuve reschauffee par leurs applications, de l'assurance qu'ils nous donnent qu'elle seroit bien aultrement empiree sans leurs remedes; celuy qu'ils ont iecté d'un morfondement ² en une fiebvre

¹ Le bruit des chars embarrassés dans un détour étroit. Juv. sat. 3, v. 236.

² Un *morfondement* est une maladie causée par un froid subit, après avoir eu chaud.—E. J.

quotidienne, il eust eu, sans eulx, la continue. Ils n'ont garde de faire mal leurs besongnes, puisque le dommage leur revient à prouffit. Vrayement ils ont raison de requérir du malade une application de creance favorable : il fault qu'elle le soit, à la verité, en bon escient et bien souple, pour s'appliquer à des imaginations si malaysees à croire. Platon¹ disoit bien à propos, Qu'il n'appartenoit qu'aux medecins de mentir en toute liberté, puisque nostre salut despend de la vanité et faulseté de leurs promesses. *Æsope*, aucteur de tresrare excellence, et duquel peu de gents descouvrent toutes les graces, est plaisant à nous représenter cette auctorité tyrannique qu'ils usurpent sur ces pauvres ames affoiblies et abattues par le mal et la crainte; car il conte² qu'un malade estant interrogé par son medecin quelle operation il sentoit des medicaments, qu'il luy avoit donnez : « I'ay fort sué, » respondit il; « Cela est bon! » dict le medecin. Une

¹ *De la République*, l. 3.—C.

² Fable 13, *le Malade et le Médecin*.—C.

aultre fois il luy demanda encores comme il s'estoit porté depuis : « I'ay eu un froid extreme, fait il, et si ay fort tremblé. » « Cela est bon ! » suivit le medecin. A la troisieme fois, il luy demanda derechef comment il se portoit : « Je me sens, dict il, enfler et bouffir comme d'hydropisie : » « Voylà qui va bien ! » adiousta le medecin. L'un de ses domestiques venant, aprez, à s'enquerir à luy de son estat : « Certes, mon amy, respond il, à force de bien estre, ie me meurs. »

Il y avoit en Ægypte une loy plus iuste, par laquelle le medecin prenoit son patient en charge, les trois premiers iours, aux perils et fortunes du patient; mais, les trois iours passez, c'estoit aux siens propres : car quelle raison y a il qu'Æsculapius leur patron ait esté frappé du fouldre pour avoir ramené Hippolytus de mort à vie ;

Nam Pater omnipotens, aliquem indignatus ab
umbris

Mortalem infernis ad lumina surgere vitæ,

Ipse repertorem medicinæ talis et artis

Fulmine Phæbigenam stygias detrusit ad undas¹;

¹ Jupiter, indigné qu'un mortel, échappé des té-

et ses suyvants soient absouls, qui envoient tant d'ames de la vie à la mort? Un medecin vanloit à Nicocles son art estre de grande auctorité : « Vrayement, c'est mon ', dict Nicocles, qui peult impunement tuer tant de gents. » Au demourant, si i'eusse esté de leur conseil, i'eusse rendu ma discipline plus sacree et mysterieuse : ils avoient assez bien commencé; mais ils n'ont pas achevé de mesme. C'estoit un bon commencement, d'avoir faict des dieux et des daimons aucteurs de leur science, d'avoir prins un langage à part, une escriture à part; quoy qu'en sente

nèbres souterraines, reparût au séjour de la lumière par le secours de la médecine, frappa de la foudre l'inventeur de cet art audacieux, et le précipita dans l'abîme infernal. *Énéide*, l. 7, v. 770.

¹ *Vraiment, oui.* — E. J. — C'est-à-dire, *cela est vraiment bien certain, puisqu'il peut impunément tuer tant de gens.* Dans cette expression, *vrayement, c'est mon*, le mot de *mon* sert à affirmer plus fortement; mais il est à présent tout-à-fait barbare en ce sens-là. Cette réponse de Nicoclès se trouve dans le chapitre 146 de la *Collection des moines Antonius et Maximus*, imprimée à la suite de STOBÉE.—C.

la philosophie , que c'est folie de conseiller un homme pour son proufit , par maniere non intelligible : *Ut si quis medicus imperet ut sumat*

Terrigenam, herbigradam, domiportam, sanguine cassam ¹.

C'estoit une bonne regle en leur art , et qui accompagne toutes les arts fantastiques , vaines et supernaturelles , Qu'il fault que la foy du patient preoccupe , par bonne esperance et assurance , leur effect et operation : laquelle regle ils tiennent iusques là , que le plus ignorant et grossier medecin , ils le treuvent plus propre à celuy qui a fiance en luy , que le plus experimenté et incogneu. Le choix mesme de la pluspart de leurs dro-

¹ Comme si un médecin ordonnoit à un malade de prendre

Un enfant de la terre, errant sur le gazon,
Vivant sans sang, sans os, et portant sa maison.

Cic. de Divinat. l. 2, c. 64.

Ces vers français sont de l'abbé Regnier. Cela veut dire, en vile prose, *des bouillons de limaçons ou de tortue.*—E. J.

gues est aulcunement mysterieux et divin : Le pied gauche d'une tortue, L'urine d'un lezard, La fiente d'un elephant, Le foye d'une taulpe, Du sang tiré soubs l'aile droicte d'un pigeon blanc ; et pour nous aultres choliqueux (tant ils abusent desdaigneusement de nostre misere), des crottes de rat pulverisees, et telles aultres singeries qui ont plus le visage d'un enchantement magique, que de science solide. Je laisse à part le nombre impair de leurs pillules, la destination de certains iours et festes de l'annee, la distinction des heures à cueillir les herbes de leurs ingredients, et cette grimace rebarbatifve et prudente de leur port et contenance, de quoy Pline mesme se mocque. Mais ils ont failly, veulx ie dire, de ce qu'à ce beau commencement ils n'ont adiousté cecy, De rendre leurs assemblees et consultations plus religieuses et secretes : aulcun homme profane n'y debvoit avoir accez, non plus qu'aux secretes cerimonies d'Æsculape; car il advient de cette faulte, que leur irresolution, la foiblesse de leurs arguments, divinations et fondements, l'aspreté de leurs

contestations ¹, pleines de haine, de jalou-
sies et de consideration particuliere, venants
à estre descouvertes à un chascun, il fault
estre merueilleusement aveugle, si on ne
se sent bien hazardé entre leurs mains. Qui
veid iamais medecin se servir de la recepte
de son compaignon, sans y retrencher ou
adiouster quelque chose? ils trahissent assez
par là leur art, et nous font veoir qu'ils
y considerent plus leur reputation, et par
consequent leur proufit, que l'interest de
leurs patients. Celuy là de leurs docteurs est
plus sage, qui leur a anciennement pres-
cript qu'un seul se mesle de traicter un ma-
lade : car s'il ne faict rien qui vaille, le re-
proche à l'art de la medecine n'en sera pas
fort grand, pour la faulte d'un homme seul ;
et au rebours, la gloire en sera grande,
s'il vient à bien rencontrer : là où quand ils
sont beaucoup, ils descrient à tous les coups
le mestier ; d'autant qu'il leur advient de
faire plus souvent mal que bien. Ils se deb-
voient contenter du perpetuel desaccord qui

¹ PLINÉ, l. 29, c. 1.—C.

se treuve ez opinions des principaux maîtres et auteurs anciens de cette science, lequel n'est cogneu que des hommes versez aux livres, sans faire veoir encores au peuple les controverses et inconstances de iugement qu'ils nourrissent, et continuent entre eulx.

Voulons nous un exemple de l'ancien debat de la médecine ? Herophilus ¹ loge la cause originelle des maladies, aux humeurs; Erasistratus, au sang des arteres; Asclepiades, aux atomes invisibles s'escoulants en nos pores; Alcmæon, en l'exsuperance ² ou default de forces corporelles; Diocles, en l'inequalité des elements du corps, et en la qualité de l'air que nous respirons; Strato, en l'abondance, crudité et corruption de l'aliment que nous prenons; Hippocrates la loge aux esprits. Il y a l'un de leurs amis ³, qu'ils cognoissent mieulx que moy, qui s'escrie à ce propos, « Que la science la plus

¹ CELSE, préface du livre I.—C.

² *En l'excès*.—E. J.

³ PLINE, *Hist. nat.* l. 29, c. 1, au commencement.
— C.

importante qui soit en nostre usage, comme celle qui a charge de nostre conservation et santé, c'est, de malheur, la plus incertaine, la plus trouble, et agitée de plus de changements! » Il n'ya pas grand dangier de nous mescompter à la haulteur du soleil, ou en la fraction de quelque supputation astronomique : mais icy, où il va de tout nostre estre, ce n'est pas sagesse de nous abandonner à la mercy de l'agitation de tant de vents contraires.

Avant la guerre peloponnesiaque, il n'estoit pas grands nouvelles de cette science ¹. Hippocrates ² la meit en credit : tout ce que cettuy cy avoit estably, Chrysippus le renversa : depuis, Erasistratus, petit fils d'Aristote, tout ce que Chrysippus en avoit escript : aprez ceulx cy, surveindrent les empiriques ³ qui preindrent une voye toute diverse des anciens au maniemment de cet art : quand le credit de ces derniers commença

¹ PLINE, l. 29, c. 1.—C.

² *Id. ibid.*

³ *Id. ibid.*

à s'envieillir, Herophilus ¹ meit en usage une aultre sorte de medecine, qu'Asclepiades veint à combattre et aneantir à son tour : à leur reng gaignerent auctorité les opinions de Themison ², et depuis de Musa; et encores aprez, celles de Vexius Valens, medecin fameux par l'intelligence qu'il avoit avec Messalina : l'empire de la medecine tumba du temps de Neron à Thessalus ³, qui abolit et condamna tout ce qui en avoit esté tenu insques à luy : la doctrine de cettuy cy feut abbattue par Crinas ⁴ de Marseille, qui apporta de nouveau de regler toutes les operations medicinales aux ephemerides et mouvements des astres, manger, dormir et boire, à l'heure qu'il plairoit à la lune et à mercure : son auctorité feut bientost aprez supplantée par Charinus, medecin de cette mesme ville de Marseille; cettuy cy ⁵ combattoit non seulement la medecine ancienne,

¹ PLINE, l. 29, c. 1. — C.

² *Id. ibid.*

³ *Id. ibid.*

⁴ *Id. ibid.*

⁵ *Id. ibid.*

mais encores l'usage des bains chauds publics, et tant de siècles auparavant accoutumé; il faisoit baigner les hommes dans l'eau froide, en hyver mesme, et plongeoit les malades dans l'eau naturelle des ruisseaux. Jusques au temps de Pline¹, aucun Romain n'avoit encores daigné exercer la médecine: elle se faisoit par des étrangers et Grecs; comme elle se faict, entre nous François, par des Latineurs²: car, comme dict un tres grand medecin, nous ne recevons pas aysement la médecine que nous entendons, non plus que la drogue que nous cueillons. Si les nations desquelles nous retirons le gayac, la salseperille³, et le bois d'esquine⁴, ont des medecins, combien pensons nous, par cette mesme recommandation de

¹ PLINE, l. 29, c. 1.—C.

² *Latinistes*.—E. J.

³ Ou *salseparille*, selon Cotgrave. Nous disons aujourd'hui *salsepareille*; et c'est comme on a mis dans les dernières éditions de Montaigne.—C.

⁴ *Bois d'esquine*, dit Cotgrave, c'est la racine d'un certain jonc des Indes, de laquelle on fait usage dans la médecine.—C.

l'estrangeté, la rareté et la cherté, qu'ils facent feste de nos choulx et de nostre persil ? car qui oseroit mespriser les choses recherchees de si loing, au hazard d'une si longue peregrination et si perilleuse ? Depuis ces anciennes mutations de la medecine, il y en a eu infinies autres iusques à nous ; et, le plus souvent, mutations entieres et universelles, comme sont celles que produisent, de nostre temps, Paracelse, Fioravanti et Argenterius : car ils ne changent pas seulement une recepte, mais, à ce qu'on me dict, toute la contexture et police du corps de la medecine, accusants d'ignorance et de piperie ceulx qui en ont fait profession iusques à eulx. Je vous laisse à penser où en est le pauvre patient.

Si encores nous estions asseurez, quand ils se mescomptent, qu'il ne nous nuisist pas, s'il ne nous proufite ; ce seroit une bien raisonnable composition, de se hazarder d'acquérir du bien, sans se mettre en dangier de perte. Esope fait ce conte ¹, qu'un qui avoit acheté un More esclave, estimant que cette

¹ Fable 76, l'Éthiopien.—C.

couleur luy feust venue par accident et mauvais traictement de son premier maistre, le feit medeciner de plusieurs bains et bruvaiges, avecques grand soing : il adveint, que le More n'en amenda aulcunement sa couleur basanee, mais qu'il en perdit entierement sa premiere santé. Combien de fois nous advient il de veoir les medecins imputants les uns aux aultres la mort de leurs patients? Il me souvient d'une maladie populaire qui feut aux villes de mon voisinage, il y a quelques annees, mortelle et tresdangeureuse : cet orage estant passé, qui avoit emporté un nombre infini d'hommes, l'un des plus fameux medecins de toute la contree veint à publier un livret touchant cette matiere, par lequel il se radvise de ce qu'ils avoyent usé de la saignee, et confesse que c'est l'une des causes principales du dommage qui en estoit advenu. Dadvantage, leurs aucteurs tiennent qu'il n'y a aulcune medecine qui n'ayt quelque partie nuisible : et si celles mesmes qui nous servent, nous offensent aulcunement, que doibvent faire celles qu'on nous applique du tout hors de propos? De moy, quand

il n'y auroit aultre chose, i'estime qu'à ceulx qui haïssent le goust de la medecine, ce soit un dangereux effort, et de preiudice, de l'aller avaller à une heure si incommode, avecques tant de contrecœur; et crois que cela essaye ¹ merveilleusement le malade en une saison où il a tant besoing de repos, oultre ce, qu'à considerer les occasions sur quoy ils fondent ordinairement la cause de nos maladies, elles sont si legieres et si delicates, que i'argumente par là qu'une bien petite erreur en la dispensation de leurs drogues peult nous apporter beaucoup de nuisance. Or, si le mescompte du medecin est dangereux, il nous va bien mal; car il est fort malaysé qu'il n'y retumbe souvent: Il a besoing de trop de pieces, considerations et circonstances, pour affuster ² iustement son desseing: il fault qu'il cognoisse la complexion du malade, sa temperature, ses humeurs, ses inclinations, ses actions, ses

¹ *Essaye*, signifie, en général, *éprouve*, *met à l'épreuve*; et ici, *met à une rude épreuve*.—E. J.

² *Affréter*, *méditer*, *disposer*.—E. J.

pensements mesmes et ses imaginations : il fault qu'il se responde des circonstances externes, de la nature du lieu, condition de l'air et du temps, assiette des planetes et leurs influences; qu'il sçache, en la maladie, les causes, les signes, les affections, les iours critiques; en la drogue, le poids, la force, le país, la figure, l'aage, la dispensation; et fault que toutes ces pieces il les sçache proportionner et rapporter l'une à l'aulture, pour en engendrer une parfaicte symmetrie : à quoy s'il fault¹ tant soit peu, si de tant de ressorts il y en a un tout seul qui tire à gauche, en voylà assez pour nous perdre. Dieu sçait de quelle difficulté est la cognoissance de la pluspart de ces parties : car, pour exemple, comment trouvera il le signe propre de la maladie, chascune estant capable d'un infini nombre de signes? combien ont ils de debats entr'eulx et de doubtes sur l'interpretation des urines? aultrement d'où viendroit cette altercation continuelle que nous voyons entr'eulx sur la cognois-

¹ *S'il se méprend, s'il manque.*—E. J.

sance du mal? comment excuserions nous cette faulte, où ils tumbent si souvent, de prendre martre pour renard? Aux maux que i'ay eu, pour peu qu'il y eust de difficulté, ie n'en ay iamais trouvé trois d'accord : ie remarque plus volontiers les exemples qui me touchent. Dernierement à Paris un gentilhomme feut taillé par l'ordonnance des medecins, auquel on ne trouva de pierre non plus à la vessie qu'à la main : et là mesme, un evesque qui m'estoit fort amy, avoit esté instamment sollicité, par la pluspart des medecins qu'il appelloit à son conseil, de se faire tailler; i'aidois moy mesme, sous la foy d'aultruy, à le luy suader¹ : quand il feut trespasé, et qu'il feut ouvert, on trouva qu'il n'avoit mal qu'aux reins. Ils sont moins excusables en cette maladie, d'autant qu'elle est aulcunement palpable. C'est par là que la chirurgie me semble beaucoup plus certaine, parce qu'elle veoid et manie ce qu'elle faict; il y a moins à coniecturer et à deviner : là où les medecins n'ont

¹ *A le lui persuader.*—E. J.

point de *speculum matricis* qui leur découvre nostre cerveau, nostre poulmon et nostre foye.

Les promesses mesmes de la medecine sont incroyables : car, ayant à pourveoir à divers accidents et contraires qui nous presentent souvent ensemble, et qui ont une relation quasi necessaire, comme la chaleur du foye, et froideur de l'estomach, ils nous vont persuadant que, de leurs ingredients, cettuy cy eschauffera l'estomach, cet aultre refreschira le foye; l'un a sa charge d'aller droict aux reins, voire iusques à la vessie, sans estaler ailleurs ses operations, et conservant ses forces et sa vertu, en ce long chemin et plein de destourbiers, iusques au lieu au service duquel il est destiné, par sa propriété occulte; l'aultre asseichera le cerveau; celui là humectera le poulmon. De tout cet amas, ayant faict une mixtion de bruvage, n'est ce pas quelque espece de resverie d'esperer que ces vertus s'aillent divisant et triant de cette confusion et meslange, pour courir à charges si diverses? ie craindrois infiniment qu'elles perdissent ou es-

changeassent leurs étiquettes, et troublassent leurs quartiers. Et qui pourroit imaginer qu'en cette confusion liquide, ces facultez ne se corrompent, confondent et alterent l'une l'autre? Quoy, que l'exécution de cette ordonnance despend d'un aultre officier, à la foy et mercy duquel nous abandonnons, encores un coup, nostre vie?

Comme nous avons des pourpointiers ¹, des chaussetiers pour nous vestir; et en sommes d'autant mieulx servis, que chascun ne se mesle que de son subiect, et a sa science plus restreincte et plus courte que n'a un tailleur qui embrasse tout; et comme, à nous nourrir, les grands, pour plus de commodité, ont des offices distinguez de potagers et de rôtisseurs, de quoy un cuisinier qui prend la charge universelle, ne peult si exquisement venir à bout: de mesme, à nous guarir, les Ægyptiens ² avoient raison de re-

¹ Des tailleurs *pourpointiers*; ceux qui ne faisoient que des *pourpoints*, que l'habillement du tronc du corps, à la différence des *chaussetiers*, qui faisoient les hauts-de-chausses et les bas.—A. D.

² HÉRODOTE, l. 2, c. 84.—C.

iecter ce general mestier de medecin, et decouper cette profession; à chasque maladie, à chasque partie du corps, son œuvrier; car cette partie en estoit bien plus proprement et moins confusement traictee, de ce qu'on ne regardoit qu'à elle specialement. Les nostres ne s'avisent pas, que, qui pourveoid à tout, ne pourveoid à rien; que la totale police de ce petit monde leur est indigestible. Ce pendant qu'ils craignent d'arrester le cours d'un dysenterique, pour ne luy causer la fievre, ils me tuerent un amy qui valoit mieulx que tous tant qu'ils sont. Ils mettent leurs divinations au poids, à l'encontre des maulx presents; et, pour ne guarir le cerveau au preiudice de l'estomach, offensent l'estomach et empirent le cerveau par ces drogues tumultuaires et dissentieuses¹.

Quant à la varieté et foiblesse des raisons de cet art, elle est plus apparente qu'en aucun aultre art : Les choses aperitifves sont utiles à un homme choliqueux, d'autant

¹ *Par ces drogues mêlées confusément, et qui ont des qualités discordantes et contraires.—E. J.*

qu'ouvrant les passages et les dilatant, elles acheminent cette matière gluante, de laquelle se bastit la grève¹ et la pierre, et conduisent contrebas ce qui se commence à durcir et amasser aux reins : les choses aperitifves sont dangereuses à un homme choliqueux, d'autant qu'ouvrant les passages et les dilatant, elles acheminent vers les reins la matière propre à bastir la grave, lesquels s'en saisissants volontiers, pour cette propension qu'ils y ont, il est malaysé qu'ils n'en arrestent beaucoup de ce qu'on y aura charrié; d'advantage, si de fortune il s'y rencontre quelque corps un peu plus grosset qu'il ne fault pour passer tous ces destroits qui restent à franchir pour l'expeller² au dehors, ce corps estant esbranlé par ces choses aperitifves, et iecté dans ces canaux estroits, venant à les boucher, acheminera une certaine mort et tresdouloureuse. Ils ont une pareille fermeté aux conseils qu'ils nous

¹ La *gravelle*, maladie des reins et de la vessie, causée par quelque *gravier*.—E. J.

² *Pour les chasser au-dehors*.

donnent de nostre regime de vivre : Il est bon de tumber ¹ souvent de l'eau, car nous voyons, par experience, qu'en la laissant croupir, nous luy donnons loisir de se descharger de ses excrements et de sa lie, qui servira de matiere à bastir la pierre en la vessie : il est bon de ne tumber point souvent de l'eau, car les poisants excrements qu'elle traisne quant et elle, ne s'emporteront point s'il n'y a de la violence, comme on veoid, par experience, qu'un torrent qui roule avecques roideur balaye bien plus nettement le lieu où il passe, que ne faict le cours d'un ruisseau mol et lasche : Pareillement, il est bon d'avoir souvent affaire aux femmes, car cela ouvre les passages, et achemine la grave et le sable : il est bien aussi mauvais, car cela eschauffe les reins, les lasse et affoiblit : Il est bon de se baigner aux eaux chaudes, parce que cela relasche et amollit les lieux où se croupit le sable et la pierre : mauvais aussi est il, d'autant que cette application de chaleur externe, aide les

¹ *Lâcher de l'eau, uriner.—C.*

reins à cuire, durcir et petrifier la matiere qui y est disposee : A ceulx qui sont aux bains, il est plus salubre de manger peu le soir, afin que le bruvage des eaux qu'ils ont à prendre lendemain matin, face plus d'operation, rencontrant l'estomach vuide et non empesché : au rebours, il est meilleur de manger peu au disner, pour ne troubler l'operation de l'eau, qui n'est pas encores parfaite, et ne charger l'estomach si soudain aprez cet aultre travail, et pour laisser l'office de digerer à la nuict, qui le scait mieulx faire que ne faict le iour, où le corps et l'esprit sont en perpetuel mouvement et action. Voylà comment ils vont bastelant¹ et baguenaudent à nos despens en touts leurs discours; et ne me scauroient fournir proposition, à laquelle ie n'en rebastisse une contraire de pareille force. Qu'on ne crie donc plus aprez ceulx qui, en ce trouble, se laissent doucement conduire à leur appetit et au conseil de nature, et se remettent à la fortune commune.

¹ *Faisant les bateleurs, se jouant et badinant.*
— E. J.

J'ay veu, par occasion de mes voyages, quasi tous les bains fameux de chrestienté; et, depuis quelques annees, ay commencé à m'en servir : car, en general, i'estime le baigner salubre, et crois que nous encourons non legieres incommoditez en nostre santé, pour avoir perdu cette coustume, qui estoit generalement observee au temps passé quasi en toutes les nations, et est encores en plusieurs, de se laver le corps tous les iours : et ne puis imaginer que nous ne vaillions beaucoup moins de tenir ainsi nos membres encroustez, et nos pores estoupez de crasse : et quant à leur boisson, la fortune a faict premierement qu'elle ne soit aucunement ennemie de mon goust; secondement, elle est naturelle et simple, qui au moins n'est pas dangereuse si elle est vaine, de quoy ie prends pour respondant cette infinité de peuples de toutes sortes et complexions qui s'y assemble; et, encores que ie n'y aye aperceu aucun effect extraordinaire et miraculeux, ains que, m'en informant un peu plus curieusement qu'il ne se faict, i'aye trouvé mal fondez et fauls tous les bruits de

telles operations qui se sement en ces lieux là, et qui s'y croient (comme le monde va se pipant ayseement de ce qu'il desire), toutesfois aussi, n'ay ie veu gueres de personnes que ces eaux ayent empiré, et ne leur peult on sans malice refuser cela, qu'elles n'esveillent l'appetit, facilitent la digestion, et nous prestent quelque nouvelle alaigresse, si on n'y va par trop abattu de forces; ce que ie desconseille de faire : elles ne sont pas pour relever une poisante ruyne; elles peuvent appuyer une inclination legiere, ou pourveoir à la menace de quelque alteration. Qui n'y apporte assez d'alaigresse, pour pouvoir iouir le plaisir des compagnies qui s'y treuvent, et des promenades et exercices à quoy nous convie la beauté des lieux où sont communement assises ces eaux, il perd sans doubte la meilleure piece et plus assuree de leur effect. A cette cause, i'ay choisi iusques à cette heure à m'arrester et à me servir de celles où il y avoit plus d'amœnité de lieu, commodité de logis, de vivres et de compagnies, comme sont en France, les bains de Banieres; en la fron-

tiere d'Allemagne et de Lorraine, ceux de Plombieres; en Souysse, ceux de Bade; en la Toscane, ceux de Lucques, et specialement ceux della Villa, desquels j'ay usé plus souvent et à diverses saisons.

Chasque nation a des opinions particulieres touchant leur usage, et des loix et formes de s'en servir, toutes diverses; et, selon mon experience, l'effect quasi pareil: le boire n'est aucunement receu en Allemagne; pour toutes maladies, ils se baignent, et sont à grenouiller dans l'eau, quasi d'un soleil à l'autre; en Italie, quand ils boivent neuf iours, ils s'en baignent pour le moins trente; et communement boivent l'eau mixtionnee d'autres drogues, pour secourir son operation: on nous ordonne icy de nous promener pour la digerer; là, on les arreste au lict où ils l'ont prinse, iusques à ce qu'ils l'ayent vuidee, leur eschauffant continuellement l'estomach et les pieds: comme les Allemands ont de particulier de se faire generalement tous corneter[†] et ventouser



[†] *Corneter et ventouser*, termes à peu près syno-

avecques scarification, dans le bain; ainsin ont les Italiens leurs *doccie*¹, qui sont certaines gouttieres de cette eau chaulde, qu'ils conduisent par des cannes², et vont baignant une heure le matin, et autant l'aprez disnee, par l'espace d'un mois, ou la teste, ou l'estomach, ou aultre partie du corps à laquelle ils ont affaire. Il y a infinies aultres differences de coustumes en chasque contree; ou, pour mieulx dire, il n'y a quasi aulcune ressemblance des unes aux aultres. Voylà comment cette partie de medecine, à laquelle seule ie me suis laissé aller, quoyqu'elle soit la moins artificielle, si a elle sa bonne part de la confusion et incertitude qui se veoid partout ailleurs en cet art.

Les poëtes disent tout ce qu'ils veulent avec plus d'emphase et de grace, tesmoings ces deux epigrammes,

nymes. On dit maintenant *ventouser*; et *corneter* est tout-à-fait hors d'usage, quoiqu'on trouve encore dans nos Dictionnaires modernes, *cornet à ventouser*.

— C.

¹ *Leurs douches*.—E. J.

² Des *canules*, *cannelles*, ou *tuyaux*.—E. J.

Alcon hesterno signum Iovis attigit : ille ,
 Quamvis marmoreus , vim patitur medici.
 Ecce hodie , iussus transferri ex æde vetustâ ,
 Effertur , quamvis sit deus atque lapis ¹ :

et l'autre ,

Lotus nobiscum est , hilaris cœnavit et idem
 Inventus manè est mortuus Andragoras.
 Tàm subitæ mortis causam , Faustine , requiris ?
 In somnis medicum viderat Hermocratem ² :

sur quoy ie veulx faire deux contes :

Le baron de Caupene en Chalosse , et moy ,
 avons en commun le droict de patronage
 d'un benefice qui est de grande estendue , au

¹ Le médecin Alcon toucha hier la statue de Jupiter ; et , tout marbre qu'il est , Jupiter a éprouvé la vertu du médecin : aujourd'hui on le tire de son vieux temple ; et quoiqu'il soit dieu et pierre , on va l'enterrer. AUSON. ep. 74.

² Hier , Andragoras se baigna avec nous , et soupa avec gaité ; et on l'a trouvé mort ce matin. Voulez-vous savoir , Faustine , quelle est la cause d'une mort si subite ? Il avoit vu en songe le médecin Hermocrate. MARTIAL. l. 6 , epigr. 53.

pieu de nos montaignes, qui se nomme *Lahontan*. Il est des habitants de ce coing, ce qu'on dict de ceulx de la vallee d'Angrougne : ils avoient une vie à part, les façons, les vestemens et les mœurs à part; regis et gouvernez par certaines polices et coustumes particulieres receues de pere en fils, ausquelles ils s'obligeoient sans aultre contraincte que de la reverence de leur usage. Ce petit estat s'estoit continué de toute ancienneté en une condition si heureuse, qu'aucun iuge voisin n'avoit esté en peine de s'informer de leur affaire; aucun advocat employé à leur donner advis, ny estrangier appelé pour esteindre leurs querelles, et n'avoit on iamais veu aucun de ce destroit¹ à l'aumosne : ils fuyoient les alliances et le commerce de l'aultre monde, pour n'alterer la pureté de leur police : iusques à ce, comme ils recitent, que l'un d'entre eulx, de la memoire de leurs peres, ayant l'ame espoinçonnée d'une noble ambition, alla s'adviser, pour mettre son nom en credit et reputation, de faire

¹ *District.*—E. J.

l'un de ses enfants maistre Jean, ou maistre Pierre, et l'ayant faict instruire à escrire en quelque ville voisine, le rendit enfin un beau notaire de village. Cettuy cy devenu grand, commença à desdaigner leurs anciennes coustumes, et leur mettre en teste la pompe des regions de deçà : le premier de ses comperes, à qui on escorna une chevre, il luy conseilla d'en demander raison aux iuges royaux d'autour de là; et de cettuy cy à un aultre, iusques à ce qu'il eust tout abastardy. A la suite de cette corruption, ils disent qu'il y en survint incontinent un' aultre de pire consequence, par le moyen d'un medecin à qui il print envie d'espouser une de leurs filles, et de s'habituer parmy eulx. Cettuy cy commença à leur apprendre premierement le nom des fiebvres, des rheumes et des apostumes, la situation du cœur, du foye et des intestins, qui estoit une science iusques lors tresesloingnee de leur cognoissance; et, au lieu de l'ail, de quoy ils avoient apprins à chasser toutes sortes de maulx, pour aspres et extremes qu'ils feussent, il les accoustuma, pour une toux ou pour un

morfondement ¹, à prendre les mixtions estrangieres, et commença à faire traficque, non de leur santé seulement, mais aussi de leur mort. Ils iurent que, depuis lors seulement, ils ont apperceu que le serein leur appesantissoit la teste, que le boire, ayant chaud, apportoit nuisance, et que les vents de l'automne estoient plus griefs que ceux du printemps; que, depuis l'usage de cette medecine, ils se treuvent accablez d'une legion de maladies inaccoustumees, et qu'ils apperceoivent un general deschet en leur ancienne vigueur, et leurs vies de moitié raccourcies. Voylà le premier de mes contes.

L'aulture est, qu'avant ma subiection graveleuse, oyant faire cas du sang de bouc à plusieurs, comme d'une manne celeste envoyee en ces derniers siecles pour la tutelle et conservation de la vie humaine, et en oyant parler à des gents d'entendement comme d'une drogue admirable et d'une operation infallible; moy, qui ay tousiours pensé estre en bute à tous les accidents qui

¹ Pour un refroidissement, un chaud refroidi.—E. J.

peuvent toucher tout aultre homme, prins plaisir, en pleine santé, à me prouvoir de ce miracle; et commanday, chez moy, qu'on me nourrist un bouc selon la recepte: car il fault que ce soit aux mois les plus chaleureux de l'esté qu'on le retire, et qu'on ne luy donne à manger que des herbes aperitifves, et à boire que du vin blanc. Je me rendis de fortune chez moy le iour qu'il debvoit estre tué: on me veint dire que mon cuisinier trouvoit dans la panse deux ou trois grosses boules qui se chocquoient l'une l'autre parmy sa mangeaille. Je feus curieux de faire apporter toute cette tripaille en ma presence, et feis ouvrir cette grosse et large peau. Il en sortit trois gros corps, legiers comme des esponges, de façon qu'il semble qu'ils soyent creux; durs, au demourant, par le dessus, et fermes, bigarrez de plusieurs couleurs mortes; l'un parfaict en rond, à la mesure d'une courte boule; les autres deux, un peu moindres, ausquels l'arrondissement est imparfaict, et semble qu'il s'y acheminast. J'ay trouvé, m'en estant faict enquerir à ceulx qui ont accoustumé

d'ouvrir de ces animaux, que c'est un accident rare et inusité. Il est vraysemblable que ce sont des pierres cousines des nostres : et s'il est ainsi, c'est une esperance bien vaine aux graveleux, de tirer leur guarison du sang d'une beste qui s'en alloit elle mesme mourir d'un pareil mal. Car de dire que le sang ne se sent pas de cette contagion, et n'en altere sa vertu accoustumee, il est plus tost à croire qu'il ne s'engendre rien en un corps que par la conspiration et cōmmunication de toutes les parties : la masse agit tout' entiere, quoyqu'une piece y contribue plus que l'autre, selon la diversité des operations : parquoy il y a grande apparence qu'en toutes les parties de ce bouc, il y avoit quelque qualité petrifiante. Ce n'estoit pas tant pour la crainte de l'advenir, et pour moy, que i'estois curieux de cette experience; comme c'estoit, qu'il advient chez moy, ainsi qu'en plusieurs maisons, que les femmes y font amas de telles menues drogues pour en secourir le peuple, usant de mesme recepte à cinquante maladies, et de telle recepte qu'elles ne prennent pas pour

elles, et si triomphent en bons evenements.

Au demourant, i'honore les medecins, non pas, suyvant le precepte ¹, pour la necessité (car à ce passage, on en oppose un aultre du prophete reprenant le roy Asa d'avoir eu recours ² au medecin), mais pour l'amour d'eulx mesmes, en ayant veu beaucoup d'honnestes hommes et dignes d'estre aimez. Ce n'est pas à eulx que i'en veulx, c'est à leur art: et ne leur donne pas grand blasme de faire leur proufit de nostre sottise, car la plus part du monde faict ainsi; plusieurs vacations ³, et moindres, et plus dignes que la leur, n'ont fondement et appuy qu'aux abus publicques. Je les appelle en ma compaignie quand ic suis malade, s'ils se rencontrent à propos, et demande à en estre entretenu; et les paye comme les aultres. Je leur donne loy de me commander de m'a-

¹ *Honora medicum, propter necessitatem.* ECCLES. c. 38, v. 1.—C.

² *Nec in infirmitate suâ quæsiuit Dominum, sed magis in medicorum arte confisus est.* II Paralipomen. c. 16, v. 12.—C.

³ *Professions.*—E. J.

brier chaudement, si ie l'ayme mieulx ainsi que d'un' aultre sorte : ils peuvent choisir, d'entre les porreaux et les laictues, de quoy il leur plaira que mon bouillon se face, et m'ordonner le blanc ou le clairet, et ainsi de toutes aultres choses qui sont indifferentes à mon appetit et usage. L'entends bien que ce n'est rien faire pour eulx, d'autant que l'aigreur et l'estrangeté sont accidents de l'essence propre de la medecine. Lycurgus ordonnoit le vin aux Spartiates malades ; pourquoy ? parce qu'ils en haïssoient l'usage, sains : tout ainsi qu'un gentilhomme, mon voisin, s'en sert pour drogue tressalutaire à ses fiebvres, parce que, de sa nature, il en hait mortellement le goust. Combien en voyons nous d'entre eulx estre de mon humeur ? desdaigner la medecine pour leur service, et prendre une forme de vie libre, et toute contraire à celle qu'ils ordonnent à aultruy ? Qu'est ce cela, si ce n'est abuser tout destrousseement ¹ de nostre simplicité ? car ils n'ont pas leur vie et leur santé moins

¹ *Ouvertement.*—E. J.

chere que nous, et accommoderoient leurs effects à leur doctrine, s'ils n'en cognoissoient eulx mesmes la faulseté.

C'est la crainte de la mort et de la douleur, l'impatience du mal, une furieuse et indiscrete soif de la guarison, qui nous aveugle ainsi : c'est pure lascheté qui nous rend nostre croyance si molle et maniable. La plus part pourtant ne croient pas tant, comme ils endurent et laissent faire ; car ie les ois se plaindre, et en parler, comme nous : mais ils se resolvent enfin : « Que feroiy ie doncques ? » Comme si l'impatience estoit de soy quelque meilleur remede que la patience. Y a il aucun de ceulx qui se sont laissez aller à cette miserable subiection, qui ne se rende egualement à toute sorte d'impostures ? qui ne se mette à la mercy de quiconque a cette impudence de luy donner promesse de sa guarison. Les Babylo-niens ¹ portoient leurs malades en la place : le medecin c'estoit le peuple ; chacun des passants ² ayant, par humanité et civilité, à

¹ HÉRODOTE, l. 1.—C.

² *Id. ibid.*

s'enquerir de leur estat ¹, et, selon son expérience, leur donner quelque advis salutaire. Nous n'en faisons gueres aultrement; il n'est une simple femmelette de qui nous n'employons les barbotages ² et les brevets ³: et, selon mon humeur, si i'avois à en accepter quelqu'une, i'accepterois plus volontiers cette medecine qu'aucune aultre, d'autant qu'au moins il n'y a nul dommage à craindre. Ce qu'Homere ⁴ et Platon disoient des Ægyptiens, qu'ils estoient tous medecins, il se doibt dire de tous peuples: il n'est personne qui ne se vante de quelque recepte, et qui ne la hazarde sur son voisin, s'il l'en

¹ C'étoit une loi, dit Hérodote, sagement établie: il n'étoit pas permis, ajoute-t-il, de passer près d'un malade, sans s'informer de la nature de sa maladie. *L. 1, p. 91.*—C.

² Le *barbotage* est, au propre, l'action de *barboter* dans l'eau; il est pris ici, au figuré, pour celle de *marmotter*, *parler entre ses dents.*—E. J.

³ Les *brevets* sont des billets suspendus au cou, en forme d'*amulettes.*—E. J.

⁴ *Odyss.* l. 4, v. 231; et PLUTARQUE, *Que les bêtes brutes usent de la raison*, c. 6.—C.

veult croire. I'estois, l'aultre iour, en une compagnie, où ie ne sais qui de ma confrairie apporta la nouvelle d'une sorte de pilules compilees de cent et tant d'ingredients, de compte fait : il s'en esmeut une feste et une consolation singuliere; car quel rochier soubtiendroit l'effort d'une si nombreuse batterie? I'entends toutesfois, par ceulx qui l'essayerent, que la moindre petite grave¹ ne daigna s'en esmouvoir.

Ie ne me puis desprendre de ce papier, que ie n'en die encores ce mot, sur ce qu'ils nous donnent, pour respondant de la certitude de leurs drogues, l'experience qu'ils ont faicte : La plus part, et, ce crois ie, plus des deux tiers des vertus medicinales, consistent en la quintessence ou propriété occulte des simples, de laquelle nous ne pouvons avoir aultre instruction que l'usage; car quintessence n'est aultre chose qu'une qualité de laquelle, par nostre raison, nous ne sçavons trouver la cause. En telles preu-

¹ *Le moindre petit gravier, ou la moindre petite gravette.—E. J.*

ves, celles qu'ils disent avoir acquises par l'inspiration de quelque daimon, ie suis content de les recevoir, car, quant aux miracles, ie n'y touche iamais; ou bien encores les preuves qui se tirent des choses qui, pour aultre consideration, tumbent souvent en nostre usage, comme si en la laine de quoy nous avons accoustumé de nous vestir, il s'est trouvé, par accident, quelque occulte propriété dessiccatifve qui guarisse les mules au talon, et si, au raifort que nous mangeons pour la nourriture, il s'est rencontré quelque operation aperitifve : Galen recite qu'il adveint à un ladre de recevoir guarison, par le moyen du vin qu'il beut, d'autant que de fortune une vipere s'estoit coulee dans le vaisseau. Nous trouvons, en cet exemple, le moyen et une conduite vraysemblable à cette experience, comme aussi en celles ausquelles les medecins disent avoir esté acheminez par l'exemple d'auculnes bestes : mais en la plus part des aultres experiences à quoy ils disent avoir esté conduicts par la fortune, et n'avoir eu aultre guide que le hazard, ie treuve le progres de cette infor-

mation incroyable. L' imagine l'homme, regardant autour de luy le nombre infiny des choses, plantes, animaulx, metaulx; ie ne sçais par où luy faire commencer son essay : et, quand sa premiere fantasie se iectera sur la corne d'un élan, à quoy il fault prester une creance bien molle et aysee, il se treuve encores autant empesché en sa seconde operation : il luy est proposé tant de maladies et tant de circonstances, qu'avant qu'il soit venu à la certitude de ce poinct où doibt ioindre la perfection de son experience, le sens humain y perd son latin; et avant qu'il ayt trouvé, parmi cette infinité de choses, que c'est cette corne; parmi cette infinité de maladies ¹, l'epilepsie; tant de complexions, au melancholique; tant de saisons, en hyver; tant de nations, au François; tant d'aages, en la vieillesse; tant de mutations

¹ Sous-entendu, *que c'est*. — Ajoutez les mêmes mots en pareille circonstance; dans tout le reste de la phrase, par exemple : « Parmi tant de complexions, *que c'est* au mélancolique; parmi tant de saisons, *que c'est* en hiver, etc. »—A. D.

celestes, en la conionction de Venus et de Saturne ; tant de parties du corps, au doigt : à-tout cela, n'estant guidé ny d'argument, ny de coniecture, ny d'exemple, ny d'inspiration divine, ains du seul mouvement de la fortune, il faudroit que ce feust par une fortune parfaitement artificielle, reglee et methodique. Et puis, quand la guarison auroit esté faicte, comment se peut il asseurer que ce ne feust Que le mal estoit arrivé à son periode? ou Un effect du hazard? ou L'operation de quelque aultre chose qu'il eust ou mangé, ou beu, ou touché ce iour là? ou Le merite des prieres de sa mere grand? Dadvantage, quand cette preuve auroit esté parfaicte, combien de fois se trouveroit elle avoir esté reiteree, et cette longue cordee de fortunes et de rencontres, r'enfilee? pour en conclure une regle? Quand elle sera conclue, par qui est ce? de tant de millions, il n'y a que trois hommes qui se meslent d'enregistrer leurs experiences, le sort aura il rencontré à poinct nommé l'un de ceulx cy? Quoy, si un aultre, et si cent aultres ont faict des experiences contraires?

A l'adventure, y verrions nous quelque lumiere si tous les iugements et raisonnemens des hommes nous estoient cogneus? mais que trois tesmoings et trois docteurs regentent l'humain genre, ce n'est pas la raison : il faudroit que l'humaine nature les eust deputez et choisis, et qu'ils feussent declarez nos syndics par expresse procuration.

A MADAME DE DURAS.

« Madame, vous me trovastes sur ce pas ¹ dernièrement que vous me veinistes veoir. Parce qu'il pourra estre que ces inepties se rencontreront quelquesfois entre vos mains, ie veulx aussi qu'elles portent tesmoignage que l'auteur se sent bien fort honoré de la faveur que vous leur ferez. Vous y recognoistrez ce mesme port et ce mesme air que vous avez veu en sa conversation. Quand i'eusse peu prendre quelque aultre façon que la mienne ordinaire, et quelque aultre forme plus honorable et meilleure, ie ne l'eusse pas fait; car ie ne

¹ *Sur ce passage, sur ce sujet.*

veux rien tirer de ces escripts, sinon qu'ils me representent à vostre memoire, au naturel. Ces mesmes conditions et facultez, que vous avez pratiquees et recueillies, madame, avecques beaucoup plus d'honneur et de courtoisie qu'elles ne meritent, ie les veux loger, mais sans alteration et changement, en un corps solide qui puisse durer quelques annees, ou quelques iours aprez moy, où vous les retrouverez, quand il vous plaira de vous en refreschir la memoire, sans prendre aultrement la peine de vous en souvenir ; aussi ne le valent elles pas : ie desire que vous continuez en moy la faveur de vostre amitié, par ces mesmes qualitez par le moyen desquelles elle a esté produicte.

« Je ne cherche aucunement qu'on m'aime et estime mieulx, mort, que vivant ; l'humeur de Tibere ¹ est ridicule, et commune pourtant, qui avoit plus de soing d'estendre sa renommee à l'advenir, qu'il n'avoit de se rendre estimable et agreable

¹ *Quippe illi non perinde curæ gratia præsentium, quàm in posteros ambitio.* TACITE, *Annal.* l. 6, c. 46.

aux hommes de son temps. Si i'estois de ceux à qui le monde peut debvoir louange, ie l'en quitterois pour la moitié, et qu'il me la payast d'avance; qu'elle se hastast et ammoncelast tout autour de moy, plus espesse qu'alongee, plus pleine que durable; et qu'elle s'evanouist hardiement quant et ma cognoissance, et quand ce doux son ne touchera plus mes aureilles. Ce seroit une sotte humeur d'aller, à cette heure que ie suis prest d'abandonner le commerce des hommes, me produire à eulx par une nouvelle recommandation. Je ne sois nulle recepte des biens que ie n'ay peu employer à l'usage de ma vie. Quel que ie soye, ie le veulx estre ailleurs qu'en papier: mon art et mon industrie ont esté employez à me faire valoir moy mesme; mes estudes, à m'apprendre à faire, non pas à escrire. I'ay mis tous mes efforts à former ma vie; voylà mon mestier et mon ouvrage: ie suis moins faiseur de livres, que de nulle aultre besongne. I'ay désiré de la suffisance, pour le service de mes commoditez presentes et essentielles, non pour en faire magasin et reserve à mes heritiers.

Qui a de la valeur, si le face connoistre en ses mœurs, en ses propos ordinaires, à traicter l'amour, ou des querelles, au ieu, au lict, à la table, à la conduite de ses affaires, à son œconomie : ceulx que ie veois faire de bons livres sous de meschantes chausses, eussent premierement faict leurs chausses, s'ils m'en eussent cru : demandez à un Spartiate s'il aime mieulx estre bon rheteur, que bon soldat; non pas moy¹, que bon cuisinier, si ie n'avois qui m'en servist. Mon Dieu! madame, que ie haïrois une telle recommandation, d'estre habile homme, par escript; et estre un homme de neant et un sot, ailleurs : i'aime mieulx encores estre un sot, et icy, et là, que d'avoir si mal choisi où employer ma valeur. Aussi il s'en fault tant que i'attende à me faire quelque nouvel honneur par ces sottises, que ie ferois beaucoup si ie n'y en perds point de ce peu que i'en avois acquis; car outre ce que cette peinture morte et muette desrobbera à mon estre naturel, elle ne se

¹ *Ne me faites pas cette demande à moi, qui aimerois mieux n'être que bon cuisinier, si, etc.* — E. J.

rapporte pas à mon meilleur estat, mais à un beaucoup descheu de ma premiere vigueur et alaigresse, tirant sur le flestri et le rance : ie suis sur le fond du vaisseau qui sent tantost le bas et la lie. Au demourant, madame, ie n'eusse pas osé remuer si hardiement les mysteres de la medecine, attendu le credit que vous et tant d'autres luy donnez, si ie n'y eusse esté acheminé par ses aucteurs mesmes. Je crois qu'ils n'en ont que deux anciens latins, Pline et Celsus : si vous les voyez quelque iour, vous trouverez qu'ils parlent bien plus rudement à leur art, que ie ne fois ; ie ne fois que la ' pincer, ils l'esgorgent. Pline se mocque entre aultres choses, de quoy, quand ils sont au bout de leur chorde, ils ont inventé cette belle desfaicte, de r'envoyer les malades qu'ils ont agitez et tormentez, pour neant, de leurs drogues et regimes, les uns au secours des vœux et miracles, les aultres aux caux chaudes. (Ne

¹ C'est-à-dire, *je ne fais que pincer cet art des medecins* : Montaigne fait presque toujours *art féminin*.—E. J.

vous courroucez pas, madame; il ne parle pas de celles de deçà qui sont sous la protection de votre maison et toutes Gramontoises.) Ils ont une tierce desfaicte, pour nous chasser d'auprez d'eulx, et se descharger des reproches que nous leur pouvons faire du peu d'amendement à nos maulx qu'ils ont eu si long-temps en gouvernement qu'il ne leur reste plus aucune invention à nous amuser, c'est de nous envoyer chercher la bonté de l'air de quelque aultre contree. Madame, en voylà assez : vous me donnez bien congé de reprendre le fil de mon propos, duquel ie m'estois destourné pour vous entretenir. »

Ce feut, ce me semble, Pericles, lequel estant enquis comme il se portoit : « Vous le pouvez, dict il ¹, iuger par là, » en montrant des brevets ² qu'il avoit, attachez au col

¹ PLUTARQUE, *Vie de Périclès*, c. 24.—C.

² Ici *brevêt*, signifie ce que les Latins appeloient *amuletum*, préservatif contre le poison, les enchantements, etc., qu'on attachoit, dit Nicot, *au cou, au*

et au bras. Il vouloit inferer qu'il estoit bien malade, puis qu'il en estoit venu iusques là d'avoir recours à choses si vaines, et de s'estre laissé equipper en cette façon. Je ne dis pas que ie ne puisse estre emporté un iour à cette opinion ridicule, de remettre ma vie et ma santé à la mercy et gouvernement des medecins; ie pourray tumber en cette resverie; ie ne me puis respondre de ma fermeté future: mais lors aussi, si quelqu'un s'enquiert à moy comment ie me porte, ie luy pourray dire, comme Pericles: « Vous le pouvez iuger par là, » montrant ma main chargée de six dragmes d'opiate. Ce sera un bien evident signe d'une maladie violente; i'auray mon iugement merveilleusement desmanché: si l'impatience et la frayeur gagnent cela sur moy, on en pourra conclure une bien aspre fièvre en mon ame.

I'ay prins la peine de plaider cette cause, que i'entends assez mal, pour appuyer un peu et conforter la propension naturelle

poignet, ou autre partie du corps. En se désabusant de la chose, on en a presque perdu le nom.—C.

contre les drogues et pratique de nostre medecine , qui s'est derivee en moy par mes ancestres ; afin que ce ne feust pas seulement une inclination stupide et temeraire , et qu'elle eust un peu plus de forme ; afin, aussi que ceulx qui me veoient si ferme contre les exhortements et menaces qu'on me faict quand mes maladies me pressent, ne pensent pas que ce soit simple opiniastreté ; ou qu'il y ayt quelqu'un si fascheux , qui iuge encores que ce soit quelque aiguillon de gloire : ce seroit un desir bien assené ¹ de vouloir tirer honneur d'une action qui m'est commune avecques mon iardinier et mon muletier ! Certes , ie n'ay point le cœur si enflé ny si venteux , qu'un plaisir solide, charnu et moelleux , comme la santé, ie l'allasse

¹ Montaigne , qui parle ironiquement ici , veut dire que *de vouloir se faire honneur d'une action qui lui est commune avec son iardinier et son muletier, ce seroit un desir fort mal placé.*—*Assener*, signifie proprement *porter un coup où l'on a dessein de frapper.* Montaigne l'emploie ici d'une manière fort singulière ; et peut-être est-il le premier qui se soit avisé de dire : *Un desir bien ou mal assené.*—C.

eschanger pour un plaisir imaginaire , spirituel et aeré : la gloire , voire celle des quatre fils Aymon , est trop cher achetee à un homme de mon humeur , si elle luy couste trois bons accez de cholique. La santé , de par Dieu ! Ceulx qui aiment nostre medecine peuvent avoir aussi leurs considerations bonnes , grandes et fortes ; ie ne hais point les fantasies contraires aux miennes : il s'en fault tant que ie m'effarouche de veoir de là discordance de mes iugements à ceulx d'aultruy , et que ie me rende incompatible à la societé des hommes pour estre d'aultre sens et party que le mien , qu'au rebours , comme c'est la plus generale façon que nature aye suyvy , que la varieté , et plus aux esprits qu'aux corps , d'autant qu'ils sont de substance plus souple et susceptible de plus de formes , ie treuve bien plus rare de veoir convenir nos humeurs et nos desseings. Et ne feut iamais au monde deux opinions pareilles , non plus que deux poils , ou deux grains : leur plus universelle qualité , c'est la diversité.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER¹.

DE L'UTILE ET DE L'HONNÊTE.

Sommaire. La perfidie est si odieuse, que les hommes les plus méchants ont souvent refusé de l'employer, même pour leurs intérêts. — Telle est l'imperfection de la nature humaine, que des vices et des passions très-blâmables servent souvent de bases à d'éminentes vertus. La justice est souvent obligée d'avoir recours à la ruse, à la feinte. Montaigne, dans le peu d'affaires politiques dont il a dû se mêler, a toujours cru devoir se montrer véridique et franc. — Quelque

¹ Ce chapitre est très-beau et mérite d'être lu avec beaucoup d'attention. Il est d'ailleurs assez difficile à entendre. Montaigne y parle de sa conduite avec les deux partis, durant les guerres civiles. — N. — Dans les circonstances où nous nous trouvons, il doit acquérir un nouveau degré d'intérêt.

danger qu'il y ait à prendre un parti dans les troubles civils, il n'est ni beau ni honnête de rester neutre. Mais le plus souvent ce n'est pas leur conscience, leur conviction, qui excite les hommes à se ranger de tel ou tel côté, c'est leur intérêt. Il en est qui trahissent les deux partis, en feignant tour à tour d'embrasser leur cause. Rien n'empêche de se conduire avec modération et justice envers l'un, comme envers l'autre. C'est ainsi qu'agissoit Montaigne. Il disoit à tous sincèrement ce qu'il pensoit, ne cherchoit point à surprendre leurs secrets, etc. Il s'est toujours senti peu d'aptitude aux affaires publiques; aussi s'en est-il *dépris* de bonne heure. — Il y a une justice naturelle, universelle, bien plus parfaite que la justice spéciale, c'est-à-dire que la justice qui est en usage dans chaque nation : celle-ci semble autoriser plusieurs actions vicieuses, lorsque le résultat en doit être utile : la trahison, par exemple, est utile en quelques cas; elle n'en est pas plus honnête. Aussi un traître est-il le plus souvent méprisé, et quelquefois puni même par ceux qu'il a servis. Si la trahison peut être excusable, c'est lorsqu'on l'oppose à une autre trahison. Quelquefois les princes sont obligés de violer leur parole, la foi promise : mais ces circonstances se présentent rarement; et, pour les absoudre, il faut qu'ils aient

agi par un motif d'utilité générale, bien reconnu, incontestable; jamais pour leur intérêt particulier.—Il est un seul cas où l'on peut manquer à sa parole, c'est quand on a promis quelque chose d'inique et de criminel. Il est aussi des actions qu'un homme de bien ne peut pas se permettre, même pour le service de son roi, même pour le bien de son pays.

Exemples : Tibère.—Montaigne; Hippérides et les Athéniens.—Gélon, tyran de Syracuse; Morvilliers, évêque d'Orléans.—Philippides et Lysimaque.—L'indien Dandamys; Rhescuporis et Cotys; Pomponius Flaccus; les rois d'Égypte; Fabricius et le médecin de Pyrrhus; Jaropelc, duc de Russie; Antigone et les soldats d'Eumènes; l'esclave de Sulpicius; Clovis; Mahomet II; la fille de Séjan.—Timoléon et le sénat de Corinthe; le sénat romain; Épaminondas; César; Marius; un soldat de Pompée.

PERSONNE n'est exempt de dire des fadaïses; le malheur est de les dire curieusement :

Næ iste magno conatu magnas nugas dixerit ¹.

¹ Cet homme va me dire, avec grande emphase; de grandes balivernes. TERENCE. *Heaut.* act. 3, sc. 5. v. 8.

Cela ne me touche pas. : les miennes m'eschappent aussi nonchalamment qu'elles le valent ; d'où bien leur prend : ie les quitterois soubdain , à peu de coust qu'il y eust ; et ne les achette ny les vends que ce qu'elles poisent : ie parle au papier , comme ie parle au premier que ie rencontre. Qu'il soit vray , voicy de quoy.

A qui ne doibt estre la perfidie detestable , puisque Tibere la refusa à si grand interest ? On lui manda d'Allemaigne que , s'il le trouvoit bon , on le desferoit d'Arminius ¹ par poison : c'estoit le plus puissant ennemy que les Romains eussent , qui les avoit si vilainement traictez soubz Varus , et qui seul empeschoit l'accroissement de sa domination en ces contrees là. Il feit response , « que le peuple romain avoit accoustumé de se venger de ses ennemis par voye ouverte , les armes en main ; non par fraude et en cachette ² : » il quitta l'utile pour l'hon-

¹ Ou plutôt *Arminius*, comme on le voit par TACIT. *Annal.* l. 2; c. 88.

² *Non fraude, neque occultis, sed palàm et armavii.*

nesté. C'estoit, me direz vous, un affronteur : Je le crois ; ce n'est pas grand miracle à gents de sa profession : mais la confession de la vertu ne porte pas moins en la bouche de celuy qui la hayt ; d'autant que la verité la luy arrache par force , et que s'il ne la veult recevoir en soy , au moins il s'en couvre pour s'en parer.

Nostre bastiment, et public et privé, est plein d'imperfection : mais il n'y a rien d'inutile en nature, non pas l'inutilité mesme ; rien ne s'est ingeré en cet univers, qui n'y tienne place opportune. Nostre estre est cimenté de qualitez maladives : l'ambition, la ialousie, l'envie, la vengeance, la superstition, le desespoir, logent en nous, d'une si naturelle possession, que l'image s'en recognoist aussi aux bestes ; voire et la cruauté, vice si desnaturé, car, au milieu de la compassion, nous sentons au dedans ie ne sçais quelle aigre douce poincte de volupté maligne à veoir souffrir aultruy, et les enfants la sentent :

tum, populum romanum hostes suos ulcisci. TACIT.
Annal. l. 2, c. 88.—N.

Suave mari magno , turbantibus æquora ventis ,
E terrâ magnum alterius spectare laborem ¹.

Desquelles qualitez qui osteroit les semences en l'homme destruiroit les fondamentales conditions de nostre vie. De mesme , en toute police , il y a des offices necessaires , non seulement abiects , mais encores vicieux : les vices y treuvent leur reng , et s'emploient à la cousture de nostre liaison , comme les venins à la conservation de nostre santé. S'ils deviennent excusables , d'autant qu'ils nous font besoing , et que la necessité commune efface leur vraye qualité , il fault laisser iouer cette partie aux citoyens plus vigoureux et moins craintifs , qui sacrifient leur honneur et leur conscience ; comme ces aultres anciens sacrifierent leur vie pour le salut de leur pays ; nous aultres , plus foibles , prenons des rooles et plus aysez et moins hazardeux. Le bien public requiert qu'on tra-

¹ Lorsque les vents bouleversent les mers , il est doux de contempler du rivage le péril des malheureux battus par la tempête. LUCRET. l. 2, v. 1.

hisse, et qu'on mente, et qu'on massacre : resignons cette commission à gents plus obeisants et plus souples.

Certes, j'ay eu souvent despit de veoir des iuges attirer, par fraude et faulses esperances de faveur ou pardon, le criminel à descouvrir son faict, et y employer la piperie et l'impudence. Il serviroit bien à la iustice, et à Platon mesme qui favorise cet usage, de me fournir d'autres moyens plus selon moy : c'est une iustice malicieuse ; et ne l'estime pas moins blecee par soy mesme, que par aultruy. Je respondis, n'y a pas long temps, qu'à peine trahirois ie le prince pour un particulier ; qui serois tresmarry de trahir aulcun particulier pour le prince : et ne hais pas seulement à piper, mais ie hais aussi qu'on se pipe en moy ; ie n'y veulx pas seulement fournir de matiere et d'occasion.

En ce peu que j'ay eu à negocier entre nos princes, en ces divisions et subdivisions qui nous deschirent aujourd'huy, j'ay curieusement evité qu'ils se mesprinsent en moy, et s'enferrassent en mon masque. Les

gents du mestier se tiennent les plus couverts, et se presentent et contrefont les plus moyens et les plus voysins qu'ils peuvent : moy, ie m'offre par mes opinions les plus vifves, et par la forme plus mienne ; tendre negociateur, et novice, qui aime mieulx faillir à l'affaire, qu'à moy. C'a esté pourtant, iusques à cette heure, avecques tel heur (car certes fortune y a la principale part), que peu ont passé de main à aultre avecques moins de souspeçon, plus de faveur et de privauté. I'ay une façon ouverte, aysee à s'insinuer, et à se donner credit aux premieres accointances. La naïfveté et la verité pure, en quelque siecle que ce soit, treuvent encores leur opportunité et leur mise. Et puis de ceux là est la liberté peu suspecte et peu odieuse, qui besongnent sans aucun leur interest ¹, et qui peuvent veritablement employer la response de Hipperides aux Atheniens se plaignants de l'aspreté de son parler : « Messieurs ², ne considerez pas

¹ *Sans aucun intérêt de leur part.*—E. J.

² PLUTARQUE, *de la différence du flatteur d'avec l'ami*, c. 24.—C.

si ie suis libre ; mais si ie le suis sans rien prendre , et sans amender par là mes affaires. » Ma liberté m'a aussi ayseement deschargé du souspeçon de feinctise , par sa vigueur , n'espargnant rien à dire , pour poissant et cuisant qu'il feust , ie n'eusse peu dire pis , absent , et en ce qu'elle a une montre apparente de simplesse et de nonchalance. Je ne pretends aultre fruict , en agissant , que d'agir ; et n'y attache longues suites et propositions : chasque action faict particulièrement son ieu ; porte s'il peult ¹.

Au demourant , ie ne suis pressé de passion , ou hayneuse , ou amoureuse , envers les grands ; ny n'ay ma volonté garrotee d'offense ou d'obligation particuliere. Je regarde nos roys d'une affection simplement legitime et civile , ny esmeue ny desmeue par interest privé , de quoy ie me sçais bon gré ; la cause generale et iuste ne m'attache non plus , que modereement et sans fiebvre ; ie ne suis pas subiect à ces hypotheques et engagements penetrants et intimes. La cholere et la hayne

¹ *Le coup porte, s'il peut.*

sont audelà du debvoir de la iustice; et sont passions servant seulement à ceulx qui ne tiennent pas assez à leur debvoir par la raison simple : *Utatur motu animi, qui uti ratione non potest*¹. Toutes intentions legitimes et equitables sont d'elles mesmes equables et temperees ; sinon, elles s'alterent en seditieuses et illegitimes : c'est ce qui me faict marcher par tout la teste haulte, le visage et le cœur ouvert. A la verité, et ne crains point de l'advouer, ie porterois facilement au besoing une chandelle à saint Michel, l'autre à son serpent, suyvant le desseing de la vieille : ie suivray le bon party iusques au feu, mais exclusivement si ie puis : que Montaigne s'engouffre quand et la ruyne publique, si besoing est; mais, s'il n'est pas besoing, ie sauray bon gré à la fortune qu'il se sauve; et autant que mon debvoir me donne de chorde, ie l'emploie à sa conservation. Feut ce pas Atticus², lequel se tenant

¹ Que celui qui ne peut pas prendre la raison pour guide, s'abandonne à la fougue de ses passions. Cic. *Tusc. quæst.* l. 4, c. 25.

² CORNÉLIUS NÉPOS, *Vie d'Atticus*, c. 6. — C.

au iuste party, et au party qui perdit, se sauva, par sa moderation, en cet universel naufrage du monde, parmy tant de mutations et diversitez ? Aux hommes, comme luy, privez, il est plus aysé; et en telle sorte de besongne, ie treuve qu'on peult iustement n'estre pas ambitieux à s'ingerer et convier soy mesme.

De se tenir chancelant et mestis, de tenir son affection immobile et sans inclination, aux troubles de son païs et en une division publique, ie ne le treuve ny beau, ny honneste : *Ea non media, sed nulla via est, velut eventum expectantium quò fortunæ consilia sua applicent*¹. Cela peult estre permis envers les affaires des voisins; et Gelon², tyran de Syracuse, suspendit ainsi son inclination, en la guerre des Barbares contre

¹ Ce n'est pas prendre un chemin mitoyen, c'est n'en prendre aucun; c'est attendre l'événement, afin de passer du côté de la fortune. TITE-LIVE, l. 32, c. 21. — D'un fait particulier, Montaigne a trouvé l'art d'en tirer une maxime générale, en changeant un peu les paroles de l'auteur. — C.

² HÉRODOTE, l. 7.—C.

les Grecs , tenant un' ambassade à Delphes avecques des presents, pour estre en eschauguette ¹ à veoir duquel costé tumberoit la fortune, et prendre l'occasion à poinct, pour le concilier au victorieux : ce seroit une espece de trahison, de le faire aux propres et domestiques affaires, ausquels necessairement il fault prendre party par application de desseing : mais de ne s'embesongner point, à un homme qui n'a ny charge ny commandement exprez qui le presse, ie le treuve plus excusable (et si ne pratique pour moy cette excuse) qu'aux guerres estrangieres, desquelles pourtant, selon nos loix, ne s'empesche qui ne veult : toutesfois ceulx encores qui s'y engagent tout à faict, le peuvent avecques tel ordre et attrempance ², que l'orage devra couler par dessus leur teste, sans offense. N'avions nous pas raison de l'espe-

¹ *En sentinelle.*—*Eschaugnette*, dit Nicot, *se prend tant pour le lieu que pour l'action même de faire sentinelle.* — C.

² *Modération.*—*Attrempé et Modéré*, *temperatus, moderatus*; *atrempance*, *temperantia*. NICOT. — C.

rer ainsi du feu evesque d'Orleans, sieur de Morvilliers? Et i'en cognois, entre ceulx qui y ouvrent valeureusement à cette heure, de mœurs si equables, ou si douces, qu'ils seront pour demeurer debout, quelque iniurieuse mutation et cheute que le ciel nous appreste. Je tiens que c'est aux rois proprement de s'animer contre les rois; et me mocque de ces esprits qui, de gayeté de cœur, se presentent à querelles si disproportionnees: car on ne prend pas querelle particuliere avecques un prince, pour ' marcher contre luy ouvertement et courageusement pour l'honneur et selon le debvoir; s'il n'aime un tel personnage, il faict mieulx, il l'estime: et notamment, la cause des loix, et deffense de l'ancien estat, a tousiours cela, que ceulx mesme qui, pour leur desseing particulier, le troublent, en excusent les deffenseurs, s'ils ne les honorent.

Mais il ne faut pas appeller debvoir, comme nous faisons tous les iours, une aigreur et une intestine aspreté qui naist de

' *Quoiqu'on marche.*—E. J.

l'interest et passion privee; ny courage, une conduite traistresse et malicieuse : ils nomment zele, leur propension vers la malignité et violence; ce n'est pas la cause qui les eschauffe, c'est leur interest; ils attisent la guerre, non parce qu'elle est iuste, mais parce que c'est guerre.

Rien n'empesche qu'on ne se puisse comporter commodement entre des hommes qui se sont ennemis, et loyalement : conduisez vous y d'une, sinon partout eguale affection (car elle peult souffrir differentes mesures), mais au moins temperee, et qui ne vous engage tant à l'un, qu'il puisse tout requerir de vous : et vous contentez aussi d'une moyenne mesure de leur grace; et de couler en eau trouble, sans y vouloir pescher. L'aultre maniere de s'offrir de toute sa force à ceulx là et à ceulx cy tient encores moins de la prudence que de la conscience. Celuy envers qui vous en trahissez un, duquel vous estes pareillement bien venu, sçait il pas que de soy vous en faictes autant à son tour? il vous tient pour un meschant homme; ce pendant il vous oit, et tire de vous, et faict

ses affaires de vostre desloyauté ; car les hommes doubles sont utiles , en ce qu'ils apportent ; mais il se fault garder qu'ils n'emportent que le moins qu'on peult. Je ne dis rien à l'un , que ie ne puisse dire à l'autre , à son heure , l'accent seulement un peu changé ; et ne rapporte que les choses , ou indifférentes , ou cogneues , ou qui servent en commun. Il n'y a point d'utilité pour laquelle ie me permette de leur mentir. Ce qui a esté fié à mon silence , ie le cele religieusement ; mais ie prends à celer le moins que ie puis : c'est une importune garde que celle du secret des princes , à qui n'en a que faire. Je presente volontiers ce marché , Qu'ils me fient peu ; mais qu'ils se fient hardiement de ce que ie leur apporte. I'en ay tousiours plus sceu que ie n'ay voulu. Un parler ouvert ouvre un autre parler , et le tire hors , comme fait le vin et l'amour. Philippides respondit sagement , à mon gré , et au roy Lysimachus , qui luy disoit , « Que veulx tu que ie te communique de mes biens » ?—Ce

¹ PLUTARQUE , *De la Curiosité*, c. 4.—C.

que tu voudras , pourveu que ce ne soit de tes secrets. » Je veois que chascun se mutine , si on luy cache le fonds des affaires ausquels on l'employe , et si on luy en a desrobbé quelque arriere sens : pour moy, ie suis content qu'on ne m'en die ' non plus qu'on veult que i'en mette en besogne : et ne desire pas que ma science outrepasse et contraigne ma parole. Si ie doibs servir d'instrument de tromperie , que ce soit au moins saufve ma conscience ; ie ne veulx estre tenu serviteur ny si affectionné , ny si loyal , qu'on me treuve bon à trahir personne : qui est infidele à soy mesme , l'est excusablement à son maistre. Mais ce sont princes , qui n'acceptent pas les hommes à moitié , et mesprisent les services limitez et conditionnez : Il n'y a remede : ie leur dis franchement mes bornes ; car esclave, ie ne le doibs estre que de la raison, encores ne puis ie bien en venir à bout. Et eulx aussi ont tort d'exiger d'un homme libre telle subiection à leur service et telle obligation ,

¹ *Qu'on ne m'en dise rien de plus que ce qu'on veut, etc. — E. J.*

que de celuy qu'ils ont faict et acheté, ou duquel la fortune tient particulièrement et expressement à la leur. Les loix m'ont osté de grand' peine, elles m'ont choisi party, et donné un maistre : toute aultre supériorité et obligation doibt estre relative à celle là, et retrenchee. Si n'est ce pas à dire, quand mon affection me porteroit aultrement, qu'incontinent i'y portasse la main; la volonté et les desirs se font loy eulx mesmes; les actions ont à la recevoir de l'ordonnance publicque. Tout ce mien proceder est un peu bien dissonant à nos formes; ce ne seroit pas pour produire grands effects, ny pour y durer : l'innocence mesme ne scauroit, à cette heure, ny negocier entre nous sans dissimulation, ny marchander sans menterie; aussi ne sont aucunement de mon gibier les occupations publicques : ce que ma profession en requiert, ie l'y fournis en la forme que ie puis la plus privée. Enfant, on m'y plongeà jusques aux oreilles, et il succedoit : si m'en desprins ie de belle heure. J'ay souvent depuis evité de m'en mesler, rarement accepté, iamais requis; tenant le

dos tourné à l'ambition, mais, sinon comme les tireurs d'aviron qui s'avancent ainsin à reculons, tellement toutesfois que de ne m'y estre point embarqué, i'en suis moins obligé à ma resolution qu'à ma bonne fortune : car il y a des voyes, moins ennemies de mon goust, et plus conformes à ma portée, par lesquelles, si elle m'eust appellé aultres fois au service public et à mon advancement vers le credit du monde, ie sçais que i'eusse passé par dessus la raison de mes discours pour la suyvre. Ceulx qui disent communement, contre ma profession, que, ce que i'appelle franchise, simpleesse et naïveté en mes mœurs, c'est art et finesse, et plustost prudence que bonté ; industrie, que nature ; bon sens, que bonheur ; me font plus d'honneur qu'ils ne m'en ostent : mais, certes, ils font ma finesse trop fine, et qui m'aura suyvi et espié de prez, ie luy donray gagné, s'il ne confesse qu'il n'y a point de regle en leur eschole qui sceust rapporter ce naturel mouvement, et maintenir une apparence de liberté et de licence, si pareille et inflexible, parmy des routes si

tortues et diverses , et que toute leur attention et engin ne les y sçauroit conduire. La voye de la verité est une et simple; celle du proufit particulier et de la commodité des affaires, qu'on a en charge, double, ineguale et fortuite. I'ay veu souvent en usage ces libertez contrefaictes et artificielles, mais le plus souvent, sans succez : elles sentent volontiers leur asne d'Esope, lequel par emulation du chien veint à se iecter tout gayement, à deux pieds, sur les espauls de son maistre; mais comme le chien recevoit force caresses de pareille feste, le pauvre asne en receut deux fois autant de bastonnade : *id maximè quemque decet, quod est cuiusque suum maximè*¹. Ie ne veulx pas priver la tromperie de son reng; ce seroit mal entendre le monde : ie sçais qu'elle a servy souvent proufitablement, et qu'elle maintient et nourrit la plus part des vacations des hommes. Il y a des vices legitimes; comme plusieurs actions, ou bonnes ou excusables, illegitimes.

¹ Ce qui est le plus naturel à chacun, c'est ce qui lui sied le mieux. Cic. de *Offic.* l. 1, c. 31.

La iustice en soy, naturelle et universelle, est aultrement reglee, et plus noblement, que n'est cette aultre iustice speciale, nationale, contraincte au besoing de nos polices : *Veri iuris germanæque iustitiæ solidam et expressam effigiem nullam tenemus ; umbrâ et imaginibus utimur*¹ ; si que le sage Dandamys², oyant reciter les vies de Socrates, Pythagoras, Diogenes, les iugea grands personnages en toute aultre chose ; mais trop asservis à la reverence des loix, pour lesquelles auctoriser, et seconder, la vraye vertu a beaucoup à se desmettre de sa vigueur originelle ; et non seulement par leur permission plusieurs actions vicieuses ont lieu, mais encôres à leur suasion : *ex senatusconsultis plebisquescitis scelera exercentur*³. Je suis le langage commun, qui faict

¹ Nous n'avons point de modèle solide et positif d'un véritable droit et d'une justice parfaite ; nous n'en avons qu'une ombre, qu'une image. *Cic. de Offic.* l. 3, c. 17.

² C'étoit un sage indien, qui vivoit du temps d'Alexandre. Voyez *PLUTARQUE, Vie d'Alexandre*, c. 20 ; et *STRABON*, l. 15, qui l'appelle *Mandanis*.—C.

³ Il est des crimes autorisés par les arrêts du sé-
VII. 16

différence entre les choses utiles et les honnestes ; en sorte que , d'aucunes actions naturelles , non seulement utiles , mais nécessaires , il les nomme deshonestes et sales.

Mais continuons nostre exemple de la trahison. Deux pretendants au royaume de Thrace ¹ estoient tumbés en debat de leurs droicts ; l'empereur ² les empescha de venir aux armes ; mais l'un d'eux , sous couleur de conduire un accord amiable par leur entrevue , ayant assigné son compaignon pour le festoyer en sa maison , le fait emprisonner et tuer ³. La iustice requeroit que les Romains eussent raison de ce forfait ; la difficulté en empeschoit les voyes ordinaires : ce qu'ils ne peurent legitimement sans guerre et sans hasard , ils entreprendrent de le faire par trahison ; ce qu'ils ne peurent

nat et les décrets du peuple. SENECA. epist. 95. — C.

¹ *Rhescuporis* et *Cotys* : le premier , frère de *Rhemetalces*, dernier roi des Thraces ; et le second , son fils. TACITE. *Annal.* l. 2, c. 65.—C.

² *Tibère*.—C.

³ TACITE , *Annal.* l. 2, c. 65.—C.

honnestement, ils le feirent utilement : à quoy se trouva propre un Pomponius Flaccus ¹. Cettuy cy, sous feinctes paroles et assurances, ayant attiré cet homme dans ses rets, au lieu de l'honneur et faveur qu'il luy promettoit, l'envoya pieds et poings liez à Rome. Un traistre y trahit l'aultre ; contre l'usage commun, car ils sont pleins de desfiance, et est malaysé de les surprendre par leur art : tesmoing la poisante experience que nous venons d'en sentir.

Sera Pomponius Flaccus qui voudra, et en est assez qui le voudront ; quant à moy, et ma parole et ma foy sont, comme le demourant, pieces de ce commun corps ; leur meilleur effect, c'est le service public ; ie tiens cela pour presupposé. Mais, comme si on me commandoit que ie prinsse la charge du palais et des plaids, ie respondrois, « Je n'y entends rien ; » ou la charge de conducteur de pionniers, ie dirois : « Je suis appelé à un roolle plus digne : » de mesme, qui me voudroit employer à mentir, à tra-

¹ TACITE, *Annal.* l. 2, c. 67.

hir, et à me pariurer, pour quelque service notable, non que d'assassiner ou empoisonner; ie dirois, « Si i'ay volé ou desrobbé quelqu'un, envoyez moy plustost en gallere. » Car il est loisible à un homme d'honneur de parler ainsi que feirent les Lacedemoniens, ayants esté desfaicts par Antipater, sur le point de leurs accords: « Vous ¹ nous pouvez commander des charges poisantes et dommageables, autant qu'il vous plaira; mais de honteuses et deshonestes, vous perdrez vostre temps de nous en commander. » Chascun doibt avoir iuré à soy mesme ce que les roys d'Ægypte faisoient solennellement iurer à leurs iuges, « qu'ils ne se desvoyeroient ² de leur conscience, pour quelque commandement qu'eulx mesmes leur en feissent. » A telles commissions, il y a note evidente d'ignominie et de condamnation: et qui vous la donne, vous accuse; et vous la donne,

¹ PLUTARQUE, *Différence entre le flatteur et l'ami.*
c. 21.—C.

² PLUTARQUE, *Dits notables des Rois, vers le commencement.* —C.

si vous l'entendez bien, en charge et en peine. Autant que les affaires publiques s'amendent de vostre exploit, autant s'en empirent les vostres ; vous y faictes d'autant pis, que mieulx vous y faictes : et ne sera pas nouveau, ny à l'aventure sans quelque air de iustice, que celuy mesme vous ruyne, qui vous aura mis en besongne.

Si la trahison peult estre en quelque cas excusable ; lors seulement elle l'est, qu'elle s'emploie à chastier et trahir la trahison. Il se treuve assez de perfidies, non seulement refusees, mais punies par ceulx en faveur desquels elles avoient esté entreprinses. Qui ne sçait la sentence de Fabricius à l'encontre du medecin de Pyrrhus ' ?

Mais cecy encores se treuve, que tel l'a commandee, qui par aprez l'a vengée rigoureusement sur celuy qu'il y avoit employé ; refusant un credit et pouvoir si effrené, et

' *Quem Fabricius vinctum reduci jussit ad dominum, Pyrrhoque dici quæ contrà caput ejus medicus spondisset. Vid. EUTROP., l. 2, c. 14. C'est là la sentence de Fabricius, dont parle Montaigne.—N.*

desadvouant un servage et une obeïssance si abandonnee et si lasche. Iaropelc , duc de Russie ¹, practiqua un gentilhomme de Hongrie pour trahir le roy de Poloigne Boleslaus , en le faisant mourir , ou donnant aux Russiens moyen de luy faire quelque notable dommage. Cettuy cy s'y porta en galant homme ²; s'addonna , plus que devant , au service de ce roy , obtint d'estre de son conseil et de ses plus feaulx. Avecques ces avantages , et choisissant à point l'opportunité de l'absence de son maistre , il trahit aux Russiens Visilicie ³, grande et riche cité , qui feut entierement saccagee et arse ⁴ par eulx , avec occision totale , non seulement des habitants d'icelle de tout sexe et aage , mais de grand nombre de noblesse

¹ Voyez MARTIN CROMER, *de Rebus Polon.* l. 5, p. 131, 132, *edit. Basil.* 1555.—C.

² *En habile homme.*—*Galant homme, scitus homo, homme adroit, habile.* NICOT. Il se prend ici dans le même sens.—C.

³ *Vislicza*, ville de la Haute-Pologne, dans le palatinat de Sandomir, appelé en latin *Vislicia*.—E. J.

⁴ *Brûlée.*—E. J.

de là autour qu'il y avoit assemblé à ces fins. Iaropelc , assouvy de sa vengeance et de son courroux , qui pourtant n'estoit pas sans tiltre (car Boleslaus l'avoit fort offensé , et en pareille conduite) ; et saoul du fruict de cette trahison , venant à en considerer la laideur nue et seule , et la regarder d'une veue saine et non plus troublee par sa passion , la print à un tel remords et contre-cœur , qu'il en fait crever les yeulx et couper la langue et les parties honteuses , à son executeur.

Antigonus ¹ persuada les soldats Argyraspides de luy trahir Eumenes, leur capitaine general , son adversaire : mais, l'eust il faict tuer aprez qu'ils le luy eurent livré , il desira luy mesme estre commissaire de la justice divine , pour le chastiment d'un forfait si detestable ; et les consigna entre les mains du gouverneur de la province , luy donnant tresexpress commandement de les perdre et mettre à malefin , en quelque maniere que ce feust ; tellement que , de ce grand nombre

¹ PLUTARQUE, *Vie d'Eumènes*, c. 9, à la fin.—C.

qu'ils estoient, aucun ne veid oncques puis l'air de Macedoine : mieulx il en avoit esté servi, d'autant le iugea il avoir esté plus meschamment et punissablement.

L'esclave ¹ qui trahit la cachette de P. Sulpicius, son maistre, feut mis en liberté, suyvant la promesse de la proscription de Sylla ; mais, suyvant la promesse de la raison publicque, tout libre, il feut precipité du roc Tarpeïen.

Et nostre roy Clovis, au lieu des armes d'or qu'il leur avoit promis, fait pendre les trois serviteurs de Cannacre, aprez qu'ils luy eurent trahy leur maistre, à quoy il les avoit pratiquez. Ils les font pendre avecques la bourse de leur payement au col : ayant satisfait à leur seconde foy et speciale, ils satisfont à la generale et premiere.

Mahumet second, se voulant desfaire de son frere, pour la ialousie de la domination, suyvant le style de leur race, y employa l'un de ses officiers, qui le suffoqua, l'engorgeant

¹ VALÈRE-MAXIME, l. 6, c. 5, *in Romanis*, § 7 ;
— C.

de quantité d'eau prinse trop à coup : cela fait, il livra, pour l'expiation de ce meurtre, le meurtrier entre les mains de la mere du trespasé, car ils n'estoient freres que de pere : elle, en sa presence, ouvrit à ce meurtrier l'estomach; et, tout chauldement, de ses mains fouillant et arrachant son cœur, le iecta à manger aux chiens. Et à ceulx mesmes qui ne valent rien, il est si doux, ayant tiré l'usage d'une action vicieuse, y pouvoir hormais¹ couldre en toute seureté quelque traict de bonté et de iustice, comme par compensation et correction consciencieuse; ioinct qu'ils regardent les ministres de tels horribles malefices comme gents qui les leur reprochent, et cherchent, par leur mort, d'estouffer la cognoissance et tesmoignage de telles menees.

Or, si par fortune on vous en recompense, pour ne frustrer la nécessité publique de cet extreme et desesperé remede, celuy qui le fait ne laisse pas de vous tenir, s'il ne l'est luy mesme, pour un homme maudit et

¹ *Désormais, dorénavant, dans la suite.*—E. J.

exsecrable, et vous tient plus traistre que ne faict celuy contre qui vous l'estes; car il touche la malignité de vostre courage, par vos mains, sans desadveu, sans obiect: mais il vous employe, tout ainsi qu'on faict les hommes perdus aux executions de la haulte iustice, charge autant utile, comme elle est peu honneste. Oultre la vilité de telles commissions, il y a de la prostitution de conscience. La fille à Seianus¹, ne pouvant estre punie à mort, en certaine forme de iugement à Rome, d'autant qu'elle estoit vierge², feut, pour donner passage aux loix, forcee par le bourreau, avant qu'il l'estranglast: non sa main seulement, mais son ame est esclave à la commodité publique.

Quand le premier Amurath, pour aigrir la punition contre ses subiects qui avoient donné support à la parricide rebellion de son fils contre luy, ordonna que leurs plus proches

¹ *La fille de Séjan.*—E. J.

² *Quia triumvirali supplicio affici virginem inauditum habebatur, à carnifice, laqueum juxta, compressam.* TACIT. *Annal.* l. 5, c. 9.—C.

parents presteroyent la main à cette execution; ie treuve treshonneste à aulcuns d'iceulx d'avoir choisi plustot d'estre injustement tenus coupables du parricide d'un aultre, que de servir la justice de leur propre parricide : et où, en quelques bicoques forcees de mon temps, i'ay veu des coquins, pour garantir leur vie, accepter de pendre leurs amis et consorts, ie les ay tenus de pire condition que les pendus. On dict¹ que Witolde, prince des Lithuaniens, introduisit en cette nation, que le criminel condamné à mort eust luy mesme de sa main à se desfaire; trouvant estrange qu'un tiers, innocent de la faulte, feust employé et chargé d'un homicide.

Le prince, quand une urgente circonstance, et quelque impetueux et inopiné accident du besoing de son estat, lui faict gauchir sa parole et sa foy, ou aultrement le iecte hors de son debvoir ordinaire, doit attribuer cette necessité à un coup de la verge divine : vice n'est ce pas, car il a

¹ CROMER, *de Rebus Polon.* l. 16, p. 384.—C.

quittésa raison à une plus universelle et puissante raison ; mais, certes, c'est malheur : de maniere qu'à quelqu'un qui me demandoit, « Quel remede ? — Nul remede, feis ie, s'il feut veritablement gehenné ¹ entre ces deux extremes ; *sed videat, ne quærat latebra periurio* ² : il le falloit faire ; mais s'il le fait sans regret, s'il ne luy greva ³ de le faire, c'est signe que sa conscience est un mauvais termes. » Quand il s'en trouveroit quelqu'un de si tendre conscience, à qui nul guarison ne semblast digne d'un si poisant remede, ie ne l'en estimerois pas moins : il ne se sçauroit perdre plus excusablement et decemment. Nous ne pouvons pas tout : ainsi comme ainsi nous fault il souvent, comme à la derniere ancre, remettre la protection de nostre vaisseau à la pure conduite du ciel. A quelle plus iuste nécessité se reserve

¹ *Tourmenté, pressé, serré.*—E. J.

² Mais qu'il prenne garde de ne pas chercher un prétexte pour couvrir son infidélité. *Cic. de Offic. l. 3, c. 29.*

³ *Si cela ne fut pas pour lui une chose fâcheuse, désagréable, incommode, pénible, etc., etc.*—E. J.

il ? que luy est il moins possible à faire , que ce qu'il ne peult faire qu'aux despens de sa foy et de son honneur, choses qui, à l'adventure, luy doivent estre plus cheres que son propre salut, ouy, et que le salut de son peuple. Quand, les bras croisez, il appellera Dieu simplement à son ayde, n'aura il pas à esperer que la divine bonté n'est point pour refuser la faveur de sa main extraordinaire à une main pure et iuste ? Ce sont dangereux exemples, rares et maladifves exceptions à nos regles naturelles : il y fault ceder, mais avecques grande moderation et circonspection : aulcune utilité privee n'est digne pour laquelle nous facions cet effort à nostre conscience, la publique, bien, lors qu'elle est tresapparente et tresimportante.

Timolcon se garantit à propos de l'estrangeté de son exploict, par les larmes qu'il rendit, se souvenant que c'estoit d'une main fraternelle qu'il avoit tué le tyran ; et cela pincea iustement sa conscience, qu'il eust esté nécessité d'acheter l'utilité publique à tel prix de l'honesteté de ses mœurs. Le senat mesme, delivré de servitude par son

moyen, n'osa rondement decider d'un si hault faict, et deschiré en deux si poisants et contraires visages ; mais les Syracusains ayant tout à poinct, à l'heure mesme, envoyé requérir les Corinthiens de leur protection, et d'un chef digne de restablir leur ville en sa premiere dignité, et nettoyer la Sicile de plusieurs tyranneaux qui l'oppressoient, il y deputa Timoleon, avecques cette nouvelle desfaicte et declaration ¹ : « Que, selon ce qu'il se porteroit bien ou mal en sa charge, leur arrest prendroit party, à la faveur du liberateur de son païs, ou à la desfaveur du meurtrier de son frere. » Cette fantastique conclusion a quelque excuse, sur le dangier de l'exemple et importance d'un faict si divers ² ; et feirent bien d'en descharger leur iugement, ou de l'appuyer ailleurs et en des considerations tierces. Or, les deportements de Timoleon en ce voyage rendirent bientost sa cause plus claire, tant il s'y porta dignement et vertueusement, en toutes façons :

¹ DIODORE DE SICILE, l. 16, c. 19.—C.

² *Si étrange, si singulier.* — C.

et le bonheur qui l'accompagna aux aspres difficultez qu'il eut à vaincre en cette noble entreprise, sembla luy estre envoyé par les dieux conspirants et favorables à sa iustification. La fin de cettuy cy est excusable, si aulcune le pouvoit estre : mais le proufit de l'augmentation du revenu publicque, qui servit de pretexte au senat romain à cette orde¹ conclusion que ie m'en voys reciter, n'est pas assez forte pour mettre à garant une telle iniustice : Certaines citez s'estoient rachetees à prix d'argent, et remises en liberté, avecques l'ordonnance et permission du senat, des mains de L. Sylla² : la chose estant tumbee en nouveau iugement, le senat les condamna à estre taillables comme auparavant, et que l'argent qu'elles avoient employé pour se racheter demeureroit perdu pour elles. Les guerres civiles produisent souvent ces vilains exemples : Que nous pu-

¹ *Ord* et *sale*, termes synonymes. Nicot.—D'*ord*, dont on ne se sert plus aujourd'hui, est venu *ordure*, qui est encore en usage. — C.

² Cic. *de Offic.* l. 3, c. 22.—C.

nissons les privez, de ce qu'ils nous ont creu quand nous estions aultres; et un mesme magistrat faict porter la peine de son changement à qui n'en peult mais; le maistre fouette son disciple de docilité, et la guide ¹ son aveugle : horrible image de iustice.

Il y a des regles en la philosophie et faulses et molles. L'exemple qu'on nous propose, pour faire prevaloire l'utilité privee à la foy donnee, ne receoit pas assez de poids par la circonstance qu'ils y meslent : Des voleurs vous ont prins, ils vous ont remis en liberté, ayant tiré de vous serment du paiement de certaine somme. On a tort de dire qu'un homme de bien sera quitte de sa foy, sans payer, estant hors de leurs mains. Il n'en est rien : ce que la crainte m'a faict une fois vouloir, ie suis tenu de le vouloir encores, sans crainte; et, quand elle n'aura forcé que ma langue sans la volonté, encores suis ie tenu de faire la maille bonne ² de ma parole. Pour moy, quand par fois ell' a incon-

¹ *Le guide.* — E. J.

² *De tenir exactement ma parole.* — E. J.

siderement devancé ma pensee, i'ay faict conscience de la desadvouer pourtant : autrement, de degré en degré, nous viendrons à abolir tout le droict qu'un tiers prend de nos promesses et serments. *Quasi verò forti viro vis possit adhiberi*¹. En cecy seulement a loy l'interest privé de nous excuser de faillir à nostre promesse, si nous avons promis chose meschante et inique de soy; car le droict de la vertu doibt prevaloir le droict de nostre obligation.

I'ai aultrefois logé Epaminondas au premier reng des hommes excellents, et ne m'en desdis pas. Jusques où montoit il la consideration de son particulier debvoir? qui ne tua iamais homme qu'il eust vaincu; qui², pour ce bien inestimable de rendre la liberté à son païs, faisoit conscience de tuer un tyran, ou ses complices, sans les formes de la iustice; et qui iugeoit meschant homme,

¹ Comme si la violence pouvoit quelque chose sur un grand cœur. Cic. *de Offic.* l. 3, c. 30.

² PLUTARQUE, *Esprit familier de Socrate*, c. 4 et 24, et c. 17.—C.

quelque bon citoyen qu'il feust, celuy qui, entre les ennemis et en la bataille, n'espar-
gnoit son amy et son hoste. Voylà une ame
de riche composition : il marioit, aux plus
rudes et violentes actions humaines, la bonté
et l'humanité, voire mesme la plus délicate
qui se treuve en l'eschole de la philosophie.
Ce courage si gros, enflé, et obstiné contre
la douleur, la mort, la pauvreté, estoit ce
nature, ou art, qui l'eust attendry iusques
au point d'une si extreme douceur et de-
bonnairété de complexion? Horrible de fer
et de sang, il va fracassant et rompant une
nation invincible contre tout aultre que con-
tre luy seul; et gauchit, au milieu d'une telle
meslee, au rencontre de son hoste et de son
amy. Vrayement celuy là proprement com-
mandoit bien à la guerre, qui luy faisoit souf-
frir le mors de la benignité, sur le point de
sa plus forte chaleur, ainsin enflammee qu'elle
estoit, et toute escumeuse de fureur et de
meurtres. C'est miracle de pouvoir mesler à
telles actions quelque image de iustice; mais il
n'appartient qu'à la roideur d'Epaminondas
d'y pouvoir mesler la douceur et la facilité des

mœurs les plus molles et la pure innocence : et, où l'un ¹ dict aux Mamertins « que les statuts n'avoient point de mise envers les hommes armez ; » l'aültre ², au tribun du peuple, « que le temps de la iustice, et de la guerre, estoient deux ; » le tiers ³, « que le bruit des armes l'empeschoit d'entendre la voix des loix, » cettuy cy n'estoit pas seulement empesché d'entendre celle de la civilité et pure courtoisie. Avoit il pas emprunté de ses ennemis ⁴ l'usage de sacrifier aux muses, allant à la guerre, pour destremper, par leur douceur et gayeté, cette furie et aspreté martiale ? Ne craignons point, aprez un si grand precepteur, d'estimer qu'il y a quelque chose illicite contre les ennemis mesmes, que l'interest commun ne doibt pas tout requerir de touts, contre l'interest

¹ *Pompée*. Voyez sa *Vie* dans PLUTARQUE, c. 3, — C.

² *César*, dans sa *Vie* par PLUTARQUE, c. 11. — C.

³ *Marius*, dans sa *Vie* par PLUTARQUE, c. 10. — C.

⁴ *Les Lacédémoniens*, cette nation invincible contre tout autre que contre le seul *Epaminondas*. — C.

privé; *manente memoriâ, etiam in dissidio publicorum fœderum, privati iuris* ¹ ;

Et nulla potentia vires
Præstandi, ne quid peccet amicus, habet ² ;

et que toutes choses ne sont pas loïsibles à un homme de bien, pour le service de son roy ny de la cause generale et des loix; *non enim patria præstat omnibus officiis; et ipsi conducit pios habere cives in parentes* ³. C'est une instruction propre au temps : nous n'avons que faire de durcir nos courages par ces lames de fer; c'est assez que nos espaulles le soyent; c'est assez de tremper nos

¹ Le souvenir du droit particulier subsistant même au milieu des dissensions publiques. TIVE-LIVE, l. 25, c. 18.

² Nulle puissance ne peut autoriser l'infraction des droits de l'amitié. OVID. *de Ponto*, l. 1, epist. 7, v. 37.

³ Car la patrie ne l'emporte pas sur tous les devoirs; et il lui importe à elle-même d'avoir des citoyens qui soient pieux envers leurs parents. CIC. *de Offic.* l. 3, c. 23.—La première de ces deux phrases est interrogative dans Cicéron, et la réponse est contraire au sentiment de Montaigne.—C.

plumes en encre, sans les tremper en sang : si c'est grandeur de courage, et l'effect d'une vertu rare et singuliere, de mespriser l'amitié, les obligations privees, sa parole et la parenté, pour le bien commun et obeïssance du magistrat ; c'est assez vrayement, pour nous en excuser, que c'est une grandeur qui ne peut loger en celle du courage d'Epaminondas. I'abomine les enhortements enragez de cette aultre ame desreglee ¹ ;

. . . . Dùm tela micant, non vos pietatis imago
Ulla, nec adversâ conspecti fronte parentes
Commoveant ; vultus gladio turbate verendos ².

Ostons aux meschants naturels, et sangui-
naires et traïstres, ce pretexte de raison ;

¹ De *Jules César*, qui, en guerre ouverte contre sa patrie, dont il veut opprimer la liberté, s'écrie dans *LUCAIN* : *Dùm tela, micant*, etc. — C.

² Tant que le glaive brillera, qu'aucun sentiment de pitié ou de tendresse ne vous touche ; que l'aspect même de vos proches, dans le parti opposé, n'ébranle point vos courages : frappez, défigurez ces faces vénérables. *LUCAN*. l. 7, v. 320.

laissons là cette iustice enorme et hors de soy, et nous tenons aux plus humaines imitations. Combien peult le temps et l'exemple! En une rencontre de la guerre civile contre Cinna, un soldat de Pompeius ayant tué, sans y penser, son frere qui estoit au party contraire, se tua sur le champ soy mesme, de honte et de regret ¹; et quelques annees aprez, en une aultre guerre civile de ce mesme peuple, un soldat, pour avoir tué son frere, demanda recompense à ses capitaines ². On argumente mal l'honneur et la beauté d'une action, par son utilité; et conclud on mal d'estimer que chascun y soit obligé, et qu'elle soit honneste à chascun, si elle est utile :

¹ *Prælio, quo apud Janiculum adversum Cinnam pugnatum est, pompeianus miles fratrem suum, dein cognito facinore, seipsum interfecit. TACIT. hist. 3, c. 51.*

² *Celeberrimos auctores habeo, tantam victoribus adversus fas nefasque irreverentiam fuisse, ut gregarius eques, occisum à se proximâ acie fratrem, professus, præmium à ducibus petierit. TACIT. hist. 3, c. 51.*

Omnia non pariter rerum sunt omnibus apta ¹.

Choisissons la plus nécessaire et plus utile de l'humaine société; ce sera le mariage : si est ce que le conseil des saints treuve le contraire party plus honneste, et en exclud la plus venerable vacation des hommes; comme nous assignons au haras les bestes qui sont de moindre estime ².

¹ Toutes choses ne conviennent pas également à tous. *PROPERT.* eleg. 9, l. 3, v. 7.

² On voit ici, comme en d'autres endroits encore des *Essais*, que du temps de Montaigne c'étoit l'usage de ne composer les haras que des chevaux les plus vicieux, et de ceux dont on ne pouvoit plus tirer de service. Aujourd'hui, nous faisons tout le contraire.

CHAPITRE II¹.

DU REPENTIR.

Sommaire. Avant d'entrer en matière, Montaigne jette un regard sur lui-même. Il expose que, si la peinture qu'il fait de lui ne le représente ni avec les mêmes sentiments, ni avec les mêmes idées, c'est que rien n'est stable dans ce monde ; il change parce que tout change. *Il ne peint pas l'être ; il peint le passage, et non le passage d'un âge à un autre, d'une heure à une autre, mais d'une minute.* Il est possible qu'il se contredise, *mais non la vérité.*—Quoique sa manière de vivre n'ait rien que de simple, que son nom n'ait rien d'illustre, l'étude qu'il fait de lui

¹ Ce chapitre est un des plus beaux des Essais. Il est grave, profond, et partout d'un grand sens. Montaigne ne s'y montre pas, il est vrai, très-orthodoxe ; mais il traite sa matière en philosophe judicieux. On y trouve des réflexions fines, ingénieuses et solides. Il ne perd pas un moment son sujet de vue, et tout prouve qu'il l'avoit bien médité.—N.

n'en doit pas être moins utile. C'est *Michel de Montaigne* qu'il *communique au public*, et non un grammairien, un poète, un jurisconsulte. Jamais auteur n'a traité un sujet qu'il connût mieux. Au reste, Montaigne ne veut point enseigner, mais raconter.—C'est une vérité reconnue que tout vice, véritablement vice, laisse une plaie, un repentir dans l'âme, qui la tourmente sans cesse : la bonne conscience procure, au contraire, une satisfaction durable. Montaigne se félicite de n'avoir, malgré la contagion du siècle, ni offensé publiquement les lois, ni manqué à sa parole, ni causé la ruine, et l'affliction de personne.—Chacun devrait se faire son propre juge : les autres se servent d'une fausse mesure pour nous apprécier. Ils ne nous voient point, ils nous devinent.—La vie extérieure d'un homme ne peut nullement le faire connaître. Il n'est lui-même que dans son intérieur, dans sa vie privée. Aussi, peu d'hommes ont été admirés par leurs domestiques; et nul n'est prophète non seulement en sa maison, mais dans son pays. Montaigne, dans sa Gascogne, vaut beaucoup moins qu'en d'autres contrées. En Guyenne, il achète les imprimeurs; ailleurs ils l'achètent.—On ne peut guère changer les inclinations naturelles, ni les longues habitudes : aussi les nouveaux réformateurs se trompent-ils beaucoup s'ils croient changer les mœurs; ils n'en chan-

gent que l'apparence. — Les hommes, même dans leur repentir, ne s'amendent pas réellement, du moins pour la plupart : on peut chercher en général d'être autre ; mais c'est parce qu'on espère être mieux ; ce n'est pas là du repentir. — Quant à Montaigne, il ne se repentoit point de sa vie passée, quoiqu'il fût tombé dans de grandes erreurs. Dans ses projets avortés, dans ses espérances déçues, il a plutôt accusé la fortune que son jugement : aussi, lorsqu'on lui demande des conseils, il ne les refuse point, quoiqu'il sente bien qu'ils peuvent n'avoir pas les résultats qu'il avoit prévus. Mais pourquoi s'est-on adressé à lui ? Il ne pouvoit refuser le service qu'on lui demandoit. Ce n'est point là pour lui une cause de repentir. — Il ne sauroit appeler non plus repentir le changement que l'âge apporte dans notre manière de voir, et conséquemment dans notre conduite. La sagesse des vieillards n'est que de l'impuissance. Ils raisonnent autrement, mais peut-être moins sensément, que dans la vigueur de l'âge. Il faut donc s'observer, comme il s'observe lui-même, dans la vieillesse, et écarter, autant qu'il est possible, les imperfections qu'elle apporte avec elle.

Exemples : Démade ; Michel de Montaigne. — Bias ; Julius Drusus ; Agésilas ; Alexandre et Socrate ;

Tamerlan; Érasme. — Les réformateurs; un paysan de l'Armagnac. — Phocion. — Antisthènes.

LES aultres forment l'homme : ie le recite; et en represente un particulier, bien mal formé, et lequel, si i'avois à façonner de nouveau, ie ferois vrayement bien aultre qu'il n'est : meshuy¹, c'est faict. Or, les traicts de ma peinture ne se fourvoient point, quoyqu'ils se changent et diversifient : le monde n'est qu'une bransloire perpetuelle, toutes choses y branslent sans cesse, la terre, les rochiers du Caucase, les pyramides d'Ægypte, et du bransle publicque et du leur; la constance mesme n'est aultre chose qu'un bransle plus languissant. Ie ne puis assurer mon obiect; il va trouble et chancelant, d'une yvresse naturelle : ie le prends en ce poinct, comme il est en l'instant que ie m'amuse à luy : ie ne peinds pas l'estre, ie peinds le passage; non un passage d'aage en aultre, ou, comme diet le peuple, de sept en sept ans, mais de iour en iour, de

¹ *Aujourd'hui, c'est fini, terminé, achevé.* — E. J.

minute en minute : il fault accommoder mon histoire à l'heure : ie pourray tantost changer, non de fortune seulement, mais aussi d'intention. C'est un contreroolle de divers et muables accidents, et d'imaginacions irresolues, et, quand il y eschet, contraires; soit que ie sois aultre, moy mesme, soit que ie saisisse les subjects par aultres circonstances et considerations: tant y a que ie me contredis bien à l'aventure, mais la verité, comme disoit Demades¹, ie ne la contredis point. Si mon ame pouvoit prendre pied, ie ne m'essaierois pas, ie meresouldrois² : elle est tousiours en apprentissage et en espreuve. Ie propose une vie basse et sans lustre: c'est tout un; on attache aussi bien toute la philosophie morale à une vie populaire et privee, qu'à une vie de

¹ Montaigne paraphrase ici à sa manière ce que disoit cet ancien orateur, selon PLUTARQUE, dans la *Vie de Démosthènes*, « Qu'il s'estoit bien contredict à soy mesme assez de fois, selon les occurrences des affaires; mais contre le bien de la chose publique, jamais. » — C.

² *Je parlerois définitivement, et d'un ton de maître.* — C.

plus riche estoffe : chasque homme porte la forme entiere de l'humaine condition. Les aucteurs se communiquent au peuple, par quelque marque speciale et estrangiere ; moy le premier, par mon estre universel, comme *Michel de Montaigne*, non comme grammairien, ou poëte, ou iurisconsulte. Si le monde se plaint de quoy ie parle trop de moy ; ie me plains dé quoy il ne pense seulement pas à soy. Mais est ce raison que, si particulier en usage, ie pretende me rendre public en cognoissance ? est il aussi raison, que ie produise au monde, où la façon et l'art ont tant de credit et de commandement, des effets de nature et cruds et simples, et d'une nature encores bien foiblette ? est ce pas faire une muraille sans pierre, ou chose semblable, que de bastir des livres sans science et sans art ? Les fantasies de la musique sont conduictes par art ; les miennes, par sort. Au moins i'ay cecy, selon la discipline, Que iamais homme ne traicta subiect qu'il entendist, ne cogneust mieulx que ie fois celuy que i'ay entrepris ; et qu'en ceulx là ie suis le plus sçavant homme qui

vive : secondement , Que iamais aulcun ne penetra en sa matiere plus avant , ny en esplucha plus distinctement les membres et suites , et n'arriva plus exactement et plus plainement à la fin qu'il s'estoit proposé à sa tasche. Pour la parfaire , ie n'ay besoing d'y apporter que la fidelité : celle là y est la plus sincere et pure qui se treuve. Ie dis vray , non pas tout mon saoul , mais autant que ie l'ose dire : et l'ose un peu plus en vieillissant ; car il semble que la coustume concede à cet aage plus de liberté de bavasser ¹ , et d'indiscretion à parler de soy. Il ne peult advenir icy , ce que ie veois advenir souvent , que l'artisan et sa besongne se contrarient : un homme de si honneste conversation a il faict un si sot escript ? ou , des escripts si sçavants sont ils partis d'un homme de si foible conversation , qui a un

¹ *Bavasser*, babiller, folâtrer, dérivé de *baver*, d'où a été formé aussi le mot de *baverie*, qui signifie, selon Nicot, *vain babil*, vaniloquium; et celui de *bavard*, qui est encore en usage. On trouve *bavasser* dans le Dictionnaire français et anglais de Cotgrave, et dans Nicot.—C.

entretien commun, et ses écrits rares, c'est à dire, que sa capacité est en lieu d'où il l'emprunte, et non en luy? Un personnage sçavant n'est pas sçavant par tout; mais le suffisant est par tout suffisant, et à ignorer mesme: icy nous allons conformément, et tout d'un train, mon livre et moy. Ailleurs, on peut recommander et accuser l'ouvrage, à part de l'ouvrier: icy, non, qui touche l'un, touche l'autre. Celuy qui en jugera sans le cognoistre, se fera plus de tort qu'à moy: celuy qui l'aura cogneu, m'a du tout satisfait. Heureux, outre mon mérite, si j'ay seulement cette part à l'approbation publique, que ie face sentir aux gens d'entendement que j'estois capable de faire mon proufit de la science, si j'en eusse eu; et que ie meritois que la memoire me secourust mieulx. Excusons icy ce que ie dis souvent, que ie me repens rarement, et que ma conscience se contente de soy, non comme de la conscience d'un ange, ou d'un cheval, mais comme de la conscience d'un homme: adioustant tousiours ce refrain, non un refrain de cerimonie, mais de naïfve

et essentielle soumission, « que ie parle enquerant et ignorant, me rapportant de la resolution, purement et simplement, aux creances communes et legitimes. » Je n'enseigne point, ie raconte.

Il n'est vice veritablement vice qui n'offense, et qu'un iugement entier n'accuse; car il a de la laideur et incommodité si apparente, qu'à l'aventure ceulx là ont raison qui disent qu'il est principalement produit par bestise et ignorance : tant est il mal aysé d'imaginer qu'on le cognoisse sans le haïr! la malice hume la pluspart de son propre venin, et s'en empoisonne¹. Le vice laisse, comme un ulcere en la chair, une repentance en l'ame, qui tousiours s'esgratigne et s'ensanglante elle mesme : car la raison efface les aultres tristesses et douleurs, mais elle engendre celle de la repentance, qui est plus griefve, d'autant qu'elle

¹ Pensée prise de SÉNÈQUE, epist. 81, p. 329, edit. varior. : *Quemadmodum Attalus noster dicere solebat : Malitia ipsa maximam partem veneni sui bibit.* — C.

naist au dedans, comme le froid et le chaud des fiebvres est plus poignant que celuy qui vient du dehors. Je tiens pour vices (mais chascun selon sa mesure) non seulement ceulx que la raison et la nature condamnent, mais ceulx aussi que l'opinion des hommes a forgé, voire faulse et erronee, si les loix et l'usage l'auctorise.

Il n'est pareillement bonté qui ne resiouisse une nature bien nee; il y a, certes, ie ne sçais quelle congratulation de bien faire, qui nous resiouit en nous mesmes, et une fierté genereuse qui accompaigne la bonne conscience: une ame courageusement vicieuse, se peult à l'adventure garnir de securité; mais de cette complaisance et satisfaction, elle ne s'en peult fournir. Ce n'est pas un legier plaisir de se sentir preservé de la contagion d'un siecle si gasté; et de dire en soy: « Qui me verroit iusques dans l'ame, encores ne me trouveroit il coupable, ny de l'affliction et ruine de personne, ny de vengeance ou d'envie, ny d'offense publique des loix, ny de nouuelleté et de trouble, ny de faulte à ma parole; et, quoy que la licence du

temps permist et apprinst à chascun, si n'ay ie mis la main ny ez biens, ny en la bourse d'homme françois, et n'ay vescu que sur la mienne, non plus en guerre, qu'en paix; ny ne me suis servi du travail de personne sans loyer. » Ces tesmoignages de la conscience plaisent; et nous est grand benefice, que cette esiouissance¹ naturelle, et le seul payement qui iamais ne nous manque.

De fonder la recompense des actions vertueuses sur l'approbation d'aultruy, c'est prendre un trop incertain et trouble fondement, signament² en un siecle corrompu et ignorant comme cettuy cy; la bonne estime du peuple est iniurieuse: à qui vous fiez vous de veoir ce qui est louable? Dieu me gard d'estre homme de bien selon la description que ie veois faire tous les iours, par honneur, à chascun de soy. *Quæ fuerant vitia, mores sunt*³. Tels de mes amis

¹ *Jouissance, réjouissance, satisfaction.* — E. J.

² *Notamment, particulièrement.* — E. J.

³ Les vices d'autrefois sont devenus les mœurs d'aujourd'hui. *SENEC. epist. 39.*

ont par fois entrepris de me chapitrer et mercurialiser à cœur ouvert, ou de leur propre mouvement, ou semons ¹ par moy comme d'un office qui, à une ame bien faicte, non en utilité seulement, mais en douceur aussi, surpasse tous les offices de l'amitié; ie l'ay tousiours accueilly des bras de la courtoisie et recognoissance les plus ouverts : mais à en parler asture en conscience, i'ay souvent trouvé en leurs reproches et louanges tant de faulse mesure, que ie n'eusse gueres failly de faillir, plustost que de bien faire à leur mode. Nous aultres principalement, qui vivons une vie privee qui n'est en montre qu'à nous, debvons avoir estably un patron au-dedans, auquel toucher ² nos actions; et, selon iceluy, nous caresser tantost, tantost nous chastier. I'ay mes loix et ma cour pour iuger de moy; et m'y adresse plus qu'ailleurs : ie restreinds bien selon aultruy mes actions, mais ie ne

¹ *Averti, invité, sollicité par moi.* — E. J.

² *Par lequel nous puissions juger du prix de nos actions.* — C.

les estends que selon moy. Il n'y a que vous qui sçache si vous estes lasche et cruel, ou loyal et devotieux : les autres ne vous voient point, ils vous devinent par coniectures incertaines; ils voient non tant vostre nature, que vostre art : par ainsi, ne vous tenez pas à leur sentence, tenez vous à la vostre : *Tuo tibi iudicio est utendum..... Virtutis et vitiorum grave ipsius conscientie pondus est : quâ sublatâ, iacent omnia* ¹. Mais ce qu'on dict, que la repentance suyt de prez le peché, ne semble pas regarder le peché qui est en son hault appareil, qui loge en nous comme en son propre domicile : on peut desadvouer et desdire les vices qui nous surprennent, et vers lesquels les passions nous emportent; mais ceulx qui, par longue habitude, sont enracinez et anchrez en une volonté forte et vigoureuse, ne sont pas sub-

¹ Servez-vous de votre propre jugement..... Le témoignage intérieur que se rend le vice ou la vertu est d'un grand poids : ôtez la conscience aux hommes, tout le reste ne leur est rien.—Les premiers mots sont tirés des *Tusculanes de Cicéron*, l. 1, c. 25 ; le reste du traité de *Naturâ Deorum*, l. 3, c. 35. — C.

iects à contradiction. Le repentir n'est qu'une desdite de nostre volonté, et opposition de nos fantasies, qui nous pourmene à tous sens : il faict desadvouer à celuy là sa vertu passee et sa continence ;

Quæ mens est hodie, cur eadem non puero fuit ?
Vel cur his animis incolumes non redeunt genæ ?

C'est une vie exquise, celle qui se maintient en ordre iusques en son privé. Chascun peult avoir part au bastelage, et représenter un honneste personnage en l'eschaffaud² ; mais au dedans et en sa poitrine, où tout nous est loisible, où tout est caché, d'y estre réglé, c'est le poinct. Le voisin degré, c'est de l'estre en sa maison, en ses actions ordinaires, desquelles nous n'avons à rendre raison à personne, où il

¹ Hélas ! que ne pensois-je autrefois comme je pense aujourd'hui ! ou que n'ai-je encore aujourd'hui l'éclat dont brilloit ma jeunesse ! Hor. od. 10, l. 4, v. 7. — Horace nous représente ici Ligurinus qui se repent, dans le retour de l'âge, de n'avoir pas abusé de sa beauté, lorsqu'il pouvoit le faire. — C.

² *En plein théâtre, en public.* — E. J.

n'y a point d'estude, point d'artifice : et pourtant ¹ Bias, peignant un excellent estat de famille : « de laquelle, dict il ², le maistre soit tel au dedans par luy mesme, comme il est au dehors par la crainte de la loy et du dire des hommes : » et feut une digne parole de Julius Drusus ³ aux ouvriers qui luy offroient pour trois mille escus, mettre sa maison en tel point, que ses voisins n'y auroient plus la veue qu'ils y avoient : « Je vous en don-

¹ *Et c'est pour cela, d'après ces principes, que Bias, etc.*

² PLUTARQUE, *Banquet des sept Sages*, c. 14.—C.

³ Ou plutôt, comme dit Paterculus, *De Marcus Livius Drusus*, fameux tribun du peuple, qui mourut l'an 661 de Rome, après avoir allumé, par son ambition, une dangereuse guerre en Italie, dont parle FLORUS, l. 3, c. 17 et 18. Quant à ce que Montaigne dit ici de *Livius Drusus*, il l'a pris d'un traité de Plutarque, intitulé *Instruction pour ceux qui manient affaires d'estat*, c. 4, où ce Drusus est appelé *Julius Drusus, tribun du peuple*, *Ιούλιος Δροῦσος ὁ δημαγωγός*. Si Montaigne eût consulté Paterculus sur cet article, il auroit pu s'apercevoir de cette petite méprise de Plutarque.—C.

neray, dict il ¹, six mille, et faictes que chascun y veoye de toutes parts. » On remarque avecques honneur l'usage d'Agésilas ², de prendre, en voyageant, son logis dans les eglises, à fin que le peuple et les dieux mesmes veissent dans ses actions privees. Tel a esté miraculeux au monde, auquel sa femme et son valet n'ont rien veu seulement de remarquable; peu d'hommes ont esté admirez par leurs domestiques ³; nul n'a esté prophete non seulement en sa maison, mais en son país, dict l'experience des histoires: de mesme aux choses de neant; et en ce bas exemple, se veoid l'image des grands. En mon climat de Gascoigne, on tient pour drolerie de me veoir imprimé: d'autant que la cognoissance qu'on prend de moy s'esloingne de mon giste, i'en vaulx d'autant

¹ C'est Plutarque qui le fait parler ainsi: Paterculus, l. 2, c. 14, le fait parler un peu différemment. — C.

² PLUTARQUE, *Vie d'Agésilas*, c. 5. — C.

³ Il faut être bien héros, disoit le maréchal de Catinat, pour l'être aux yeux de son valet de chambre. — C.

mieux ; i'achete les imprimeurs en Guienne ; ailleurs ils m'achetent. Sur cet accident , se fondent ceulx qui se cachent vivants et presents , pour se mettre en credit trespassez et absents. I'aime mieux en avoir moins ; et ne me iecte au monde que pour la part que i'en tire : au partir de là , ie l'en quitte. Le peuple reconvoye celui là , d'un acte publicque , avecques estonnement , iusqu'à sa porte : il laisse avecques sa robe ce roolle ; il en retumbe d'autant plus bas , qu'il s'estoit plus hault monté ; au dedans , chez luy , tout est tumultuaire et vil. Quand le reglement s'y trouveroit , il fault un iugement vif et bien trié pour l'apperevoir en ces actions basses et privees : ioinct que l'ordre est une vertu morne et sombre. Gagner une bresche , conduire une ambassade , regir un peuple , ce sont actions esclatantes : tanser , rire , vendre , payer , aimer , haïr et converser avecques les siens , et avecques soy mesme , doucement et iustement , ne relascher point , ne se desmentir point ; c'est chose plus rare , plus difficile , et moins remarquable. Les vies retirecs soustiennent par

là, quoy qu'on die, des debvoirs autant ou plus aspres et tendus, que ne font les autres vies; et les privez, dict Aristoste, servent la vertu plus difficilement et haultement, que ne font ceulx qui sont en magistrat: nous nous preparons aux occasions eminentes, plus par gloire que par conscience. La plus courte façon d'arriver à la gloire, ce seroit faire pour la conscience ce que nous faisons pour la gloire: et la vertu d'Alexandre me semble représenter assez moins de vigueur en son theastre, que ne faict celle de Socrates en cette exercitation basse et obscure. Je conceois ayseement Socrates en la place d'Alexandre: Alexandre en celle de Socrates, ie ne puis. Qui demandera à ce-luy là, ce qu'il sçait faire, il respondra, « Subiuguer le monde: » qui le demandera à cettuy cy, il dira, « Mener l'humaine vie conformement à sa naturelle condition: » science bien plus generale, plus poisante et plus legitime.

¹ Montaigne ajoutoit ici, *faire au monde ce pour quoi il est au monde*; mais il a rayé depuis cette phrase.—N.

Le prix de l'ame ne consiste pas à aller hault, mais ordonneement; sa grandeur ne s'exerce pas en la grandeur, c'est en la mediocrité. Ainsi que ceulx qui nous iugent et touchent au dedans, ne font pas grand' recepte de la lueur de nos actions publiques, et veoient que ce ne sont que filets et poinctes d'eau fine reiaillies d'un fond au demourant limonneux et poissant : en pareil cas, ceulx qui nous iugent par cette brave apparence du dehors, concluent de mesme de nostre constitution interne : et ne peuvent accoupler des facultez populaires et pareilles aux leurs, à ces aultres facultez qui les estonnent, si loing de leur visee. Ainsi donnons nous aux daimons des formes sauvages; et qui non à Tamburlan des sourcils eslevez, des nazeaux ouverts, un visage affreux, et une taille desmesuree, comme est la taille de l'imagination qu'il en a conceue par le bruict de son nom? Qui m'eust faict veoir Erasme aultresfois, il eust esté mal aysé que ie n'eusse prins pour adages et apophtegmes, tout ce qu'il eust dict à son valet et à son hostesse. Nous imaginons bien plus sortable-

ment un artisan sur sa garderobbe ou sur sa femme, qu'un grand president, venerable par son maintien et sa suffisance : il nous semble que de ces hauls thrones ils ne s'abaissent pas iusques à vivre. Comme les ames vicieuses sont incitees souvent à bien faire par quelque impulsion estrangiere ; aussi sont les vertueuses, à faire mal : il les fault doncques iuger par leur estat rassis, quand elles sont chez elles, si quelquesfois elles y sont ; ou au moins quand elles sont plus voisines du repos, et en leur naïfve assiette.

Les inclinations naturelles s'aydent et fortifient par institution ; mais elles ne se changent ou surmontent gueres : mille natures, de mon temps, ont eschappé vers la vertu, ou vers le vice, au travers d'une discipline contraire ;

Sic ubi desuetæ sylvis in carcere clausæ
 Mansuevère feræ, et vultus posuère minaces,
 Atque hominem didicère pati, si torrida parvus
 Venit in ora cruor, redeunt rabiesque furorque,
 Admonitæque tument gustato sanguine fauces ;
 Fervet, et à trepido vix abstinet ira magistro¹ :

¹ Ainsi, quand les bêtes féroces, dans la prison

on n'extirpe pas ces qualitez originelles, on les couvre, on les cache. Le langage latin m'est comme naturel; ie l'entends mieulx que le françois : mais il y a quarante ans que ie ne m'en suis du tout point servy à parler ny gueres à escrire; si est ce qu'à des extremes et soubdaines esmotions, où ie suis tumbé deux ou trois fois en ma vie, et l'une, voyant mon pere, tout sain, se renverser sur moy pasmé, i'ay tousiours eslancé du fond des entrailles les premieres paroles latines : nature se sourdant, et s'exprimant à force, à l'encontre d'un si long usage; et cet exemple se diet d'assez d'aultres.

Ceux qui ont essayé de r'adviser¹ les

qui les enferme, oubliant les forêts, semblent s'être adoucies, lorsqu'elles ont dépouillé leur orgueil menaçant, et appris à souffrir l'empire de l'homme; si, par hasard, un peu de sang vient à toucher leurs sèvres enflammées, leur rage se réveille; leur gosier s'enfle, altéré du sang dont le goût vient d'exciter la soif; elles brûlent de s'en assouvir, et leur cruauté s'abstient à peine de dévorer leur maître pâissant.
LUCAN. l. 4, v. 237.

¹ *Corriger, réformer.*—*Se raviser, pour dire chan-*

mœurs du monde, de mon temps, par nouvelles opinions, reforment les vices de l'apparence; ceux de l'essence, ils les laissent là, s'ils ne les augmentent: et l'augmentation y est à craindre; on se seiourne¹ volontiers de tout aultre bienfaire, sur ces reformations externes, arbitraires, de moindre coust et de plus grand merite; et satisfaict on à bon marché, par là, les aultres vices naturels, consubstantiels et intestins. Regardez un peu comment s'en porte nostre experience: il n'est personne, s'il s'escoute, qui ne descouvre en soy une forme sienne, une forme maistresse qui luicte contre l'institution, et contre la tempeste des passions qui luy sont contraires. De moy, ie ne me sens gueres agiter par secousse; ie me treuve quasi tousiours en ma place, comme font les corps lourds et poisants: si ie ne suis chez

ger d'avis, a été et est encore en usage; mais *r'avisier les mœurs*, pour dire *les redresser, les corriger*, c'est une expression qu'on ne trouve nulle part, et que Montaigne a hasardée, ou peut-être fabriquée sans y penser. — C.

¹ *On s'abstient, on se dispense.*—E. J.

moy, i'en suis tousiours bien prez. Mes desbauches ne m'emportent pas fort loing, il n'y a rien d'extreme et d'estrange; et si ay des r'adviselements sains et vigoureux.

La vraye condamnation, et qui touche la commune façon de nos hommes, c'est que leur retraicte mesme est pleine de corruption et d'ordure; l'idee de leur amendement, chafourrée¹; leur penitence, malade et en coulpe autant à peu prez que leur peché : aulcuns, ou pour estre collez au vice d'une attache naturelle, ou par longue accoustumance, n'en treuvent plus la laideur : à d'autres (duquel regiment ie suis) le vice poise, mais ils le contrebalacent avecques le plaisir ou aultre occasion; et le souffrent et s'y prestent, à certain prix, vicieusement pourtant et laschement. Si se pourroit il, à l'adventure, imaginer si esloingnee disproportion de mesure où, avecques iustice, le

¹ *Confuse, barbouillée.* C'est ce qu'emporte le mot de *chafourré*, vieux mot qu'on trouve encore en ce sens-là dans les Dictionnaires de Nicot et Cotgrave.—C.

plaisir excuseroit le peché, comme nous disons de l'utilité; non seulement s'il estoit accidentel et hors du peché, comme au larcin, mais en l'exercice mesme d'iceluy, comme en l'accointance des femmes, où l'incitation est violente, et, dict on, par fois invincible. En la terre d'un mien parent, l'autre iour que i'estois en Armaignac, ie veis un païsan que chascun surnomme le Larron. Il faisoit ainsi le conte de sa vie : Qu'estant nay mendiant, et trouvant qu'à gagner son pain au travail de ses mains, il n'arriveroit iamais à se fortifier assez contre l'indigence, il s'advisa de se faire larron : et avoit employé à ce mestier toute sa jeunesse, en seureté, par le moyen de sa force corporelle ; car il moissonnoit et vendangeoit des terres d'aultruy, mais c'estoit au loing et à si gros monceaux, qu'il estoit imaginable qu'un homme en eust tant emporté en une nuit sur ses espales ; et avoit soing, oultre cela, d'egualer et disperser le dommage qu'il faisoit, si que la foule estoit moins importable à chaque particulier. Il se treuve, à cette heure en sa vieillesse, riche

pour un homme de sa condition, mercy à cette trafique, de laquelle il se confesse ouvertement. Et pour s'accommoder avecques Dieu de ses acquests, il dict estre tous les iours aprez à satisfaire, par bienfaicts, aux successeurs de ceulx qu'il a desrobbez; et, s'il n'acheve (car d'y pourveoir tout à la fois, il ne peut), qu'il en chargera ses heritiers, à la raison de la science¹ qu'il a luy seul du mal qu'il a faict à chascun. Par cette description, soit vraye ou faulse, cettuy cy regarde le larrecin comme action deshonneste et le hait, mais moins que l'indigence; s'en repent bien simplement, mais, en tant qu'elle estoit ainsi contrebalancee et compensee, il ne s'en repent pas. Cela, ce n'est pas cette habitude qui nous incorpore au vice, et y conforme nostre entendement mesme; ny n'est ce vent impetueux qui va troublant et aveuglant à secousses nostre ame, et nous precipite pour l'heure, iugement et tout, en la puissance du vice.

Le fois coustumierement entier ce que ie

¹ *De la connoissance.*—E. J.

fois, et marche tout d'une piece; ie n'ay gueres de mouvement qui se cache et desrobbe à ma raison, et qui ne se conduise, à peu prez, par le consentement de toutes mes parties, sans division, sans sedition intestine : mon iugement en a la coulpe ou la louange entiere; et la coulpe qu'il a une fois, il l'a tousiours, car quasi dez sa naissance il est un, mesme inclination, mesme route, mesme force : et en matiere d'opinions universelles, dez l'enfance, ie me logeay au point où i'avois à me tenir. Il y a des pechez impetueux, prompts et subits, laissons les à part : mais en ces aultres pechez à tant de fois reprins, deliberez et consultez, ou pechez de complexion, ou pechez de profession et de vacation, ie ne puis pas concevoir qu'ils soient plantez si long temps en un mesme courage, sans que la raison et la conscience de celuy qui les possede le vueille constamment¹, et l'entende ain-

¹ Pour rendre plus clairement cette pensée, je crois qu'il faut mettre ici, *sans que la raison et la conscience de celuy qui possede ces pechez de complexion,*

sin; et le repentir qu'il se vante luy en venir à certain instant prescript, m'est un peu dur à imaginer et former. Je ne suys pas la secte de Pythagoras, « que les hommes prennent une ame nouvelle quand ils approchent des simulacres des dieux pour recueillir leurs oracles; » sinon qu'il voulust dire cela mesme, Qu'il fault bien qu'elle soit estrangiere, nouvelle, et prestee pour le temps : la nostre montrant si peu de signe de purification et netteté condigne à cet office. Ils font tout à l'opposite des preceptes stoïcques, qui nous ordonnent bien de corriger les imperfections et vices que nous recognoissons en nous, mais nous deffendent d'en alterer le repos de nostre ame : ceulx cy nous font accroire qu'ils en ont grande desplaisance et remors au dedans; mais d'amendement et correction, ny d'interruption, ils ne nous en font rien apparoir. Si n'est ce pas guarison, si on

ou de profession, ne le vueille constamment ainsi, c'est-à-dire, sans que l'homme ne soit lui-même déterminé par sa propre volonté à persister dans ses péchés de complexion ou de profession. — C.

ne se descharge du mal : si la repentance poisoit sur le plat de la balance, elle emporteroit le peché. Je ne treuve aucune qualité si aysee à contrefaire que la devotion, si on n'y conforme les mœurs et la vie : son essence est abstruse et occulte; les apparences, faciles et pompeuses.

Quant à moy, ie puis desirer en general estre aultre; ie puis condamner et me desplaire de ma forme universelle, et supplier Dieu pour mon entiere reformation, et pour l'excuse de ma foiblesse naturelle; mais cela, ie ne le doibs nommer repentir, ce me semble, non plus que le desplaisir de n'estre ny ange ny Caton. Mes actions sont reglees; et conformes à ce que ie suis et à ma condition; ie ne puis faire mieulx : et le repentir ne touche pas proprement les choses qui ne sont pas en nostre force; ouy, bien le regret. I' imagine infinies natures plus haultes et plus reglees que la mienne; ie n'amende pas pourtant mes facultez : comme ny mon bras ny mon esprit ne deviennent plus vigoureux, pour en concevoir un aultre qui le soit. Si l'imaginer et desirer un agir plus



noble que le nostre, produisoit la repentance du nostre, nous aurions à nous repentir de nos operations plus innocentes, d'autant que nous iugeons bien qu'en la nature plus excellente, elles auroient esté conduictes d'une plus grande perfection et dignité; et voudrions faire de mesme. Lors que ie consulte des deportements de ma ieunesse, avecques ma vieillesse, ie treuve que ie les ay communement conduicts avecques ordre, selon moy : c'est tout ce que peult ma resistance. Ie ne me flatte pas; à circonstances pareilles, ie serois tousiours tel : ce n'est pas macheure¹, c'est plustost une teincture universelle, qui me tache. Ie ne cognois pas de repentance superficielle, moyenne, et de cerimonie : il fault qu'elle me touche de toutes parts, avant que ie la nomme ainsi; et qu'elle pince mes entrailles et les afflige, autant profondement que Dieu me veoid, et autant universellement.

¹ *Macheure*, tache, contusion, meurtrissure. Voyez COTGRAVE, dans son *Dictionnaire françois et anglais*; et NICOT, augmenté par DE BROSSES, et publié pour la première fois en 1614.—C.

Quant aux negoces¹, il m'est eschappé plusieurs bonnes adventures, à faulte d'heureuse conduite : mes conseils ont pourtant bien choisi, selon les occurrences qu'on leur presentoit; leur façon est de prendre toujours le plus facile et seur party. Je treuve qu'en mes deliberations passees, j'ay, selon ma regle, sagement procedé, pour l'estat du subiect qu'on me proposoit, et en ferois autant d'icy à mille ans, en pareilles occasions; ie ne regarde pas quel il est à cette heure, mais quel il estoit, quand j'en consultois : la force de tout conseil gist au temps; les occasions et les matieres roulent et changent sans cesse. J'ay encouru quelques lourdes erreurs en ma vie, et importantes, non par faulte de bon advis, mais par faulte de bonheur. Il y a des parties secretes aux objets qu'on manie, et indivinables, signamment en la nature des hommes; des conditions muettes, sans montre, incogneues par fois du possesseur mesme, qui se produisent et esveillent par des occasions survenantes : si

¹ *Affaires.*

ma prudence ne les a pu penetrer et profetizer, ie ne luy en sçay nul mauvais gré, sa charge se contient en ses limites : si l'evenement me bat, s'il favorise le party que i'ay refusé, il n'y a remede, ie ne m'en prends pas à moy, i'accuse ma fortune, non pas mon ouvrage; cela ne s'appelle pas repentir.

Phocion avoit donné aux Atheniens certain advis qui ne fut pas suyvi : l'affaire pourtant se passant, contre son opinion, avecques prosperité, quelqu'un luy dict : « Eh bien, Phocion! es tu content que la chose aille si bien? » « Bien suis ie content, fait il ¹, qu'il soit advenu cecy; mais ie ne me repents point d'avoir conseillé cela. » Quand mes amis s'adressent à moy pour estre conseillez, ie le fois librement et clairement, sans m'arrester, comme faict quasi tout le monde, à ce que, la chose estant hazardeuse, il peult advenir au rebours de mon sens, par où ils ayent à me faire reproche de mon conseil; dequoy il ne me

¹ PLUTARQUE, *Dits notables des anciens Rois*, à l'art. *Phocion*. — C.

chault : car ils auront tort ; et ie n'ay deu leur refuser cet office.

Ie n'ay gueres à me prendre de mes fautes, ou infortunes, à aultre qu'à moy : car, en effect, ie me sers rarement des advis d'aultruy, si ce n'est par honneur de cerimonie ; sauf où i'ay besoin d'instruction, de science, ou de la cognoissance du faict. Mais, ez choses ou ie n'ay à employer que le iugement, les raisons estrangieres peuvent servir à m'appuyer, mais peu à destourner : ie les escoute favorablement et decemment toutes ; mais qu'il m'en souviene, ie n'en ay creu iusqu'à cette heure que les miennes. Selon moy, ce ne sont que mousches et atomes qui promement ma volonté¹ : ie prise peu mes opinions ; mais ie prise aussi peu celles des aultres. Fortune me paye dignement : si ie ne receois pas de conseil, i'en donne aussi peu. I'en suis fort peu enquis²,

¹ Voyez ci-dessus, l. 2, ch. 17, ce qu'il dit de son aversion pour la *délibération*. Cela explique ce qu'il dit ici.

² *Enquis*, est le participe d'*enquérir* : il signifie ici *requis*. — E. J.

mais i'en suis encores moins creu; et ne sçache nulle entreprinse publicque ny privee que mon advis aye redressee et ramenee. Ceulx mesmes que la fortune y avoit aulcunement attachez, se sont laissez plus volontiers manier à toute aultre cervelle qu'à la mienne. Comme celuy qui suis bien autant ialoux des droicts de mon repos, que des droicts de mon auctorité, ie l'aime mieulx ainsi : me laissant là, on fait selon ma profession, qui est de m'establir et contenir tout en moy. Ce m'est plaisir, d'estre desinteressé des affaires d'aultruy, et desgagé de leur gariement¹.

En tous affaires, quand ils sont passez, comment que ce soit, i'y ay peu de regret; car cette imagination me met hors de peine, qu'ils debvoient ainsi passer : les voylà dans

¹ C'est-à-dire, et d'être dispensé de répondre. — *Gariement* ou *gariment*, vieux mot de coutume qui signifie *garantie*, dit Thomas Corneille dans son *Dictionnaire des Arts*. Selon Cotgrave, qui le prend dans le même sens que Corneille, c'est un terme gascon. — C. — Ce mot ne signifie point *garantie*, mais *garde*, *sauvegarde*, *tutelle*. — E. J.

le grand cours de l'univers, et dans l'enchaîneure des causes stoïcques; vostre fantaisie n'en peult, par souhait et imagination, remuer un point, que tout l'ordre des choses ne renverse et le passé et l'advenir. Au demourant, ie hais cet accidental repentir que l'aage apporte. Celuy ¹ qui disoit anciennement estre obligé aux années, dequoy elles l'avoient desfaict de la volupté, avoit anltre opinion que la mienne : ie ne sçauray iamais bon gré à l'impuissance, de bien qu'elle me face ; *nec tam aversa unquam videbitur ab opere suo providentia, ut debilitas inter optima inventa sit* ². Nos appetits sont rares en la vieillesse; une profonde satieté nous saisit aprez le coup : en cela, ie ne

¹ Sophocle, à qui quelqu'un ayant demandé si, dans sa vieillesse, il jouissoit encore des plaisirs de l'amour, il répondit : « Aux dieux ne plaise ! et c'est « avec plaisir que je m'en suis délivré, comme d'un « maître cruel et furieux. » *Cic. de Sen. c. 14.—C.*

² Et la providence ne sera jamais si ennemie de son ouvrage, que la foiblesse puisse être mise au rang des meilleures choses. *QUINTIL. Inst. orat. l. 5, c. 12.*

veois rien de conscience; le chagrin et la foiblesse nous impriment une vertu lasche et catarrheuse. Il ne nous fault pas laisser emporter si entiers aux alterations naturelles, que d'en abastardir nostre iugement. La ieunesse et le plaisir n'ont pas fait aultrefois que i'aye mescogneu le visage du vice en la volupté; ny ne fait, à cette heure, le desgoust que les ans m'apportent, que ie mescognoisse celuy de la volupté au vice : ores ' que ie n'y suis plus, i'en iuge comme si i'y estois. Moy, qui la secoue vifvement et attentivement, treuve que ma raison est celle mesme que i'avois en l'aage plus licencieux; sinon, à l'adventure, d'autant qu'elle s'est affoiblie et empiree en vieillissant; et treuve que ce qu'elle refuse de m'enfourner à ce plaisir, en consideration de l'interest de ma santé corporelle, elle ne le feroit, non plus qu'aultrefois, pour la santé spirituelle. Pour la veoir hors de combat, ie ne l'estime pas plus valeureuse : mes tentations sont si cassees et mortifiees, qu'elles ne valent pas

¹ *A cette heure que*, etc. — E. J.

qu'elle s'y oppose; tendant seulement les mains au devant, ie les coniore ¹. Qu'on luy remette en presence cette ancienne concupiscence, ie crains qu'elle auroit moins de force à la soubtenir, qu'elle n'avoit aultrefois; ie ne luy veois rien iuger à part soy ², que lors elle ne iugeast, ny aucune nouvelle clarté : parquoy, s'il y a convalescence, c'est une convalescence maleficiée. Miserable sorte de remede, debvoir à la maladie sa santé! Ce n'est pas à nostre malheur de faire cet office; c'est au bonheur de nostre iugement. On ne me faict rien faire par les offenses et afflictions, que les mauldire : c'est aux gents qui ne s'esveillent qu'à coups de fouet. Ma raison a bien son cours plus délivré ³ en la prosperité; elle est bien plus dis-

¹ Dans l'édition de 1588, in-4°, il y a *je les esconjure*, c'est-à-dire, *je les prie de se retirer*. C'est ce qu'emporte, dans le Dictionnaire de Côtgrave, le mot *esconjurer*, que j'ai cherché inutilement ailleurs. Montaigne a mis depuis *conjuré*, comme plus usité, mais en l'employant à peu près dans le même sens.—C.

² C'est-à-dire, *sur le chapitre de la volupté*.—C.

³ *Ou plus libre*, comme on a mis dans les dernières éditions. — C.

traicte et occupee à digerer les maulx que les plaisirs : ie veois bien plus clair en temps serein ; la santé m'advertit, comme plus alaiement, aussi plus utilement, que la maladie ¹. Je me suis avancé le plus que i'ay peu vers ma reparation et reglement, lors que i'avois à en iouïr : ie serois honteux, et envieux, que la mise et l'infortune de ma vieillesse eust à se preferer à mes bonnes annees, saines, esveillees, vigoreuses ; et qu'on eust à m'estimer, non par où i'ay esté, mais par où i'ay cessé d'estre.

A mon advis, c'est « le vivre heureusement, » non comme disoit Antisthenes ², « le mourir heureusement, » qui faict l'humaine felicité. Je ne me suis pas attendu d'attacher monstrueusement la queue d'un philosophe à la teste et au corps d'un homme perdu ; ny que ce chetif bout eust à desadvouer et desmentir la plus belle, entiere et longue partie de ma vie : ie me veulx presenter et faire veoir

¹ Voyez encore ce qu'il dit à ce sujet dans le quatrième paragraphe du ch. 9 de ce même livre.

² DIOGÈNE LAERCE, l. 6. § 5.—C.

partout uniformement. Si i'avois à revivre, ie revivrois comme i'ay vescu : ny ie ne plains le passé, ny ie ne crains l'advenir; et, si ie ne me deceois, il est allé du dedans environ comme du dehors. C'est une des principales obligations que i'aye à ma fortune, que le cours de mon estat corporel ayt esté conduit chasque chose en sa saison; i'en ay veu l'herbe, et les fleurs, et le fruit; et en veois la seicheresse : heureusement, puisque c'est naturellement. Je porte bien plus doucement les maux que i'ay, d'autant qu'ils sont en leur poinct, et qu'ils me font aussi plus favorablement souvenir de la longue felicité de ma vie passee : pareillement, ma sagesse peult bien estre de mesme taille, en l'un et en l'autre temps; mais elle estoit bien de plus d'exploict et de meilleure grace, verte, gaye, naïfve, qu'elle n'est à present, cassee, grondeuse, laborieuse. Je renonce doncques à ces reformations casuelles et douloureuses. Il fault que Dieu nous touche le courage : il fault que notre conscience s'amende d'elle mesme; par renforcement de nostre raison, non par l'affoiblissement de

nos appetits : la volupté n'en est en soy ny pasle ny descoulouree , pour estre apperceue par des yeulx chassieux et troubles. On doit aimer la temperance par elle mesme , et pour le respect de Dieu qui nous l'a ordonnee , et la chasteté ; celle que les catarrhes nous presentent , et que ie doibs au benefice de ma cholique , ce n'est ny chasteté , ny temperance : on ne peult se vanter de mespriser et combattre la volupté , si on ne la veoid , si on l'ignore , et ses graces , et ses forces , et sa beauté plus attrayante ; ie cognois l'un et l'autre , c'est à moi de le dire. Mais il me semble qu'en la vieillesse , nos ames sont subiectes à des maladies et imperfections plus importunes qu'en la ieunesse : ie le disois estant ieune ; lors on me donnoit de mon menton par le nez : ie le dis encores à cette heure que mon poil gris m'en donne le credit. Nous appellons sagesse la difficulté de nos humeurs , le desgoust des choses presentes ; mais , à la verité , nous ne quittons pas tant les vices , comme nous les changeons , et , à mon opinion , en pis : outre une sottise et caducque fierté , un babil en-

nuyeux, ces humeurs espineuses et inassociables, et la superstition, et un soing ridicule des richesses, lors que l'usage en est perdu, j'y treuve¹ plus d'envie, d'iniustice et de malignité; elle nous attache plus de rides en l'esprit qu'au visage; et ne se veoid point d'ames, ou fort rares, qui en vieillissant, ne sentent l'aigre et le moisi. L'homme marche entier vers son croist et vers son décroist. A veoir la sagesse de Socrates, et plusieurs circonstances de sa condamnation, i'oserois croire² qu'il s'y presta aucunement luy mesme, par prevarication, à desseing, ayant de si prez, aagé de soixante et dix

¹ Dans la vieillesse.—C.

² Si cette conjecture n'est fondée que sur la sagesse de Montaigne, elle lui fait beaucoup d'honneur; Xénophon nous dit expressément, dans son *Apologie de Socrate*, qu'en effet Socrate ne se défendit avec tant de hauteur devant ses juges, que parce qu'il considéra qu'à son âge il lui seroit plus avantageux de mourir que de vivre. C'est sur quoi roule tout le préambule de cette petite pièce, intitulée: *Σοκράτους ἀπολογία πρὸς τοὺς Δικαστάς*, *Apologie de Socrate devant ses juges*..—C.

ans, à souffrir l'engourdissement des riches allures de son esprit, et l'esblouissement de sa clarté accoustumee. Quelles metamorphoses luy veois ie faire tous les iours en plusieurs de mes cognoissants ¹ ! c'est une puissante maladie, et qui se coule naturellement et imperceptiblement : il y fault grande provision d'estude, et grande precaution pour eviter les imperfections qu'elle nous charge, ou au moins affoiblir leur progres. Je sens que, nonobstant tous mes retrenchements, elle gaigne pied à pied sur moy : ie soubtiens tant que ie puis ; mais ie sais enfin où elle me menera moy mesme. A toutes adventures, ie suis content qu'on sçache d'où ie seray tumbé.

¹ C'est-à-dire : *Quelles métamorphoses ne vois-je pas la vieillesse faire tous les jours dans plusieurs hommes de ma connoissance !*

CHAPITRE III.

DES TROIS COMMERCES.

Sommaire. L'ame a besoin d'être émue par la diversité des sensations : tout s'agite, tout change dans le monde ; au milieu des continuelles vicissitudes des choses, elle ne peut rester immobile ou fixée sur un seul objet.—Quant à Montaigne, son occupation favorite était de méditer sur lui-même ; mais il se délassait dans la société en général. Cependant, les entretiens frivoles ne pouvaient lui convenir. Il reconnaît qu'il faut se mettre au niveau de ceux avec qui l'on converse : aussi n'aime-t-il pas les personnes dont les discours sont recherchés, et par cette raison encore il fuit les femmes savantes. Il avoue pourtant que les femmes peuvent, avec avantage, cultiver la poésie : il leur permet aussi de connaître un peu l'histoire, et de prendre de la philosophie tout ce qui pourra les aider à supporter les peines de la vie. Mais dans le monde, il recherchait de préférence les hommes d'un esprit juste et sage, qui se plaisaient à discuter sur des questions graves et importantes : c'est avec ceux-ci qu'il aimait à se com-

munique; et c'est ce qu'il appelle son premier *commerce*. — Le commerce avec les femmes est au second rang. Il a sa douceur, mais ses dangers. Les sens y jouent un grand rôle. Il voudrait que, de part et d'autre, on en bannit toute fausseté, toute perfidie. Idée qu'il donne de ses amours : il préférerait les graces du corps à celles de l'esprit. — Le troisième commerce est celui des livres. C'est le plus sûr, le seul qui *ne dépende pas d'autrui*. Les livres consolent Montaigne dans sa vieillesse et dans sa solitude. Sa bibliothèque est sa retraite chérie. Description qu'il en fait. Jeune, il étudia pour se montrer avec plus d'avantage; dans l'âge mur, pour se rendre plus sage; dans la vieillesse, il étudie pour s'amuser. Mais, comme les deux autres, ce commerce des livres a ses inconvénients; il n'exerce point le corps; il le croit (faussement peut-être) préjudiciable à la santé.

Exemples: Caton l'ancien; Aristote; Socrate; Plutarque; Montaigne; Platon; les Lacédémoniens; les cours. — Les hommes d'esprit; Hippomachus. — Les femmes; les filles des anciens Brachmanes; Tibère; la courtisane Flora. — Les livres; Jacques, roi de Naples et de Sicile.

IL ne fault pas se clouer si fort à ses humeurs et complexions : nostre principale suffisance, c'est sçavoir s'appliquer à divers usages. C'est estre, mais ce n'est pas vivre,

que se tenir attaché et obligé par nécessité à un seul train : les plus belles ames sont celles qui ont plus de variété et de souplesse. Voylà un honorable tesmoignage du vieux Caton : *Huic versatile ingenium sic pariter ad omnia fuit , ut natum ad id unum diceret , quodcumque ageret* ¹. Si c'estoit à moy à me dresser à ma mode, il n'est aucune si bonne façon où ie voulusse estre fiché pour ne m'en sçavoir desprendre : la vie est un mouvement inégal, irrégulier, et multiforme ². Ce n'est pas estre amy de soy, et moins encores maistre, c'est en estre esclave, de se suyvre incessamment, et estre si prins à ses inclinations, qu'on n'en puisse fourvoyer, qu'on ne les puisse tordre. Je le dis à cette heure, pour ne me pouvoir facilement despestrer de l'importunité de mon ame, en ce qu'elle ne sçait communement s'amuser, sinon où elle s'empesche, ny s'em-

¹ Il avoit l'esprit si flexible et si propre à tout, que, quelque chose qu'il fit, on auroit dit qu'il étoit uniquement né pour cela. TITE-LIVE, l. 39, c. 40.

² *Variable, changeant.* — E. J.

ployer, què bandee et entiere; pour legier subiect qu'on luy donne, elle le grossit volontiers, et l'estire¹, iusques au point où elle ayt à s'y embesongner de toute sa force: son oysifveté m'est, à cette cause, une pénible occupation, et qui offense ma santé. La plus part des esprits ont besoing de matière estrangiere pour se desgourdir et exercer: le mien en a besoing pour se rasseoir plustost et seiourner, *vitia otii negotio discutienda sunt*²; car son plus laborieux et principal estude, c'est s'estudier à soy. Les livres sont, pour luy, du genre des occupations qui le desbauchent de son estude: aux premieres pensees qui luy viennent, il s'agite, et fait preuve de sa vigueur à tous sens, exerce son maniemment, tantost vers la force, tantost vers l'ordre et la grace, se renge, modere, et fortifie. Il a dequoy esveiller ses facultez par luy mesme; nature luy a donné, comme à tous, assez de ma-

¹ Et l'étend, l'allonge, le tire. — E. J.

² C'est par l'occupation que l'on peut échapper aux vices de l'oisiveté. SENECA. epist. 56.

tiere sienne pour son utilité, et des subjects propres assez, où inventer et iuger.

Le mediter est un puissant estude et plein, à qui sait se taster et employer vigoreusement : i'aime mieulx forger ¹ mon ame, que la meubler. Il n'est point d'occupation ny plus foible, ny plus forte, que celle d'entretenir ses pensees, selon l'ame que c'est; les plus grandes en font leur vocation, *quibus vivere est cogitare* ² : aussi l'a nature favorisee de ce privilege, qu'il n'y a rien que nous puissions faire si long temps, ny action à laquelle nous nous adonnions plus ordinairement et facilement. C'est la besongne des dieux, dict Aristote ³, de laquelle naist et leur beatitude et la nostre. La lecture me sert specialement à esveiller par divers objets mon discours ⁴; à embesongner mon iugement, non ma memoire. Peu d'entretiens doncques m'arrestent, sans vigueur et sans

¹ *Façonner.* — C.

² Pour lesquelles vivre, c'est penser. *Cic. Tusc. quæst.* l. 5, c. 38.

³ *Ethic. ad Nicom.* l. 10, c. 8. — C.

⁴ *Ma raison.* — E. J.

effort : il est vray que la gentillesse et la beauté me remplissent et occupent autant, ou plus, que le poids et la profondeur ; et, d'autant que ie sommeille en toute aultre communication, et que ie n'y preste que l'escorce de mon attention, il m'advient souvent, en telle sorte de propos abbatus et lasches, propos de contenance, de dire et respondre des songes et bestises, indignes d'un enfant et ridicules, ou de me tenir obstiné en silence, plus ineptement encores et incivilement. J'ai une façon resveuse qui me retire à moy, et d'aultre part, une lourde ignorance et puerile de plusieurs choses communes : par ces deux qualitez j'ay gagné qu'on puisse faire, au vray, cinq ou six contes de moy, aussi niais que d'aultre, quel qu'il soit.

Or, suyvant mon propos, cette complexion difficile me rend delicat à la pratique des hommes, il me les fault trier sur le volet¹ ; et

¹ *Trier sur le volet*, c'est choisir, entre plusieurs choses de la même espèce, celle qui est la plus excellente. Cette expression est fondée sur la coutume

me rend incommode aux actions communes. Nous vivons et negociions avecques le peuple : si sa conversation nous importune, si nous desdaignons à nous appliquer aux ames basses et vulgaires, (et les basses et vulgaires sont souvent aussi reglees que les plus desliees, et toute sapience est insipide qui ne s'accommode à l'insipience commune), il ne nous fault plus entremettre ny de nos propres affaires, ni de ceulx d'aultruy; et les publicques et les privez se demeslent avecques ces gents là. Les moins tendues et plus naturelles allures de nostre ame, sont les

qu'ont les jardiniers, de répandre leurs graines sur une planche qu'ils nomment *volet*, afin de choisir les meilleures pour semer. C'est ce qui paroît évidemment par un passage de Rabelais, où Panurge, prêt à consulter le theologien *Hippotadée*, le medecin *Rondilis*, et le philosophe *Trouillogan*, sur le dessein qu'il avoit de se marier, leur dit : *Messieurs, il n'est question que d'un mot : me doibs-ie marier ou non? Si par vous mon doute n'est dissolu, ie le tiens pour insoluble; car vous estes tous eslués, choisis et triez chacun respectivement en son estat, comme beaux pois sur le volet.* PANTAGRUEL, l. 3, c. 30.—C.

plus belles; les meilleures occupations, les moins efforcees. Mon Dieu, que la sagesse faict un bon office à ceulx à qui elle renge les desirs à leur puissance! il n'est point de plus utile science : « Selon qu'on peult¹, » c'estoit le refrain et le mot favory de Socrates; mot de grande substance. Il fault adresser et arrester nos desirs aux choses les plus aysees et voisines. Ne m'est ce pas une sottte humeur, de disconvenir avecques un millier à qui ma fortune me ioinct; de qui ie ne me puis passer; pour me tenir à un ou deux qui sont hors de mon commerce, ou plustost un desir fantastique de chose que ie ne puis recouvrer? Mes mœurs molles, ennemies de toute aigreur ou aspreté, peuvent ayseement m'avoir deschargé d'envies et d'inimitiez; d'estre aimé, ie ne dis, mais de n'estre point haï, iamais homme n'en donna plus d'occasion : mais la froideur de ma conversation m'a desrobbé, avecques raison, la bienvueillance de plusieurs, qui

¹ XÉNOPHON. *Mémorab. Socrat.* l. 1, c. 3, § 3.
— C.

sont excusables de l'interpréter à aultre et pire sens.

Ie suis trescapable d'acquérir et maintenir des amitez rares et exquises ; d'autant que ie me harpe ¹ avecques si grande faim aux accointances qui reviennent à mon goust, ie m'y produis, ie m'y iecte si avidement, que ie ne faulx pas ayseement de m'y attacher, et de faire impression où ie donne : i'en ay faict souvent heureuse preuve. Aux amitez communes, ie suis aulcunement sterile et froid ; car mon aller n'est pas naturel, s'il n'est à pleine voile : oultre ce, que ma fortune, m'ayant duict et affriandé dez ieunesse à une amitié seule et parfaicte, m'a à la verité aulcunement desgousté des aultres, et trop imprimé en la fantasie, qu'elle est beste de compagnie, non pas de troupe, comme disoit cet ancien ² ; aussi, que i'ay naturellement peine à me communiquer à demy, et avecques modification et cette servile prudence et souspeçonneuse qu'on nous

¹ *Je me harponne, je m'attache fortement.*—E. J.

² PLUTARQUE, *De la pluralité d'amis*, c. 2.—C.

ordonne en la conversation de ces amitez nombreuses et imparfaites : et nous l'ordonne lon principalement en ce temps, qu'il ne se peult parler du monde que dangereusement ou faulcement. Si veois ie bien pourtant que, qui a, comme moy, pour sa fin les commoditez de sa vie (ie dis les commoditez essentielles), doibt fuyr, comme la peste, ces difficultez et delicatesses d'humeur. Je louerois une ame à divers estages, qui sçache et se tendre et se desmonter; qui soit bien partout où sa fortune la porte; qui puisse deviser avecques son voisin, de son bastiment, de sa chasse et de sa querelle, entretenir avecques plaisir un charpentier et un iardinier. L'envie ceulx qui sçavent s'apprivoiser au moindre de leur suite, et dresser de l'entretien en leur propre train : et le conseil de Platon ¹ ne me plaist pas de parler tousiours d'un langage maestral ², à ses serviteurs, sans ieu, sans familiarité, soit envers les masles, soit envers les femelles ;

¹ *Traité des Loix*, l. 6. — C.

² *Magistral, d'un ton de maître.* — E. J.

car, outre ma raison ¹, il est inhumain et iniuste de faire tant valoir cette telle quelle prerogative de la fortune : et les polices où il se souffre moins de disparité entre les valets et les maîtres, me semblent les plus equitables. Les autres s'estudient à esclancer et guinder leur esprit; moy à le baisser et coucher : il n'est vicieux qu'en extension.

Narras et genus Æaci,
 Et pugnata sacro bella sub Ilio :
 Quo Chium pretio cadum
 Mercurum, quis aquam temperet ignibus,
 Quo præbente domum, et quotâ,
 Pelignis caream frigoribus, taces ².

Ainsi, comme la vaillance lacedemonienne

¹ *Outre la raison que je viens d'alléguer (au commencement du paragraphe).*

² Vous nous contez toute la race d'Æacus, et tous les combats qui se sont donnés sous les murs sacrés d'Ilion : mais vous ne nous dites pas combien nous coûtera le vin de Chio ; qui doit nous préparer le bain, et nous prêter sa maison ; vous ne dites pas dans quelle maison, à quelle heure nous nous rassemblerons autour d'un bon feu. HOR. ode 19, l. 3, v. 3.

avoit besoing de moderation, et du son doux et gracieux du ieu des fleutes pour la flatter en la guerre, de peur qu'elle ne se iectast à la temerité et à la furie ; là où toutes autres nations ordinairement emploient des sons et des voix aigues et fortes qui esmeuvent et qui eschauffent à oultrance le courage des soldats : il me semble de mesme, contre la forme ordinaire, qu'en l'usage de nostre esprit, nous avons, pour la pluspart, plus besoing de plomb, que d'ailes ; de froideur et de repos, que d'ardeur et d'agitation. Surtout, c'est à mon gré bien faire le sot, que de faire l'entendu entre ceulx qui ne le sont pas ; parler tousiours bandé, *favellar in punta di forchetta* ¹. Il fault se desmettre au train de ceulx avecques qui vous estes, et par fois affecter l'ignorance : mettez à part la force et la subtilité, en l'usage commun ; c'est assez d'y reserver

¹ Parler un langage précieux, subtil, recherché.
—C.—Cette expression italienne signifie à la lettre, *parler sur la pointe d'une fourchette*, et répond à notre expression française, *disputer sur la pointe d'une aiguille*.—E. J.

l'ordre : traisnez vous au demourant à terre, s'ils veulent. Les sçavants chopent volontiers à cette pierre; ils font tousiours parade de leur magistere¹, et sement leurs livres partout; ils en ont en ce temps entonné si fort les cabinets et aureilles des dames, que si elles n'en ont retenu la substance, au moins elles en ont la mine : à toute sorte de propos. et matiere, pour base et populaire qu'elle soit, elles se servent d'une façon de parler et d'escrire nouvelle et sçavante,

Hoc sermone pavent, hoc iram, gaudia, curas,
Hoc cuncta effundunt animi secreta; quid ultra?
Concumbunt doctè²;

et alleguent Platon et saint Thomas, aux choses ausquelles le premier rencontré serviroit aussi bien de tesmoing : la doctrine

¹ *Science magistrale et doctorale.*—E. J.

² Crainte, colère, joie, chagrin, tout, jusqu'à leurs passions secrètes, est exprimé dans ce style. Qu'ajouterois-je ? dans leurs plus voluptueux transports, elles ne laissent échapper que de doctes soupirs. Juv. sat. 6, v. 188.

qui ne leur a peu arriver en l'ame, leur est demeuree en la langue. Si les bien nees me croient, elles se contenteront de faire valoir leurs propres et naturelles richesses : elles cachent et couvrent leurs beautez soubs des beautez estrangieres ; c'est grande simplese d'estouffer sa clarté, pour luire d'une lumiere empruntée ; elles sont enterrees et ensevelies soubs l'art, *de capsulá totæ* ¹. C'est qu'elles ne se cognoissent point assez : le monde n'a rien de plus beau ; c'est à elles d'honorer les arts, et de farder le fard. Que leur fault il, que vivre aimees et honnorees ? elles n'ont, et ne savent que trop pour cela : il ne fault qu'veiller un peu et rechauffer les facultez qui sont en elles. Quand ie les veois attachees à la rhetorique, à la iudiciaire, à la logique, et semblables droguerries si vaines, et inutiles à leur besoing, i'entre en crainte que les hommes qui le leur

¹ Elles ne sont que fard et parfum.—C'est un mot de Sénèque, qu'il applique aux petits-mâtres de son temps : *Nosti complures juvenes* (dit-il, epist. 115) *barbâ et comâ nitidos, de capsulá totos*.—C.

conseillent, le facent pour avoir loy¹ de les regenter sous ce tiltre : car quelle aultre excuse leur trouverois ie? Baste², qu'elles peuvent, sans nous, ranger la grace de leurs yeulx à la gayeté, à la severité et à la douleur, assaisonner un nenny, de rudesse, de doute et de faveur, et qu'elles ne cherchent point d'interprete aux discours qu'on faict pour leur service : avecques cette science, elles commandent à baguette, et regentent les regents et l'eschole. Si toutesfois il leur fasche de nous ceder en quoy que ce soit, et veulent par curiosité avoir part aux livres, la poësie est un amusement propre à leur besoing : c'est un art folastre et subtil, desguisé, parler³, tout en plaisir, tout en montre, comme elles. Elles tireront aussi diverses commoditez de l'histoire. En la philosophie, de la part qui sert à la vie, elles prendront les discours qui les dressent à iuger de nos humeurs et conditions, à se

¹ *Loisir, liberté, moyen.* — E. J.

² *Il suffit, c'est assez; de l'italien basta.* — E. J.

³ *Parleur, babillard.* — E. J.

deffendre de nos trahisons, à regler la temerité de leurs propres desirs, à mesnager leur liberté, allonger les plaisirs de la vie, et à porter humainement l'inconstance d'un serviteur, la rudesse d'un mary, et l'importunité des ans et des rides, et choses semblables. Voylà, pour le plus, la part que ie leur assignerois aux sciences.

Il y a des naturels particuliers, retirez et internes : ma forme essentielle est propre à la communication et à la production ; ie suis tout au dehors et en evidence, nay à la société et à l'amitié. La solitude que i'aime et que ie presche, ce n'est principalement que ramener à moy mes affections et mes pensees ; restreindre et resserer, non mes pas, ains mes desirs et mon soulcy, resignant la sollicitude estrangiere, et fuyant mortellement la servitude et l'obligation, et non tant la foule des hommes, que la foule des affaires. La solitude locale, à dire verité, m'estend plustost, et m'elargit au dehors ; ie me iecte aux affaires d'estat et à l'univers plus volontiers quand ie suis seul : au Louvre et en la presse, ie

me resserre et contrains en ma peau ; la foule me repoulse à moy , et ne m'entretiens jamais si follement , si licencieusement et particulièrement , qu'aux lieux de respect et de prudence cerimonieuse : nos folies ne me font pas rire ; ce sont nos sapiences. De ma complexion , ie ne suis pas ennemy de l'agitation des courts ; i'y ay passé partie de la vie , et suis faict à me porter alaigrement aux grandes compaignies , pourveu que ce soit par intervalles et à mon point : mais cette mollesse de iugement , de quoy ie parle , m'attache par force à la solitude. Voire chez moy , au milieu d'une famille peuplee , et maison des plus frequentees , i'y veois des gents assez , mais rarement ceulx avecques qui i'aime à communiquer : et ie reserve là , et pour moy , et pour les aultres , une liberté inusitee ; il s'y faict trefve de cerimonie , d'assistance et convoyements ¹ , et telles aultres ordonnances penibles de nostre courtoisie : oh ! la servile et importune usance ! Chascun s'y gouverne à sa mode ; y entre-

¹ *De convoi, de cortége.* — E. J.

tient qui veult ses pensees : ie m'y tiens muet, resveur et enfermé, sans offense de mes hostes.

Les hommes de la société et familiarité desquels ie suis en queste, sont ceulx qu'on appelle honnestes et habiles hommes : l'image de ceulx icy me desgouste des aultres. C'est, à le bien prendre, de nos formes, la plus rare ; et forme qui se doibt principalement à la nature. La fin de ce commerce, c'est simplement la privauté, frequentation et conference, l'exercice des ames ; sans aultre fruit. En nos propos, tous subiects me sont eguaux ; il ne me chault qu'il y ayt ny poids ny profondeur ; la grace et la pertinence y sont tousiours : tout y est teint d'un iugement meur et constant, et meslé de bonté, de franchise, de gayeté et d'amitié. Ce n'est pas au subiect des substitutions seulement que nostre esprit montre sa beauté et sa force, et aux affaires des rois ; il la montre autant aux confabulations¹ pri-

¹ *Conversations, entretiens, discours familiers.*
— E. J.

vees : ie cognois mes gents au silence mesme et à leur soubrire, et les descouvre mieulx, à l'adventure, à table qu'au conseil : Hippomachus ¹ disoit bien qu'il cognoissoit les bons luicteurs à les veoir simplement marcher par une rue ². S'il plaist à la doctrine de se mesler à nos devis, elle n'en sera point refusee, non magistrale, imperieuse et importune, comme de coustume, mais suffragante ³ et docile elle mesme; nous n'y cherchons qu'à passer le temps : à l'heure d'estre instruits et preschez, nous l'irons trouver en son

¹ PLUTARQUE, *Vie de Dion*, c. 1. — C.

² Un poète français a dit de même :

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.
— E. J.

³ C'est-à-dire, *souple, humble, modeste*. — *Suffragant* signifie proprement *qui plie, qui cède*, de *suffrago, suffraginis*, le pli du jarret de derrière d'un animal à quatre pieds. *Un suffragant*, dit le commentateur de Rabelais, de qui j'ai appris tout ceci, *c'est proprement un homme qui plie les genoux, sous le faix qu'il aide à porter*. PANTAGRUEL, l. 5, c. 8, note 2. — C. — Cette origine étymologique est vraie; mais elle ne sert à rien ici pour éclaircir le mot *suf-*

throsue; qu'elle se desmette ¹ à nous pour ce coup, s'il luy plaist; car, toute utile et desirable qu'elle est, ie presuppose qu'encores au besoing nous en pourrions nous bien du tout passer, et faire nostre effect sans elle. Une ame bien nee, et exercee à la pratique des hommes, se rend pleinement agreable d'elle mesme : l'art n'est aultre chose que le cōtreroolle et le registre des productions de telles ames.

C'est aussi pour moy un doulx commerce, que celuy des belles et honnestes femmes : *nam nos quoque oculos eruditos habemus* ². Si l'ame n'y a pas tant à iouir qu'au premier, les sens corporels, qui participent aussi plus à cettuy ci le ramencent à une proportion

fragante, et l'explication que donne Coste de ce mot n'est pas exacte. Une doctrine *suffragante* signifie tout simplement une science qui ne sert qu'à confirmer les *devis* familiers par son *suffrage* et sa *voix*, par allusion aux délibérations publiques. — E. J.

¹ *Qu'elle s'abaisse jusqu'à nous, s'accommode à notre portée.* — E. J.

² Car mes yeux s'y connoissent. Cic. paradox. 5, c. 2.

voisine de l'autre ; quoique , selon moy , non pas eguale. Mais c'est un commerce où il se fault tenir un peu sur ses gardes , et notamment ceulx en qui le corps peult beaucoup , comme en moy. Je m'y eschaulday en mon enfance , et y souffris toutes les rages que les poëtes disent advenir à ceulx qui s'y laissent aller sans ordre et sans iugement : il est vray que ce coup de fouet m'a servy depuis d'ins-truction ;

Quicumque argolicâ de classe Capharea fugit,
Semper ab euboicis vela retorquet aquis ¹.

C'est folie d'y attacher toutes ses pensees , et s'y engager d'une affection furieuse et indiscrette. Mais d'autre part , de s'y mes-ler sans amour et sans obligation de volonté, en forme de comediens , pour iouer un roolle commun de l'aage et de la coustume , et n'y mettre du sien que les paroles , c'est , de vray , pourveoir à sa seureté , mais bien las-

¹ Quiconque s'est sauvé d'entre les rochers de Ca-pharée , s'éloigne toujours des flots orageux de la mer d'Eubée. OVID. *Trist. eleg.* 1, l. 1, v. 83.

chement, comme celui qui abandonneroit son honneur, ou son proufit, ou son plaisir, de peur du dangier; car il est certain que, d'une telle pratique, ceulx qui la dressent n'en peuvent esperer aucun fruict qui touche ou satisface une belle ame : il fault avoir, en bon escient, desiré ce qu'on veult prendre, en bon escient, plaisir de iouir; ie dis quand iniustement fortune favoriseroit leur masque; ce qui advient souvent à cause de ce qu'il n'y a aucune d'elles, pour malotruie qu'elle soit, qui ne pense estre bien aimable, qui ne se recommande par son aage, ou par son poil, ou par son mouvement, car de laides universellement il n'en est non plus que de belles, et les filles brachmanes qui ont faulte d'autre recommandation, le peuple assemblé à cri publicque pour cet effect, vont en la place, faisant montre de leurs parties matrimoniales, veoir si par là au moins elles ne valent pas d'acquérir un un mary; par consequent il n'en est pas une qui ne se laisse facilement persuader au premier serment qu'on lui faict de la servir. Or, de cette trahison commune et ordinaire des

hommes d'aujourd'hui, il faut qu'il advienne ce que desia nous montre l'expérience; c'est qu'elles se rallient et reiectent à elles mesmes, ou entre elles, pour nous fuir; ou bien qu'elles se rengent¹ aussi de leur costé à cet exemple que nous leur donnons, qu'elles iouent leur part de la farce, et se prestant à cette negociation, sans passion, sans soing et sans amour, *neque affectui suo, aut alieno, obnoxie*²; estimant, suivant la persuasion de Lysias en Platon³, qu'elles se peuvent addonner plus utilement et commodement à nous, d'autant que moins nous les aimons: il en ira comme des comedies, le peuple y aura autant ou plus de plaisir que les comediens. De moy, je ne cognois non plus Venus sans Cupidon; qu'une maternité sans engeance: ce sont choses qui s'entrepresent et s'entredoibvent leur essence. Ainsi

¹ *Se conforment.*—E. J.

² N'étant maîtrisées ni par leur propre passion, ni par celle d'autrui. TACIT. *Annal.* l. 13, c. 45.

³ Selon les principes établis par Lysias au commencement du *Phèdre* de Platon, qui les fait ensuite réfuter par Socrate.—C.

cette piperie reiaillit sur celuy qui la faict : il ne luy couste gueres; mais il n'acquiert aussi rien qui vaille. Ceulx qui ont faict Venus deesse, ont regardé que sa principale beauté estoit incorporelle et spirituelle : mais celle que ces gents cy cherchent¹, n'est pas seulement humaine, ny mesme brutale. Les bestes ne la veulent pas si lourde et si terrestre : nous voyons que l'imagination et le desir les eschauffe souvent et sollicite, avant le corps; nous voyons, en l'un et l'autre sexe, qu'en la presse elles ont du choisis et du triage en leurs affections, et qu'elles ont entre elles des accointances de longue bienvueillance; celles mesme à qui la vieillesse refuse la force corporelle, fremissent encores, hennissent et tressaillent d'amour; nous les voyons, avant le faict, pleines d'esperance et d'ardeur, et, quand le corps a ioué son ieu, se chatouiller encores de la douceur de cette souvenance, et en voyons qui s'enflent de fierté au partir de là, et qui en produisent des chants de feste

¹ *Cherchent.* — E. J.

et de triumphe, lasses et saoules. Qui n'a qu'à descharger le corps d'une nécessité naturelle, n'a que faire d'y embesongner autrui, avecques des apprests si curieux; ce n'est pas viande à une grosse et lourde faim.

Comme celuy qui ne demande point qu'on me tienne pour meilleur que ie suis, ie diray cecy des erreurs de ma ieunesse. Non seulement pour le dangier qu'il y a de la santé, si n'ay ie seeu si bien faire que ie n'en ay eu deux attainctes, legieres toutesfois et preambulaires ¹, mais encores par mespris, ie ne me suis gueres addonné aux accointances venales et publicques : i'ay voulu aiguiser ce plaisir par la difficulté, par le desir, et par quelque gloire; et aimois la façon de l'empereur Tibere ², qui se prenoit en ses amours autant par la modestie et noblesse, que par aultre qualité; et l'humeur de la

¹ *Qui précèdent un mal plus violent et plus dangereux.* — C.

² *In his modestam pueritiam, in aliis imagines majorum, incitamentum cupidinis habebat.* TACIT. *Annal.* l. 6, c. 1.—C.

courtisane Flora ¹ qui ne se prestoit à moins que d'un dictateur, ou consul, ou censeur, et prenoit son deduict en la dignité de ses amoureux. Certes, les perles et le brocadel ² y conferent quelque chose, et les tiltres, et le train. Au demourant, ie faisois grand compte de l'esprit, mais pourveu que le corps n'en feust pas à dire; car, à respondre en conscience, si l'une ou l'autre des deux beautez debvoit necessairement y faillir,

¹ Après avoir feuilleté bien des livres, pour tâcher de découvrir d'où Montaigne pouvoit avoir tiré ce fait, j'ai trouvé, dans le Dictionnaire de Bayle, que c'est d'Antoine de Guevara, de qui Brantôme l'a pris pour l'insérer dans la *Vie des femmes galantes*, tome I, page 313, etc., et où il dit, « que la courtisane Flora étoit de bonne maison et de grande lignée, et qu'elle avoit cela de bon et de meilleur que Lais, qui s'abandonnoit à tout le monde comme une bagace, et Flora aux grands; si bien que, sur le seuil de sa porte, elle avoit mis cet écriteau : « *Rois, Princes, Dictateurs, Consuls, Censeurs, Pontifes, Questeurs, Ambassadeurs, et autres grands Seigneurs, entrez, et non d'autres.* »—C.

² La brocatelle, ou le brocart. — E. J.

i'eusse choisi de quitter plustost la spirituelle : elle a son usage en meilleures choses ; mais au subiect de l'amour, subiect qui principalement se rapporte à la veue et à l'attouchement, on faict quelque chose sans les graces de l'esprit, rien sans les graces corporelles. C'est le vray avantage des dames, que la beauté : elle est si leur, que la nostre, quoyqu'elle desire des traicts un peu aultres, n'est en son point que confuse avecques la leur, puerile et imberbe. On dict que chez le grand Seigneur, ceulx qui le servent soubs tiltre de beauté, qui sont en nombre infini, ont leur congé, au plus loing, à vingt et deux ans. Les discours, la prudence, et les offees d'amitié se treuvent mieulx chez les hommes : pourtant aussi gouvernent ils les affaires du monde.

Ces deux commerces ¹ sont fortuites et despendants d'aultruy ; l'un est ennuyeux par sa rareté, l'aultre se flestrit avec l'aage :

¹ L'un avec les hommes par une conversation libre et familière, et l'autre avec les femmes par l'amour.
— C.

ainsin ils n'eussent pas assez prouven au besoing de ma vie. Celuy des livres, qui est le troisieme, est bien plus seur et plus à nous : il cede aux premiers les aultres avantages; mais il a pour sa part la constance et facilité de son service. Cettuy cy costoye tout mon cours, et m'assiste par tout; il me console en la vieillesse et en la solitude; il me descharge du poids d'une oysifveté ennuyeuse, et me desfaict à toute heure des compagnies qui me faschent; il esmousse les pointures de la douleur, si elle n'est du tout extreme et maistresse. Pour me distraire d'une imagination importune, il n'est que de recourir aux livres; ils me destournent facilement à eulx, et me la desrobbent : et si ne se mutinent point, pour veoir que ie ne les recherche¹ qu'au default de ces aultres commoditez plus reelles, vifves et naturelles; ils me receoivent tousiours de mesme visage. Il a bel aller à pied, dict on, qui mene son cheval par la bride; et nostre Iacques, roy de Naples et de Sicile, qui beau, ieune et

¹ Recherche. — E. J.

sain , se faisoit porter par païs en civiere , couché sur un meschant oreiller de plume , vestu d'une robbe de drap gris et un bonnet de mesme , suyvi ce pendant d'une grande pompe royale , lictieres, chevaux à main de toutes sortes , gentilshommes et officiers , representoit une austerité tendre encores et chancelante : le malade n'est pas à plaindre , qui a la guarison en sa manche. En l'experience et usage de cette sentence , qui est tresveritable , consiste tout le fruict que ie tire des livres : ie ne m'en sers en effect , quasi non plus que ceulx qui les cognoissent point ; i'en iouïs comme les avaricieux des tresors , pour sçavoir que i'en iouïray quand il me plaira : mon ame se rassasie et contente de ce droïct de possession. Je ne voyage sans livres , ny en paix , ny en guerre : toutesfois il se passera plusieurs iours , et des mois sans que ie les employe ; ce sera tantost , fais ie , ou demain , ou quand il me plaira : le temps court et s'en va cependant sans me blecer ; car il ne se peult dire combien ie me repose et seiourne en cette consideration , qu'ils sont à mon costé pour me donner du

plaisir à mon heure; et à recognoistre combien ils portent de secours à ma vie. C'est la meilleure munition que j'ay trouvé à cet humain voyage; et plains extremement les hommes d'entendement qui l'ont à dire. J'accepte plustost toute aultre sorte d'amusement, pour legier qu'il soit, d'autant que cettuy cy ne me peult faillir.

Chez moy, ie me destourne un peu plus souvent à ma librairie, d'où, tout d'une main, ie commande à mon mesnage. Je suis sur l'entree, et veois soubs moy mon *iardin*, ma bassecourt, ma court, et dans, la pluspart des membres de ma maison. Là, ie feuillette à cette heure un livre, à cette heure un aultre, sans ordre et sans desseing, à pieces descousues. Tantost ie resve, tantost i'enregistre et dicte, en me promenant, mes songes que voicy. Elle est au troisieme estage d'une tour: le premier, c'est ma chapelle; le second, une chambre et sa suite, où ie me couche souvent pour estre seul; au dessus, elle a une grande garderobbe: c'estoit, au temps passé, le lieu plus inutile de ma maison. Je passe là et la plus part des

iours de ma vie, et la plus part des heures du iour : ie n'y suis iamais la nuict. A sa suite est un cabinet assez poly, capable à recevoir du feu pour l'hyver, tresplaisamment percé : et si ie ne craignois non plus le soing que la despense, le soing qui me chasse de toute besongne, i'y pourrois facilement couldre à chasque costé une gallerie de cent pas de long et douze de large, à plain pied, ayant trouvé tous les murs montez pour aultre usage, à la haulteur qu'il me fault. Tout lieu retiré requiert un promenoir; mes pensees dorment, si ie les assis; mon esprit ne va, si les iambes ne l'agitent : ceulx qui estudient sans livre, en sont tous là. La figure en est ronde, et n'a de plat que ce qu'il fault à ma table et à mon siege; et vient m'offrant, en se courbant, d'une veue, tous mes livres, rengez sur des pulpitres à cinq degrez tout à l'environ. Elle a trois veues de riche et libre prospect¹; et seize pas de vuide en diametre. En hyver, i'y suis

¹ *Prospect*, du latin *prospectus*, vue qui s'étend au loin et devant le spectateur. — E. J.

moins continuellement, car ma maison est iuchee sur un tertre, comme dict son nom, et n'a point de piece plus esventee que cette cy, qui me plaist d'estre un peu penible et à l'escart, tant pour le fruict de l'exercice, que pour reculer de moy la presse. C'est là mon siege : i'essaye à m'en rendre la domination pure, et à soustraire ce seul coing à la communauté et coniugale et filiale et civile; par tout ailleurs ie n'ay qu'une auctorité verbale, en essence, confuse. Miserable à mon gré, qui n'a chez soy, où estre à soy; où se faire particulièrement la court; où se cacher! L'ambition paye bien ses gents, de les tenir tousiours en montre, comme la statue d'un marché : *magna servitus est magna fortuna* ¹ : ils n'ont pas seulement leur retraict pour retraicte. Je n'ay rien iugé de si rude en l'austerité de vie que nos religieux affectent, que ce que ie veois, en quelqu'une de leurs compagnies, avoir pour regle une perpetuelle société de lieu, et as-

¹ Une grande fortune est une grande servitude.
SENEC. *Consol. ad Polybium*, c. 26.

sistance nombreuse entre eulx, en quelque action que ce soit; et treuve aulcunement plus supportable d'estre tousiours seul, que ne le pouvoir iamais estre. Si quelqu'un me dict que c'est avilir les muses, de s'en servir seulement de iouet et de pasetemps; il ne scait pas, comme moy, combien vault le plaisir, le ieu et le pasetemps: à peine que ie ne die toute aultre fin estre ridicule. Ie vis du iour à la iournee, et, parlant en reverence, ne vis que pour moy: mes desseings se terminent là. L'estudiay ieune pour l'ostentation; depuis, un peu pour m'assagir¹; à cette heure pour m'esbattre: iamais pour le quest². Une humeur vaine et despensiere que i'avois aprez cette sorte de meuble, non pour en pourveoir seulement mon besoing, mais, de trois pas au delà, pour m'en tapisser et parer, ie l'ay pieça abandonnee. Les livres ont beaucoup de qualitez agreables à

¹ *Pour me rendre sage, me faire devenir sage.* — E. J.

² *Le gain.*—*Quest*, ou *queste* vient du latin *quæstus*, qui signifie toute sorte de gain. — C.

ceux qui les sçavent choisir ; mais, aucun bien sans peine ; c'est un plaisir qui n'est pas net et pur, non plus que les aultres ; il a ses incommoditez, et bien poissantes : l'ame s'y exerce ; mais le corps, duquel ie n'ay non plus oublié le soing, demeure ce pendant sans action, s'atterre et s'attriste. Ie ne sçache excez plus dommageable pour moy, ny plus à éviter, en cette declinaison d'aage.

Voilà mes trois occupations favories et particulieres ; ie ne parle point de celles que ie doibs au monde par obligation civile.

CHAPITRE IV.

DE LA DIVERSION.

Sommaire. C'est par la *diversion* que l'on peut parvenir à calmer les plus vives douleurs : on console mal par des raisonnemens ; il faut distraire l'esprit, appeler son attention sur d'autres objets.—A la guerre, la diversion s'emploie encore utilement ; elle empêche de réfléchir sur le danger ; elle peut tromper les ennemis, leur

faire suspendre l'exécution de leurs projets.— C'est aussi un excellent remède dans les maladies de l'ame; par elle on parvient à éloigner ou à rendre moins amère l'approche de la mort. Dans les hommes condamnés au dernier supplice, la dévotion devient une diversion à la terreur. Il est un grand nombre d'autres considérations qui, dans les plus grandes calamités, rendent notre situation moins cruelle. Sommes-nous menacés d'une mort prochaine? l'espoir d'une meilleure vie, les succès de nos enfants, la gloire future de notre nom, etc., etc, tout cela se présente à notre esprit, l'occupe, le distrait : périssons-nous victimes de quelque grande injustice? il nous reste l'espoir de la vengeance, d'une punition qui ne peut manquer d'atteindre notre persécuteur.— C'est encore par la diversion qu'on se guérit de l'amour : à une passion malheureuse opposez une autre passion. -- Vous ferez tomber aussi un bruit public qui vous offense, en répandant un autre bruit. — Ainsi l'esprit humain a besoin de s'occuper de mille objets, la plupart fantastiques, et perd ainsi de vue des objets plus réels. Mais quelquefois les illusions dont il se nourrit ont de terribles effets; il épouse des préjugés, des erreurs fatales.

Exemples : une dame affligée; Cicéron; Cléan-

thes; les Péripatéticiens; Chrysippe; Épicure; Périclès; le sieur d'Himbercourt et le duc de Bourgogne; Atalante et Hippomènes; Socrate; les disciples d'Héségias; le roi Ptolomée; les hommes condamnés à la mort; Subrius Flavius et Niger; un combat en champ clos; Lucius Silanus; Xénophon; Épicure; Épaminondas; Zénon; un jeune prince; Alcibiades; Plutarque; la robe de César; les comédiens; les pleureuses; le convoi de M. de Grammont; Quintilien; Cambyse; Aristodème; Midas.

L'AY aultrefois esté employé à consoler une dame vrayement affligée : la plus part de leurs dueils sont artificiels et cerimonieux,

Uberibus semper lacrymis, semperque paratis,
In statione suâ, atque expectantibus illam
Quo iubeat manare modo¹.

On y procede mal, quand on s'oppose à cette passion; car l'opposition les picque et

¹ Une femme a toujours des larmes toutes prêtes, qui, au premier ordre, vont couler en abondance. Juv. sat. 6, v. 272.

les engage plus avant à la tristesse : on exaspere le mal par la ialousie du debat. Nous voyons , des propos communs , que ce que i'auray dict sans soing , si on vient à me le contester, ie m'en formalise, ie l'espouse ; beaucoup plus ce à quoy i'aurois interest. Et puis, en ce faisant , vous vous presentez à vostre operation, d'une entree rude ; là où les premiers accueils du medecin envers son patient doivent estre gracieux, gays et agreeables : et iamais medecin laid et rechigné n'y fait œuvre. Au contraire doncques , il fault ayder, d'arrivee, et favoriser leur plaincte , et en tesmoigner quelque approbation et excuse. Par cette intelligence, vous gaignez credit à passer outre , et, d'une facile et insensible inclination, vous vous coulez aux discours plus fermes et propres à leur guaison. Moy, qui ne desirois principalement que de piper l'assistance qui avoit les yeulx sur moy, m'advisay de plastrer le mal ; aussi me trouve ie , par experience, avoir mauvaise main et infructueuse à persuader ; ou ie presente mes raisons trop poinctues et trop seiches , ou trop brusquement , ou trop

nonchalamment. Aprez que ie me feus applique un temps à son torment, ie n'essayai pas de la guarir par fortes et vifves raisons, parce que i'en ay faulte, ou que ie pensois autrement faire mieulx mon effect; ny n'allai choisissant les diverses manieres que la philosophie prescrit à consoler; Que ce qu'on plainct ¹ n'est pas mal, comme Cleanthes; Que c'est un legier mal, comme les peripateticiens; Que se plaindre n'est action ny iuste ny louable, comme Chrysippus; Ny cette cy d'Epicurus, plus voisine à mon style, de transferer la pensee des choses facheuses aux plaisantes; Ny faire une charge de tout cet amas, le dispensant par occasion, comme Cicero : mais, declinant tout mollement nos propos, et les gauchissant peu à peu aux subiects plus voisins, et puis un peu plus esloingnez, selon qu'elle se prestoit plus à moy, ie luy desrobbay imperceptiblement cette pensee douloureuse, et la tiens en bonne contenance, et du tout rappaisee autant que i'y feus. I'usay de di-

¹ Cic. *Tusc. quæst.* l. 3, c. 31. — C.

version. Ceulx qui me suyvirent à ce mesme service, n'y trouverent aucun amendement ; car ie n'avois pas porté la coignee aux racines.

A l'aventure ay ie touché ailleurs quelque espece de diversions publiques : et l'usage des militaires, de quoy se servit Pericles en la guerre peloponnesiaque, et mille aultres ailleurs, pour revoquer de leur pais les forces contraires, est trop frequent aux histoires. Ce feut un ingenieux destour, de quoy le sieur d'Himbercourt ¹ sauva et soy et d'aultres, en la ville du Liege², où le duc de Bourgoigne, qui la tenoit assiegee, l'avoit faict entrer pour executer les convenances de leur reddition accordee. Ce peuple, assemblé de nuict pour y pourveoir, print à se mutiner contre ces accords passez ; et delibererent plusieurs de courre sus aux negociateurs qu'ils tenoient en leur

¹ Vous trouverez tout cela déduit fort au long dans les *Mémoires de Philippe de Commines*, l. 2, c. 3. — C.

² *De Liège.* — E. J.

puissance: luy, sentant le vent de la premiere ondee de ces gents qui venoient se ruer en son logis, lascha soubdain vers eulx deux des habitants de la ville (car il y en avoit aucuns avecques luy) chargez de plus douces et nouvelles offres à proposer en leur conseil, qu'il avoit forgees sur le champ pour son besoing. Ces deux arresterent la premiere tempeste, ramenant cette tourbe esmeue en la maison de ville, pour ouïr leur charge et y deliberer. La deliberation feut courte: voïcy desbondre un second orage autant animé que l'aulture; et luy, à leur despecher en teste quatre nouveaux et semblables intercesseurs, protestants avoir à leur declarer à ce coup des presentations¹ plus grasses, du tout à leur contentement et satisfaction, par où ce peuple feut derechef repoulsé dans le conclave. Somme, que, par telle dispensation d'amusements divertissant leur furie et la dissipant en vaines consultations, il l'endormit enfin, et gaigna le iour, qui estoit son principal affaire.

¹ *Des offres plus avantageuses.*—E. J.

Cet aultre conte est aussi de ce predicament¹ : Atalante, fille de beauté excellente et de merveilleuse disposition, pour se desfaire de la presse de mille poursuyvants qui la demandoient en mariage, leur donna cette loy, « qu'elle accepteroit celuy qui l'egualeroit à la course, pourveu que ceulx qui y fauldroyent en perdissent vie². » Il s'en trouva assez qui estimerent ce prix digne d'un tel hazard, et qui encoururent la peine de ce cruel marché. Hippomenes, ayant à faire son essay aprez les aultres, s'adressa à la deesse tutrice de cette amoureuse ardeur, l'appellant à son secours, qui, exauceant sa priere, le fournit de trois pommes d'or et de leur usage. Le champ de la course ouvert, à mesure qu'Hippomenes sent sa maistresse luy presser les talons, il laisse eschapper, comme par inadvertence, l'une de ces pommes; la

¹ De cette catégorie. On appelle *prédicament*, en logique, les dix catégories d'Aristote.—E. J.

² Præmia veloci conjux thalamicæ dabuntur;
Mors pretium tardis : ea lex certaminis esto.

OVID. *Mét.* l. 10, fab. 11, v. 12, 13.

fille, amusee de sa beauté, ne fault point de se destourner pour l'amasser :

Obstupuit virgo, nitidique cupidine pomi
Declinat cursus, aurumque volubile tollit ¹.

Autant en fait il, à son poinct, et de la seconde et de la tierce : iusques à ce que, par ce fourvoyement et divertissement, l'avantage de la course luy demeura. Quand les medecins ne peuvent purger le catarrhe, ils le divertissent et desvoyent à une aultre partie moins dangereuse : ie m'apperçois que c'est aussi la plus ordinaire recepte aux maladies de l'ame; *abducendus etiam nonnunquam animus est ad alia studia, sollicitudines, curas, negotia; loci denique mutatione, tanquam ægroti non convalescentes, sæpè curandus est* ²; on luy faict peu choc-

¹ Surprise, charmée de la beauté de cette pomme, elle se détourne de la carrière, et saisit l'or qui roule à ses pieds. Cic. *Tusc. quæst.* l. 4, c. 35.

² Quelquefois il faut détourner l'âme vers d'autres amusements, d'autres soins, et d'autres occupations : souvent même il faut la guérir par le changement de

quer les maux de droict fil ; on luy en faict ny soustenir ny rabbattre l'atteincte , on la luy faict decliner et gauchir.

Cette aultre leçon est trop haulte et trop difficile ; c'est à faire à ceulx de la premiere classe de s'arrester purement à la chose , la considerer , la iuger : il appartient à un seul Socrates d'accointer la mort d'un visage ordinaire , s'en apprivoiser et s'en iouer ; il ne cherche point de consolation hors de la chose ; le mourir luy semble accident naturel et indifferent , il fiche là iustement sa veue et s'y resolt , sans regarder ailleurs. Les disciples de Hegesias ¹ , qui se font mourir de faim , eschauffez des beaux discours de ses leçons , et si dru , que le roy Ptolomee luy fait deffendre de plus entretenir son eschole de ses homicides discours ; ceulx là ne considerent point la mort en soy ; ils ne la iugent point : ce n'est pas là où ils

lieu, comme les malades qui ne sauroient autrement recouurer la santé. *Cic. Tusc. quæst.* l. 4, c. 35.

¹ VALÈRE MAXIME, l. 8, c. 9 ; et *Cic. Tusc. quæst.* l. 1, c. 34.—C.

arrestent leur pensee ; ils courent, ils visent à un estre nouveau.

Ces pauvres gents qu'on veoid , sur l'eschaffaud , remplis d'une ardente devotion , y occupants tous leurs sens autant qu'ils peuvent , les aureilles aux instructions qu'on leur donne , les yeulx et les mains tendues au ciel , la voix à des prieres haultes , avecques une esmotion aspre et continuelle , font , certes , chose louable et convenable à une telle necessité : on les doibt louer de religion , mais non proprement de constance ; ils fuyent la luicte , ils destournent de la mort leur consideration , comme on amuse les enfants pendant qu'on leur veult donner le coup de lancette. I'en ay veu , si par fois leur vue se ravaloit à ces horribles apprests de la mort qui sont autour d'eulx , s'en transir , et reiecter aveques furie ailleurs leur pensee : à ceulx qui passent une profondeur effroyable , on ordonne de clorre ou destourner leurs yeulx.

Subrius Flavius , ayant , par le commandement de Neron , à estre desfaict , et par les mains de Niger , tous deux chefs de

guerre : quand on le mena au champ où l'exécution devoit estre faicte , voyant le trou , que Niger avoit faict caver pour le mettre inegal et mal formé' : « Ny cela mesme , dict il , se tournant aux soldats qui y assistoient , n'est selon la discipline militaire : » et , à Niger qui l'exhortoit de tenir la teste ferme , « Frapasses tu seulement aussi ferme ! » et divina bien ; car , le bras tremblant à Niger , il la luy coupa à divers coups. Cettuy cy bien semble avoir eu sa pensee droictement et fixement au subiect. Celuy qui meurt en la meslee , les armes à la main , il n'estudie pas lors la mort , il ne la sent , ny ne la considere ; l'ardeur du combat l'emporte : Un honneste homme de ma cognoissance , estant tumbé , comme il se battoit en estacade ² et se sentant da-

¹ *Quam (scrobem) Flavius ut humilem et angustam increpans, circumstantibus militibus : Ne hoc quidem, inquit, ex disciplinâ. Admonitusque fortiter protrudere cervicem : Utinam, ait, tu tam fortiter ferias!*
TACIT. *Annal.* l. 15, c. 67. — C.

² C'est-à-dire, dans une espèce de lice environnée d'une barrière, où les champions se renfermoient en

guer¹ à terre par son ennemy de neuf ou dix coups, chascun des assistants luy crioit qu'il pensast à sa conscience; mais il me dict depuis, qu'encores que ces voix luy veinsent aux oreilles, elles ne l'avoient aucunement touché, et qu'il ne pensa iamais qu'à se descharger² et à se venger: il tua son homme en ce mesme combat. Beaucoup fait pour L. Silanus³, celuy qui luy apporta sa condamnation, de ce qu'ayant ouï sa response, « qu'il estoit bien préparé à mourir⁴, mais non pas de mains scelerees, » se ruant sur luy avecques ses soldats pour le forcer, et comme luy, tout desarmé, se deffendant obstinee-

présence du peuple, pour se battre à outrance. Cotgrave ne donne point d'autre sens au mot d'estacade: c'étoit, de son temps, le mot propre pour désigner ce lieu-là. — C.

¹ *Fraper à coups de dague.*—E. J.

² *Se dégager, se débarrasser.*—E. J.

³ Tacite le nomme *Lucius Silanus*, *Annal.* l. 16, c. 7. — C.

⁴ *Animum quidem morti destinatum ait, sed non permittere percussori gloriam ministerii.* TACIT. *Annal.* l. 16, c. 9.

ment de poings et de pieds, le fait mourir en ce debat, dissipant en prompte cholere et tumultuaire le sentiment penible d'une mort longue et preparee à quoy il estoit destiné. Nous pensons tousiours ailleurs : l'esperance d'une meilleure vie nous arreste et appuye; ou l'esperance de la valeur de nos enfants; ou la gloire future de nostre nom; ou la fuyte des maux de cette vie; ou la vengeance qui menace ceulx qui nous causent la mort :

*Spero equidem mediis, si quid pia numina possunt,
Supplicia hausurum scopulis, et nomine Dido
Sæpè vocaturum....*

*Audiam; et hæc manes veniet mihi fama sub
imos¹.*

Xenophon sacrifioit, couronné, quand on luy veint annoncer la mort de son fils Gryl-

¹ S'il est des dieux vengeurs du crime, j'espère que tu trouveras, sur les plus affreux écueils, un supplice digne de toi, et qu'en périssant, tu répéteras le nom de Didon : ... je l'apprendrai; le bruit de ta mort viendra jusqu'à moi dans le séjour des mânes.
VIRGILE, *Énéide*, l. 4, v. 382, 387.

lus en la bataille de Mantinee : au premier sentiment de cette nouvelle ¹, il iecta sa couronne à terre; mais, par la suite du propos, entendant la forme d'une mort tresva-leureuse, il l'amassa, et remeit sur sa teste: Epicurus ² mesme se console, en sa fin, sur l'eternité et utilité de ses escripts; *omnes clari et nobilitati labores fiunt tolerabiles* ³: et la mesme playe, le mesme travail ⁴, ne poise pas, dict Xenophon, à un general d'armee, comme à un soldat: Epaminondas print sa mort bien plus alaigrement ⁵, ayant esté informé que la victoire estoit demeuree de son costé: *hæc sunt solatia, hæc fomenta summorum dolorum* ⁶: et telles aultres cir-

¹ VALÈRE-MAXIME, l. 5, § 10.—C.

² Dans sa *Lettre à Hermachus* ou à *Idoménée*. CIC. *de Finib.* l. 2, c. 30; et *DIOGÈNE LAERCE*, l. 10, segm. 22.—C.

³ Tous les travaux, accompagnés de gloire, sont faciles à supporter. CIC. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 24.

⁴ *Eosdem labores non esse æquè graves imperatori et militi.* CIC. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 25.

⁵ CORN. NÉPOS, *Vie d'Épaminondas*, c. 9.

⁶ C'est là ce qui console, ce qui adoucit les plus grandes douleurs. CIC. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 23.

constances nous amusent, divertissent et destournent de la consideration de la chose en soy. Voire les arguments de la philosophie vont à tous coups costoyant et gauchissant la matiere, et à peine essayant sa crouste : le premier homme de la premiere eschole philosophique et surintendante des aultres, ce grand Zenon, contre la mort : « Nul mal n'est honorable ; la mort l'est ; elle n'est pas doncques mal : » contre l'yvrongnerie : « Nul ne fie son secret à l'yvrongne ; chascun le fie au sage ; le sage ne sera doncques pas yvrongne. » Cela, est ce donner au blanc ? L'aime à veoir ces ames principales ne se pouvoir desprendre de nostre consorce³ ; tant parfaicts hommes qu'ils soyent, ce sont tousiours bien lourdement des hommes.

¹ SÉNÈQUE, épît. 82. — C.

² *Id.* épît. 83. — C.

³ *Dégager de notre communauté.* — *Consorce* semble avoir été forgé par Montaigne, du latin *consortium*. On trouve dans Cotgrave *consors*, pour dire *compagnons, complices, camarades, voisins*, mais *consorce* n'est ni dans Cotgrave, ni dans Nicot. — C.

C'est une douce passion que la vengeance, de grande impression et naturelle : ie le veois bien, encores que ie n'en aye aucune experience. Pour en distraire dernièrement un ieune prince, ie ne luy allois pas disant qu'il falloit prester la ioue à celuy qui vous avoit frappé l'aultre, pour le debvoir de charité ; ny ne luy allois représenter les tragiques evenements que la poësie attribue à cette passion : ie la lassay là ; et m'amusay à luy faire gouster la beauté d'une image contraire, l'honneur, la faveur, la bienvueillance qu'il acquerroit par clemence et bonté : ie le destournay à l'ambition. Voylà comme l'on en faict.

Si vostre affection en l'amour est trop puissante, dissipez la, disent ils ; et disent vray, car ie l'ay souvent essayé avec utilité : rompez la à divers desirs, desquels il y en ayt un regent et maistre, si vous voulez ; mais, de peur qu'il ne vous gourmande et tyrannise, affoiblissez le, sejournez le¹, en le divisant et divertissant :

¹ *Donnez-lui du repos, amortissez-le.—E. J.*

Cùm morosa vago singultiet inguine vena¹,
 Coniicito humorem collectum in corpora quæque²:

et pourvoyez y de bonne heure, de peur
 que vous n'en soyez en peine, s'il vous a
 une fois saisi;

Si non prima novis conturbes vulnera plagis,
 Volgivagâque vagus venere ante recentia cures³.

Je feus aultrefois touché d'un puissant des-
 plaisir, selon ma complexion; et encores
 plus iuste que puissant : ie m'y feusse perdu
 à l'aventure, si ie m'en feusse simplement
 fié à mes forces. Ayant besoing d'une ve-
 hemente diversion pour m'en distraire, ie

¹ Lorsque vous serez tourmenté par les plus vio-
 lents désirs. PERS. sat. 6, v. 73.

² Assouvissez-le sur le premier objet qui s'offrira.
 LUCRET. l. 4, v. 1062.

³ Si vous ne guérissiez ses coups par de nouvelles
 blessures, et que vous n'effaciez ces premières impres-
 sions, en laissant errer vos désirs. LUCRET. l. 4,
 v. 1067.

me feis , par art , amoureux , et par estude ; à quoy l'aage m'aydoit : l'amour me soula-gea et retira du mal qui m'estoit causé par l'amitié. Par tout ailleurs , de mesme : une aigre imagination me tient ; ie treuve plus court , que de la dompter , la changer ; ie luy en substitue , si ie ne puis une contraire , au moins un' aultre : tousiours la variation soulage , dissout et dissipe. Si ie ne puis la combattre , ie luy eschappe ; et , en la fuyant , ie fourvoye , ie ruse : muant ¹ de lieu , d'oc-cupation , de compagnie , ie me sauve dans la presse d'aultres amusements et pensees où elle perd ma trace et m'esgare ².

Nature procede ainsi , par le benefice de l'inconstance ; car le temps , qu'elle nous a donné pour souverain medecin de nos pas-sions , gaigne son effect principalement par là , que , fournissant aultres et aultres affai-res à nostre imagination , il desmesle et cor-rompt cette premiere apprehension , pour forte qu'elle soit. Un sage ne veoid gueres

¹ *Changeant de lieu, etc.*—E. J.

² *Et me perd de vue.*—C.

moins son amy mourant , au bout de vingt et cinq ans , qu'au premier an ; et , suyvant Epicurus , de rien moins ; car il n'attribuoit aucun leniment des fascheries , ny à la prevoiance , ny à l'antiquité d'icelles ? mais tant d'aultres cogitations traversent cette cy , qu'elle s'alanguit et se lasse enfin.

Pour destourner l'inclination des bruits communs , Alcibiades ¹ coupa les aureilles et la queue à son beau chien , et le chassa en la place ; afin que donnant ce subiect pour babiller au peuple , il laissast en paix ses aultres actions. I'ay veu aussi , pour cet effect de divertir les opinions et coniectures du peuple et desvoyer ² les parleurs , des femmes couvrir leurs vraies affections par des affections contrefaictes ; mais i'en ay veu telle , qui , en se contrefaisant , s'est laissée prendre à bon escient , et a quitté la vraie et originelle affection pour la feincte ; et appris par elle que ceulx qui se treuvent

¹ PLUTARQUE, *Vie d'Alcibiade*, c. 4.

² *Mettre hors de la voie, du chemin, désorienter.*

bien logez, sont des sots de consentir à ce masque : les accueils et entretiens publics estant reservez à ce serviteur aposté, croyez qu'il n'est gueres habile s'il ne se met enfin à vostre place, et vous envoie en la sienne. Cela c'est proprement tailler et coudre un soulier, pour qu'un aultre le chausse.

Peu de chose nous divertit et destourne; car peu de chose nous tient. Nous ne regardons gueres les subiects en gros et seuls; ce sont des circonstances ou des images menuës et superficielles qui nous frappent, et des vaines escorces qui reiaillissent des subiects,

Folliculos ut nunc teretes æstate cicadæ

Linquunt¹ :

Plutarque mesme regrette sa fille² par des singeries de son enfance : le souvenir d'un adieu, d'une action, d'une grace particuliere, d'une recommandation derniere, nous

¹ Comme ces peaux déliées dont les cigales se dépouillent en été. LUCRET. l. 5, v. 801.

² Dans le traité intitulé *Consolation envoyée à sa femme, sur la mort d'une sienne fille*, c. 1.—C.

afflige ; la robe de Cæsar troubla toute Rome , ce que sa mort n'avoit pas fait ; le son mesme des noms , qui nous tintouine aux oreilles : « Mon pauvre maistre ! ou , Mon grand amy ! Helas ! mon cher pere ! ou , Ma bonne fille ! » Quand ces redictes me pincet , et que i'y regarde de prez , ie treuve que c'est une plainte grammairienne et voyelle ; le mot et le ton me blecent ; comme les exclamations des prescheurs esmeuvent leur auditoire souvent plus que ne font leurs raisons , et comme nous frappe la voix piteuse d'une beste qu'on tue pour nostre service ; sans que ie poise ou penetre cependant la vraye essence et massive de mon subiect :

His se stimulis dolor ipse lacessit ² :

ce sont les fondements de nostre dueil.

L'opiniastreté de mes pierres , speciale-ment en la verge , m'a par fois iecté en longues suppressions d'urine , de trois , de qua-

¹ Une plainte de mots et de voix , ou de sons.—E. J.

² C'est par ces traits que la douleur s'aiguillonne et s'irrite. LUCRET. l. 2, v. 42.

tre iours, et si avant la mort, que c'eust esté folie d'esperer l'éviter, voire désirer¹, veu les cruels efforts que cet estast apporte. Oh ! que ce bon² empereur qui faisoit lier la verge à ses criminels, pour les faire mourir à faulte de pisser, estoit grand maistre en la science de bourrellerie³ ! Me trouvant là, ie considerois par combien legieres causes et obiects l'imagination nourrissoit en moy le regret de la vie ; de quels atomes se bastissoit en mon ame le poids et la difficulté de ce deslogement : à combien frivoles pensees nous donnions place en un si grand affaire : un chien, un cheval, un livre, un verre, et quoy non ? tenoient compte en ma perte ; aux aultres, leurs ambitieuses esperances ; leur bourse, leur science, non moins sottement à mon gré. Le voyois non-

¹ *Même de désirer l'éviter.*—C.

² *Tibère, ce monstre de cruauté. Excogitaverat autem inter genera cruciatús, etiam ut largá meri potione per fallaciam oneratos, repente veretris deligatis, fidicularum simul urinæque tormento distenderet.* SUTTON. in *Vitá Tiberii*, c. 62.—C.

³ *Des bourreaux, des tourments.*—E. J.

chalamment la mort, quand ie la voyois universellement , comme fin de la vie. Ie la gourmande en bloc : par le menu, elle me pille ; les larmes d'un laquays , la dispensation de ma desferre , l'attouchement d'une main cognene , une consolation commune , me desconsole et m'attendrit. Ainsi nous troublent l'ame les plainctes des fables ; et les regrets de Didon et d'Ariadne passionnent ceulx mesmes qui ne les croyent point , en Virgile et en Catulle. C'est un exemple de nature obstinee et dure , n'en sentir aucune esmotion , comme on recite , pour miracle , de Polemon ¹ ; mais aussi ne paslit il pas seulement à la morsure d'un chien enragé qui luy emporta le gras de la iambe. Et nulle sagesse ne va si avant de concevoir la cause d'une tristesse si vifve et entiere , par iugement , qu'elle ne souffre accession par la presence , quand les yeulx et les aureilles y ont leur part : parties qui ne peuvent estre agitees que par vains accidents.

¹ Dans sa *Vie*, par DIOGÈNE LAERCE, l. 4, segm. 17.
—C.

Est ce raison que les arts mesmes se servent et facent leur prouffit de nostre imbecillité et bestise naturelle? l'orateur, dict la rhetorique en cette farce de son plaidoyer, s'es-mouvera par le son de sa voix et par ses agitations feinctes, et se lairra piper à la passion qu'il represente, il s'imprimera un vray dueil et essentiel, par le moyen de ce bastelage qu'il ioue, pour le transmettre aux iuges à qui il touche encorés moins: comme font ces personnes qu'on loue aux mortuaires pour ayder à la cerimonie du dueil, qui vendent leurs larmes à poids et à mesure, et leur tristesse; car encorés qu'ils s'esbranlent en forme empruntee, toutesfois, en habituant et regeant la contenance, il est certain qu'ils s'emportent souvent tous entiers, et receoivent en eulx une vraye melancholie. Je feus, entre plusieurs aultres de ses amis, conduire à Soissons le corps de monsieur de Grammont, du siege de la Fere, où il feut tué; ie consideray que partout où nous passions, nous remplissions de lamentations et de pleurs le peuple que nous rencontrions, par la seule montre de l'ap-

pareil de nostre convoy ; car seulement le nom du trespasé n'y estoit pas cogneu. Quintilian dict ¹ avoir veu des comediens si fort engagez en un roolle de dueil, qu'ils en pleuroient encores au logis : et de soy mesme, qu'ayant prins à esmouvoir quelque passion en aultruy, il l'avoit espousee iusques à se trouver surprins, non seulement de larmes, mais d'une pasleur de visage et port d'homme vrayement accable de douleur.

En une contree prez de nos montaignes, les femmes font le presbtre Martin ² ; car, comme elles agrandissent le regret du mary perdu, par la souvenance des bonnes et agreables conditions qu'il avoit, elles font tout d'un train aussi recueil et publient ses imperfections ; comme pour entrer d'elles mesmes en quelque compensation, et se divertir de la pitié au desdaing : de bien meilleure grace encores que nous, qui, à la

¹ *Inst. orat.* l. 6, c. 2, vers la fin.—C.

² C'est une expression proverbiale fondée sur le conte d'un prêtre, nommé Martin qui faisait la fonction de prêtre et de clerc en disant la messe.—C.

porte du premier cogneu, nous picquons à luy prester des louanges nouvelles et faulses, et à le faire tout aultre quand nous l'avons perdu de veue, qu'il ne nous sembloit estre quand nous le voyions; comme si le regret estoit une partie instructive, ou que les larmes, en lavant nostre entendement, l'esclaircissent. Je renonce dez à present aux favorables tesmoignages qu'on me voudra donner, non parce que i'en seray digne, mais parce que ie seray mort.

Qui demandera à celuy là, « Quel interest avez vous à ce siege? » « L'interest de l'exemple, dira il, et de l'obeïssance commune du prince : ie n'y pretends proufit quelque conque; et de gloire, ie sçais la petite part qui en peult toucher un particulier comme moy : ie n'ay icy ny passion, ny querelle. » Voyez le pourtant, le lendemain, tout changé, tout bouillant et rougissant de cholere, en son reng de bataille pour l'assault : c'est la lueur de tant d'acier, et le feu et tintamarre de nos canons et de nos tambours qui luy ont iecté cette nouvelle rigueur et hayne dans les veines. Frivole

cause ! me direz vous. Comment cause ? il n'en fault point pour agiter nostre ame ; une resverie sans corps et sans subiect la regente et l'agite : que ie me iecte à faire des chasteaux en Espagne , mon imagination m'y forge des commoditez et des plaisirs , desquels mon ame est reellement chatouillee et resiouie. Combien de fois embrouillons nous nostre esprit de cholere ou de tristesse par telles ombres, et nous inserons ¹ en des passions fantastiques qui nous alterent et l'ame et le corps ! Quelles grimaces estonnees , riardes , confuses , excite la resverie en nos visages ! quelles saillies et agitations de membres et de voix ! semble il pas de cet homme seul , qu'il aye des visions faulses d'une presse d'aultres hommes avecques qui il negocie , ou quelque daimon interne qui le persecute ? Enquerez vous à vous où est l'obiect de cette mutation : est il rien , sauf nous , en nature , que l'inanité substantive , sur quoy elle puisse ? Cambyses , pour avoir songé , en dormant , que son frere debvoit

¹ *Nous livrons-nous à des passions chimériques.*—E.J.

devenir roy de Perse, le fait mourir ; un frère qu'il ayroit, et duquel il s'estoit toujours fié : Aristodemus ¹, roy des Messeniens, se tua pour une fantasie qu'il print de mauvaise augure, de ie ne sçais quel hurlement de ses chiens ; et le roy Mydas ² en fait autant, troublé et fasché de quelque malplaisant songe qu'il avoit songé. C'est priser sa vie iustement ce qu'elle est, de l'abandonner pour un songe. Oyez pourtant nostre ame triompher de la misere du corps, de sa foiblesse, de ce qu'il est en bute à toutes offenses et alterations : vrayement elle a raison d'en parler !

O prima infelix fingenti terra Prometheo !

Ille parùm cauti pectoris egit opus.

Corpora disponens, mentem non vidit in arte ;

Recta animi primùm debuit esse via ³.

¹ PLUTARQUE, traité de la Superstition, c. 9.—C.

² *Id. ibid.*

³ O malheureuse argile qui fut d'abord façonnée par Prométhée ! qu'il a montré peu de sagesse dans son ouvrage ! En formant le corps de l'homme, il n'a pris aucun soin de l'esprit : c'est pourtant par l'esprit qu'il eût dû commencer. PROPERT. eleg. 5, l. 3, v. 7.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.

SUITE DU LIVRE SECOND.

CHAPITRE XXXIII. L'histoire de Spurina.	Pag. 1
CHAP. XXXIV. Observations sur les moyens de faire la guerre, de Iulius Cæsar.	22
CHAP. XXXV. De trois bonnes femmes.	46
CHAP. XXXVI. Des plus excellents hommes.	67
CHAP. XXXVII. De la ressemblance des en- fants aux peres.	85

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE. 1 ^{er} . De l'utile et de l'honneste.	166
CHAP. II. Du repentir.	208
CHAP. III. Des trois commerces.	249
CHAP. IV. De la diversion.	282

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie de MARCHAND DU BREUIL,
rue de la Harpe, n^o 80.

Henti Laffite

20.12.1985

[SAYCE]

852263

